

Pascal Kaeser

aa

(Carnets)

2018

Pascal Kaeser
pascal.kaeser@edu.ge.ch

Connaissez-vous le mot aa ?

Il a deux sens :

1. Ce nom, qui en celtique veut dire eau, eau courante, est porté par un grand nombre de petites rivières (...)
(Bouillet, Dictionnaire universel d'histoire et de géographie, 28^e édition, Hachette, 1884)
2. n.m. inv. Coulée de lave, à Hawaii, présentant une surface constituée de blocs chaotiques.
(Le Petit Larousse illustré, 2000)

Un mot qui signifie à la fois
eau courante
et coulée de lave.
L'eau qui dessine des courbes,
le feu qui sculpte des blocs.

Avertissement

Nombre de ces pensées sont tirées de ma correspondance. Le style en est donc souvent relâché. De plus, je me répète. C'est inévitable. Chaque esprit tourne autour de quelques idées. Si je continue à radoter, c'est pour le plaisir de varier les formules, d'ajouter de nouvelles épices à mes recettes.

Avant 2013

Elle nourrit les sondages, les débats, les votations, bref rien de respectable. Neuf fois sur dix, elle naît d'une vue trop courte et trahit le simple désir de parler, de parader. Je n'ai pas très bonne opinion de l'opinion.

Dans tous les dictionnaires, la définition correcte du mot « opinion » se trouve à la lettre P, plus précisément au mot « préjugé ».

Les idées que nous épousons finissent souvent par nous faire cocus.

La popularité fait d'une idée un lieu commun. Or, à la longue, la plupart des idées finissent par connaître une certaine popularité, si bien qu'on trouve de tout dans les lieux communs : chaque thèse et son contraire, la vérité, l'erreur, le douteux, l'imprécis, le presque vrai, le pas tout à fait faux et même le paradoxe.

Je coupe les ailes à ma pensée chaque fois que je porte une conclusion.

Certitude : 1. Ce qu'il reste quand on a oublié toutes les hypothèses faites pour y parvenir. 2. Idée qu'on a pris l'habitude de se répéter. 3. Sagesse soi-disant acquise avec les rides.

Des jeux de langages et des fictions contribuent fortement à la construction de nos « vérités », peut-être davantage que nos expériences.

Explication : simplification de la réalité.

Comment ne pas douter quand on a de l'imagination ?

Le sens étymologique de « science » est « savoir », le sens moderne est « doute ».

Logique quotidienne : 1. Un bon moyen de prouver une affirmation consiste à la reproduire avec d'autres mots. 2. Une hypothèse est démontrée quand sa négation la contredit.

On prend parti d'abord, on cherche des arguments ensuite.

C'est quand nos intérêts sont en jeu que les arguments nous viennent le plus facilement.

J'affirme A, puis je donne mes arguments. Mais ceux-ci contiennent implicitement les affirmations B, C et D que je ne mets pas en doute, bien qu'elles ne soient pas prouvées. Dès lors, n'aurait-il pas été plus rationnel d'affirmer A sans argumenter ?

Les arguments rencontrés dans les écrits ou les conversations sont presque toujours mauvais. Dans le meilleur des cas, ils sont insuffisants : des hypothèses doivent être ajoutées pour les rendre valides. Mais si nous n'utilisons que des arguments conformes à la logique mathématique, dieu que nos propos manqueraient de style et d'intérêt !

Quand un moraliste lâche une bêtise, il la tourne si bien qu'il nous fait marcher. Par la magie du style, il transforme une idée à moitié juste en évidence remarquable. La nuance a le gros désavantage d'être moins littéraire que la formule qui frappe ou fait sourire. Le drame du moraliste : devoir choisir entre la phrase brillante qu'il sait à moitié fautive et le paragraphe laborieux, pédant, lourd qui expose avec précaution une pensée subtile dont les limites sont précisément définies. Il faut violenter le langage pour le soustraire au démon de la caricature.

Qu'est-ce qu'un grand philosophe ? 1. l'assassin d'un grand philosophe ; 2. la victime d'un grand philosophe ; 3. le plus souvent, les deux à la fois.

Trop miser sur une idée, vouloir s'en servir pour éclairer trop de choses, voilà l'immense défaut qui fait la gloire de la plupart des philosophes.

L'histoire de la philosophie est en grande partie faite par quelques dizaines de mots dont le sens se modifie au fil du temps.

Ces prêtres qui arborent des airs supérieurs jusque dans leur humilité, tout ça parce qu'ils se croient dans les secrets du « Vieux »...

Les missionnaires sont des gens qui vont apprendre aux sauvages à être malheureux.

Bible : livre pour ceux qui se sentent perdus dans une bibliothèque.

Décalogue : sept interdictions sur dix commandements. Dieu dirige-t-il une maison de correction ?

Monothéisme : porte les germes de l'intolérance. Si les dieux sont multiples, tout peut avoir du bon ; s'il n'y en a qu'un seul, il ne reste pas grand chose de bon et la vie s'en trouve effroyablement mutilée.

Dans les faits, l'égalité n'est que légalité restreinte. Les frontières l'empêchent de s'étendre. Question naïve : pourquoi souhaitons-nous que la loi soit la même pour tous les citoyens de notre patrie, alors que nous acceptons si facilement qu'elle diffère d'un pays à l'autre ? Un élément de réponse : parce que le sentiment d'injustice décroît quand la distance augmente.

Le progrès consiste à remplacer la loi de la jungle par la jungle des lois.

Égalité : ne peut s'unir à « qualité » que pour la richesse de la rime.

Voici un curieux théorème d'arithmétique : l'addition des intelligences dans une foule donne un résultat proche de zéro.

L'homme qui s'ennuie court après la liberté. Mais quelle liberté ? Celle de retomber dans l'ennui.

Lire est une passion douce qui fait grimper l'esprit, l'excite, l'ouvre, le démultiplie, le nourrit de science et d'aventures, le projette dans vingt mille vies, lui fournit des modèles, lui infuse le goût du style et le sens de l'humour. Un jour sans lire m'apparaît comme un jour perdu.

Mes dix auteurs préférés sont au nombre de cent.

Les snobs : « Oh ! cet écrivain reste incroyablement moderne. » Comme si « moderne » était synonyme de « savoureux »...

Ces milliers de grands textes que je n'ai lus qu'une seule fois, tous ces chefs-d'œuvre de la littérature ne font pas autant partie de ma culture que les très nombreuses bédés que j'ai lues cinquante fois.

À l'école, les connaissances les plus importantes sont acquises dans les cours... de récréation.

Il y a des élèves qui s'indignent d'être si mal notés, alors qu'il font tout leur possible... pour ne pas apprendre !

Deux vérités doivent guider l'enseignant : le savoir-faire progresse par imitation ; l'indiscipline aussi.

Elle se réclame de la psychologie et se laisse contaminer par la politique : la pédagogie.

Une définition est à la fois le résumé d'une expérience partagée et une invitation à la partager à plus grande échelle.

Plus j'apprends, moins les autres savent de choses – il y a de quoi devenir misanthrope !

Mémoire : heureusement que l'imagination lui vient en aide !

Un enfant bien éduqué doit comprendre que c'est très mal de mentir et très impoli de dire toujours la vérité.

Bien sûr qu'il est possible de tout dire en se montrant poli, respectueux. Mais c'est trop dur pour moi de renoncer au plaisir d'insulter !

Heureusement qu'il existe encore des choses respectables, sinon de quoi se moquerait-on ?

Un jour, un farceur donna une nouvelle acception au mot « humanité » : celle de « bienveillance ». Quelle bonne blague ! Quand on me reproche de manquer d'humanité, je réponds avec le sourire : « L'égoïsme fait autant partie de l'humanité que les sentiments dits nobles. »

Je veux bien aimer mon prochain, pourvu qu'il me soit proche – ce n'est pas le cas de mon voisin !

Aide humanitaire : exportation des maladies de l'âme.

Bruit : somnifère de la pensée.

Dans toute grande ville, il devrait y avoir quelques espaces verts réservés aux personnes éprises de silence. Bien entendu, les chiens, les enfants et les ados (l'adolescence prend fin vers l'âge de 30 ans) n'y seraient pas admis.

Il existe de nombreux règlements pour limiter les nuisance sonores, mais leur application laisse à désirer. Par exemple, pendant la coupe du monde de foot, la police reçoit pour consigne de se montrer compréhensive envers tous ces abrutis qui, à grand renfort de hurlements et de coups de klaxon, empêchent les gens de dormir. Si je me comportais avec autant de sans-gêne lors d'un championnat d'échecs (jeu pourtant mille fois plus passionnant que le foot), je finirais au bloc !

Cela devient difficile de se promener en forêt sans croiser de grotesques créatures qui font fuir les oiseaux : mémère avec son clébard, les adeptes du jogging, du nordic walking ou – pire – du cyclocross.

Information : beaucoup de bruit pour un savoir éphémère !

Courrier des lecteurs : le venin du persécuté et le sermon du juste.

Le rebelle : il sait ce qu'il ne veut pas.

Public : plus il est grand, plus ceux qui le composent sont petits.

Il fut un temps où les idoles se nommaient Byron ou Liszt. Aujourd'hui : des footballeurs et des mannequins.

Décadence : émoussement de la faculté d'être dégoûté.

Pour assouvir le vice de la prospérité, le capitalisme mise sur la prospérité du vice.

Il semblerait que certaines caractéristiques de la misère (malnutrition, faible scolarisation) aient des effets beaucoup plus négatifs sur l'intelligence que sur le bonheur. Pour parler plus simplement, la misère augmenterait la proportion d'imbéciles heureux.

Le bonheur : mot qui sert à désigner tout ce qui nous manque pour être heureux et qui ne nous rendrait pas heureux pour autant.

Si vous portez sur vos épaules le poids de toute la souffrance dans le monde, n'accusez pas le monde d'être mauvais ! C'est vous qui faites un mauvais usage de vos épaules !

L'homme est la seule créature vivante à avoir reçu l'embarrassant privilège de pouvoir être rendue coupable.

Langage des jeunes : gymnastique des mâchoires.

Compétence : antonyme de génie.

L'effort et le talent sont les instruments de nos succès, la chance est une meilleure explication des succès d'autrui.

Un créateur est un imitateur infidèle.

À notre époque où tout le monde a du talent, il faut être miraculeusement doué pour ne pas en avoir.

L'orgueil ne peut supporter qu'une douleur soit gratuite : il s'ingénie à l'ennoblir, à lui trouver quelque utilité.

Dans les grandes affaires de sa vie, l'homme est toujours un peu comédien. C'est dans les petites qu'il se révèle davantage.

Le Duc de R. est si orgueilleux et si humble qu'il se sent honoré d'être en sa propre compagnie.

Quand je te complimente, je me complimente d'avoir si bon goût.

La fausse modestie est une vraie modestie en ce sens que celui qui en fait preuve laisse aux autres le soin de lui découvrir des mérites qu'il saurait lui-même mieux mettre en lumière.

Plaire : fixer la hauteur de ses mérites quelques centimètres en dessous de ceux de son interlocuteur.

Il est commun de chercher à paraître meilleur que l'on est. C'est pourquoi l'esprit distingué s'efforcera de se montrer sous son plus mauvais jour.

J'ai commencé à comprendre l'homme à l'âge de quinze ans, quand je me suis intéressé au comportement animal.

Remplacer le mot « homme » par le mot « singe » permet de dégonfler bon nombre d'affirmations morales, philosophiques ou religieuses.

L'homme de 20 ans rêve de changer ce monde qu'il ne comprend guère ; l'homme de 40 ans essaie de comprendre un peu ce monde qui change trop vite.

Quand nous sommes jeunes, nous avons honte de nos faiblesses. Avec le temps, celles-ci deviennent les armatures de notre sagesse.

Ce qui importe, c'est moins de répondre aux grandes questions que de savoir de quoi nous parlons. Quel est le sens du « sens de la vie » ? Cela dépend de qui parle.

Le « sens de la vie » ? Peuh ! encore un truc religieux ! Rien d'autre qu'une formule usée qui traduit la vanité la plus banale, la plus immense : le désir de tenir un rôle important dans la pièce que Dieu produit depuis quinze milliards d'années.

Pour se faire un chemin dans la vie, il suffit d'un guide très sommaire qui signale les sites les plus intéressants et qui donne envie de flâner au hasard.

Avoir des principes rigides, c'est refuser de voir que l'univers est fluide, c'est préférer couler plutôt que nager.

On peut être fidèle à son inconstance.

Pudique : femme qui ne se montre impudique qu'en de rares occasions, afin de

donner un maximum d'impact à son impudeur. Impudique : femme trop pudique qui dévoile son corps en permanence pour le rendre moins désirable.

– Tu devrais accepter les reproches que je te fais, car ils ont pour but de te rendre meilleur.

Cela revient à dire : je ne t'aime pas pour ce que tu es, mais pour ce que j'espère faire de toi ; ce n'est pas toi que j'aime, mais moi, c'est pourquoi je veux te faire à mon image.

Une femme à son mari, devant leur enfant : « Mais engueule donc ton fils ! Fais-lui voir que tu es le chef dans cette famille ! »

Un politicien doit savoir trouver la définition qui précède le mieux l'exemple qu'il veut donner à suivre.

S'il fallait se contenter du nécessaire, la vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue. Donc le superflu fait partie du nécessaire.

L'esprit n'est pas une machine rentable, il consomme plus qu'il ne produit.

De nombreuses études montrent qu'il y a des erreurs de raisonnement que presque tout le monde commet. On dit que l'homme est un animal doué de raison. Il faudrait dire : doué d'un semblant de raison.

Un grand penseur est un homme dont les erreurs possèdent un immense pouvoir de persuasion.

Innover : faire volontairement des erreurs, en refusant de les considérer comme des erreurs.

Pourquoi tant d'erreurs ? Voici quelques éléments de réponse :

1. L'homme est enclin à gober n'importe quoi. Pour s'en convaincre, il suffit de lire un recueil de croyances populaires ou d'examiner le catalogue de certains éditeurs. Notre cerveau de primate semble assez mal adapté à la quête de vérités complexes. La rigueur scientifique est une invention récente, encore peu répandue.

2. « What I tell you three times is true », dit L'Homme à la Cloche dans *La Chasse au Snark* de Lewis Carroll. Pour ma part, je dirais plutôt : ce que nous entendons trois fois nous paraît vrai. Les idées sont très contagieuses – surtout celles qui sont simples et fausses, comme en véhiculent à profusion les films et les romans.

3. L'homme généralise vite, souvent trop vite. Petit Paul se méfie des moustiques après que trois d'entre eux lui ont piqué du sang ; Grand Paul se méfie des Suisses après que trois d'entre eux lui ont piqué du fric.

4. L'analogie, la métaphore nous abusent facilement. Par exemple, le graphologue

imagine à tort que des lignes qui montent sont l'indice d'un caractère optimiste.

5. Le pifomètre fonctionne plutôt mal quand il s'agit d'estimer des fréquences, des probabilités, des corrélations. La mémoire sélective et les échantillons non représentatifs trompent notre intuition. 80% des Américains croient que la maladie mentale prédispose à la violence ; or, dans les faits, au moins 90% des malades mentaux ne commettent jamais d'actes de violence.

6. Les causes réelles d'un phénomène peuvent être très éloignées de celles qui nous semblent évidentes. Ainsi, la guérison ne résulte pas nécessairement du traitement suivi.

Une erreur nous révèle une vérité sur le fonctionnement de notre esprit.

Comme le montre l'histoire des sciences, l'intelligence humaine se trompe si souvent qu'il n'est pas absurde de la définir comme une capacité de produire des erreurs de moins en moins faciles à détecter.

L'erreur est parfois de considérer comme erreur ce qui n'en est pas une.

La grande leçon de la théorie de l'évolution des espèces : si le mécanisme de la réplication des chromosomes était parfait, s'il n'y avait jamais d'erreur, il n'y aurait pas d'évolution. On peut donc dire qu'un certain degré d'imperfection fait partie de la véritable perfection.

2013

Parmi les philosophes, j'aime ceux qui parlent d'eux-mêmes ; ceux qui posent des questions sans livrer de réponses ; ceux qui affirment sans trop croire à ce qu'ils disent ; ceux qui mettent de l'humour dans leur vision de l'homme et de l'existence ; ceux qui cherchent les universaux de l'âme ; ceux qui jettent des passerelles entre les arts et les sciences ; ceux qui se demandent comment rendre la vie plus belle, plus heureuse ; ceux qui ont du style ; ceux qui nagent à contre-courant ; ceux qui s'amuse à crever les baudruches, à fracasser les idoles ; ceux qui préfèrent la richesse des contradictions à l'ennui de tous les systèmes dont le nom se termine en -isme. Par contre, je suis un peu allergique à ce qu'on appelle « métaphysique ». La métaphysique me donne la désagréable impression d'être une religion déguisée. Ces discours sur l'être, l'essence, la transcendance, la totalité, les principes premiers, le sens de la vie – des concepts qui restent pour moi très flous – sonnent dans ma tête comme des credo. Ils me semble que les idées métaphysiques naissent d'un mariage entre la foi et la raison. Est-ce un bon mariage ? J'en doute. J'aime la définition de Mencken : « La métaphysique consiste à essayer de prouver l'incroyable en faisant appel à l'inintelligible. »

L'existentialisme athée ? N'est-ce pas remplacer le mot magique « Dieu » par le mot magique « liberté » ?

Lu quelques textes de Sartre ou sur Sartre. Pour moi, c'est du délire. Ah ! la clarté, la clarté ! Pourquoi tant de philosophes n'arrivent-ils pas à s'exprimer plus clairement ? Sartre est si peu clair pour moi qu'il me fait prendre en horreur la liberté, la responsabilité, l'engagement. Je ne vois pas l'intérêt d'une liberté définie de telle manière que nous soyons tous (ou presque) nécessairement libres. Je ne comprends absolument pas en quoi cette liberté implique l'impossibilité de ne pas être responsable, à moins que libre et responsable soient de parfaits synonymes. Je n'ai aucune envie de m'engager pour une cause, sauf la défense des animaux – qui me semblent moins bêtes que certains philosophes... À tout prendre, je préfère passer pour un salaud, un égoïste, un monstre de mauvaise foi, un idiot que pour un intellectuel engagé.

Une question philosophique par excellence : que pouvons-nous faire pour rendre plus belle et plus joyeuse notre propre vie et celle des êtres que nous aimons ? Pour aller plus loin que les réponses simples, trop simples, qu'ont données les penseurs, il serait peut-être intéressant de chercher une réponse plus élaborée qui aurait par exemple la forme :

(A et B) ou (non-A et C et D) ou (E et F et G et H) ou (non-C et non-F) ou etc.

Savez-vous si des philosophes ont déjà tenté une telle approche ? Sinon, je sens que je vais devoir me charger moi-même de réparer cette inadmissible lacune. C'est ennuyeux d'être génial, ça donne beaucoup trop de travail...

Comment voyez-vous l'être ? Je l'imagine en trois parties.

A) un tronc qui est le même chez presque tous les hommes.

B) des grosses branches qui restent relativement stables au cours de l'existence.

C) des petites branches, des feuilles, des fleurs et des fruits qui varient beaucoup au gré des événements.

Ce n'est pas tout ! L'être se définit aussi par ses manques.

Il y a des jours où je suis atteint d'une étrange maladie : je réfléchis.

Si la sagesse est modération, efforçons-nous de modérer la sagesse.

C'est beaucoup mieux que la vie n'ait pas de sens : elle peut ainsi nous mener n'importe où.

Entre l'amour de l'autre et celui de la vérité, c'est la guerre.

Il y a plusieurs manières de jouer avec les mots. Quand c'est drôle, il s'agit d'humour. Quand c'est beau, on touche à la poésie. Quand c'est instructif, on parle de science. Quand ce n'est ni drôle, ni beau, ni instructif, on entre dans le domaine de la métaphysique.

Rien n'est important, rien n'est grave, il ne faut pas prendre la vie au sérieux... Elle me plaît cette philosophie de l'insouciance. Je l'ai pratiquée avec bonheur quelques années durant. Un événement l'a balayée : je suis tombé amoureux.

Quelle est la plus haute valeur dans une démocratie ? La statistique.

Camus a-t-il raison d'affirmer que la liberté est la seule valeur impérissable de l'histoire ? Les études de Schwartz tendent à montrer qu'il existe à notre époque une dizaine de valeurs universelles, dont la bienveillance remporte la palme. Selon la psychologie évolutionniste, l'homme a peu changé sur le plan moral depuis au moins 10'000 ans. Si l'on accorde crédit à ces thèses, Camus s'est trompé.

Une vie belle, est-ce une vie heureuse ? Pas nécessairement. Une vie belle est une vie où la passion débouche sur des aventures, des exploits, des amours, des œuvres, des découvertes – qui sortent de l'ordinaire. Par définition, une vie belle n'est accessible qu'à peu de gens.

Il n'est pas impossible que Gengis Khan, selon qui l'homme éprouve du plaisir à tuer ses ennemis, à voler leurs biens, à violer leurs femmes, ait été plus heureux que le Mahatma Gandhi.

La guerre peut être un plaisir : voilà une vérité qui embarrasse fort certains hédonistes. Alors ils font entrer l'altruisme dans leur système, parfois en le disant nécessaire – sans parvenir à bien nous expliquer pourquoi. Savent-ils que l'altruisme est dangereux ? Dans un groupe très uni, ce sont souvent les personnes les plus altruistes envers les membres de ce groupe qui se montrent les plus impitoyables envers les ennemis de ce groupe. Devant ce problème épineux, difficile de ne pas recourir à l'ultra-solution : l'altruisme universel. Évidemment, ça ne fonctionne pas...

Je n'attends pas d'un philosophe qu'il me donne des éclaircissements sur le monde ou sur moi-même (pour cela, je préfère me nourrir auprès des scientifiques), j'attends de lui qu'il me donne de nouveaux désirs. D'où l'importance du style. Un philosophe dont la prose est rébarbative ne m'intéresse pas

J'aime et je partage votre désir d'explorer un maximum de possibilités, de multiplier les projecteurs, d'augmenter les connexions, bref de préférer la pensée ouverte à celle qui s'enferme dans un système. Et c'est précisément pour ça que je me méfie de certains philosophes, ceux dont le délire me semble trop unilatéral. Reconnaissons que ce désir de penser large, cet appétit pour les richesses de l'esprit n'est pas toujours facile à vivre. Au quotidien, il rend les choix difficiles. S'il devient omniprésent, il risque de perturber le sommeil. Il peut aussi avoir des répercussions négatives sur la vie affective.

J'aime les idées, j'en suis gourmand, je leur consacre beaucoup de temps, néanmoins je ne les prends pas très au sérieux. Les idées sont des séductrices qu'il vaut mieux ne pas épouser. Jouer avec elles, d'accord. Mais pas question de s'attacher ! Mes idées ne me définissent guère.

J'aime le silence éloquent et la parole défaillante.

Je vois dans le désir physique quelque chose de très angélique. Pour moi, c'est l'animal qui est le plus proche de l'ange, non pas la pensée. Cela m'énerve toujours qu'on parle de la « bête » pour évoquer une part soi-disant démoniaque de notre âme. Morbleu ! les bêtes n'ont rien de démoniaque !

Lire, avaler du savoir : c'est un peu une drogue pour nous. Plus nous apprenons, plus nous avons le sentiment que plein de choses nous échappent, plus nous avons envie d'apprendre. C'est le manque, le manque toujours renouvelé qui nous pousse à devenir éponge, puits de science, océan d'incertitude. Avec tous les grains de sable que notre manque amasse, il faut un jour prendre le temps de produire des perles.

Je n'ai quasiment rien lu sur les métaphores. Les considérations qui suivent sont donc celles d'un naïf. Précision : je parle essentiellement des métaphores dites « par effacement du comparé » (substitution d'un mot ou d'un groupe de mots à un mot

donné).

1. Soit B une métaphore de A. Si A et B sont des choses matérielles, il me semble que B conserve en général des éléments de A. Ces éléments peuvent se répartir en grandes catégories : forme, couleur, mouvement, fonction, etc. A priori, j'imagine que la catégorie la plus fréquente est la forme. Pour le pénis, par exemple, c'est flagrant.

2. Je crois que le domaine où les métaphores sont les plus nombreuses est le sexe. Une personne a recensé 5000 mots ou expressions qui concernent le sexe.

3. L'argot me semble très riche en métaphores.

4. Les synonymes d'un mot sont parfois de nature métaphorique. Par exemple, le Robert des synonymes fournit comme synonymes de main : battoir, cuiller, dextre, empan, louche, menotte, paluche, patoche, patte, pince, pogne, poing, senestre. Dans cette liste, il y a quatre métaphores : battoir, cuiller, louche, pince.

5. Comment évaluer la puissance métaphorique d'une langue ? J'imagine la procédure suivante :

a) Sélectionner les 3000 mots les plus courants.

b) Pour chacun d'eux, construire un tableau comportant 2 lignes et autant de colonnes que le mot possède d'acceptions.

c) Pour chaque acception, noter en première ligne le nombre total de synonymes (d'après un corpus de dictionnaires) et en deuxième ligne le nombre de synonymes qui sont clairement de nature métaphorique.

d) Construire un indice à partir de tous les tableaux. Comment ? Je l'ignore...

e) Faire ce travail pour plusieurs langues.

6. La métonymie et la synecdoque pourraient faire l'objet d'une même étude. D'ailleurs, la frontière entre métonymie et métaphore est parfois floue.

7. Un jeu auquel l'Oulipo n'a pas pensé. Prendre un texte T1. Le métaphoriser pour produire un texte T2. En oubliant volontairement le sens de T1, métaphoriser T2 pour produire T3. Etc.

8. Il me semble qu'il existe dans le langage familier des expressions qui sont en quelque sorte des métaphores au second degré. Par exemple : « avoir un oursin dans le porte-monnaie » pour « être avare ». L'image ne porte pas directement sur l'avarice, mais invente une situation qui « explique » l'avarice : l'avare ne veut pas dépenser ses sous parce qu'il y a dans son porte-monnaie un objet qui fait mal aux doigts. Je trouve qu'il s'agit là d'une métaphore ingénieuse. Exercice : en imaginer d'autres du même genre.

À propos du Quatuor d'Alexandrie, Jacques Pelletier dit qu'un des principaux thèmes est le suivant : « On ne connaît de l'autre que ce que l'on veut bien voir. La connaissance est essentiellement subjective. Et elle est d'autant plus difficile que des liens affectifs nous lient à l'autre. » C'est vrai, bien sûr, jusqu'à un certain point. C'est vrai aussi du regard que l'on porte sur soi-même. Des études montrent à quel point, même pour des choses simples, les jugements sont biaisés. Et alors ? Alors on peut se dire : « Puisqu'il en est ainsi, je fais le choix (si j'en suis capable) de ne pas trop m'intéresser à la psyché des autres et à la mienne ; je vais m'efforcer d'être le

plus objectif possible. » On peut aussi se dire : « Je sais que je regarde ceux que j'aime (et j'en fais partie) à travers des verres déformants, mais je m'en fous. Je réserve mon objectivité pour les questions abstraites. Avec les êtres humains, j'accepte de m'en remettre à ma subjectivité, parce qu'elle est source de chaleur et que j'ai besoin de chaleur. »

Essayer de connaître une personne, de comprendre comment elle fonctionne, d'inventer avec elle un langage qui privilégie certains mots-clefs, cela peut être une belle aventure.

Il me semble qu'on doit pouvoir appliquer aux monstres la grille d'opérations définie par le groupe mu pour classer les figures de rhétorique : suppression, adjonction, suppression-adjonction, permutation. Exemples :

Suppression d'un œil : Cyclope

Adjonction d'une corne : Licorne

Suppression d'une tête d'homme et adjonction d'une tête de taureau : Minotaure

Permutation : je ne vois pas d'exemple classique, mais on peut imaginer une femme dont la bouche et le sexe seraient permutés (je ne sais pas comment on procéderait pour les bisous...), ou un homme pour qui le bien et le mal seraient inversés (ça, c'est courant...), etc.

Je me suis demandé un jour si la fiction (littérature, bd, cinéma) avait exploité tous les super-pouvoirs imaginables (adjonction d'un pouvoir inexistant, par exemple la télékinésie, ou adjonction d'une forte intensité à un pouvoir commun, par exemple odorat sur-développé, comme dans *Le Parfum*). Personnellement, je ne suis pas parvenu à imaginer un super-pouvoir inédit qui serait suffisamment intéressant pour créer un personnage littéraire. Mais j'ai l'intime conviction que des possibilités existent encore.

Bon sang, je suis idiot ! Je connais une femme qui a le super-pouvoir de semer la beauté dans le cœur de ceux qu'elle rencontre...

Il me semble, à vue de nez, que la mythologie offre un panorama presque complet de la nature humaine. On doit pouvoir illustrer avec elle toutes les situations dramatiques, tous les caractères, toutes les émotions, bon nombre d'opérations de l'esprit. Oui, mais... le danger n'est-il pas de se lancer dans des interprétations trop subtiles ? Pourquoi ne pas laisser les mythes parler sans les faire parler ? Ils réveillent l'enfant qui est en nous, alors ne les saupoudrons pas trop de condiments universitaires. Il y a des matières qu'on peut enseigner en s'adressant davantage au rêve qu'à l'intelligence.

J'aime l'amoralisme de certains mythes. Il y a quelques années, j'avais envie de mettre en vers les mythes les plus savoureux des Peaux-Rouges. Coyote est un personnage fascinant. C'est le Prométhée amérindien, mais, contrairement à son

homologue grec, il réunit grandeur et petitesse, force et faiblesse, joie et détresse, héroïsme et couardise ; il est aussi cupide, goinfre, voleur et débauché, bref il a tout pour plaire...

J'aime ce que dit Stanley Kubrick du mythe d'Icare : « Dans l'antiquité grecque, Icare vole trop haut et se brûle les ailes. Quelle est la morale à en tirer ? De ne jamais s'approcher trop près du soleil ? Non, c'est de construire des ailes plus solides. »

Je ne sais plus qui a dit (Jacques Bergier, je crois) que Sisyphe est stupide. Le malheureux pourrait alléger son supplice en fabriquant un dispositif permettant de récupérer l'énergie du rocher qui dévale la pente. Avec cette énergie, il ferait fonctionner un monte-charge. Certes, à cause du 2^e principe de la thermodynamique, le monte-charge n'aurait pas assez d'énergie pour ramener le rocher jusqu'au sommet. Mais une bonne partie du travail serait quand même accompli par la machine.

Et le pauvre Tantale... Puisque le niveau d'eau baisse quand il se penche et remonte quand il se relève, pourquoi n'utilise-t-il pas un siphon ?

Au risque d'être simpliste et vaniteux, je crois que la plupart des idées défendues par nos grands hommes sont des croyances, des erreurs ou des énoncés invérifiables. Je me suis beaucoup intéressé à la psychanalyse quand j'étais très jeune et j'ai vite acquis la conviction que cette manière de penser était magique, dans le mauvais sens du terme. Je vois l'inconscient freudien comme un dieu qui permet de justifier n'importe quoi. Je vois les intellectuels épris de psychanalyse comme les adeptes d'une religion. Foi que tout cela, et souvent mauvaise foi !

Je n'ai rien contre les croyances qui constellent les livres. Comme tout le monde, je suis un être dont la plupart des pensées sont des croyances ou des hypothèses. Mais j'aime que les croyances soient reconnues comme telles. C'est pourquoi, sans doute, je préfère les penseurs qui s'expriment par aphorismes. Ils ne sont pas dupes que leurs pensées sont des intuitions, des jeux de langage, etc. Les bâtisseurs de systèmes se prennent beaucoup plus au sérieux. Je les aime moins.

La logique est le plus simple et donc le plus inquiétant des arts de penser. À ma connaissance, il n'existe que deux traités de logique : *Alice au pays des merveilles* et *De l'autre côté du miroir*.

Je suis contre la peine de mort, parce que je ne la considère pas vraiment comme une peine. Mourir n'est qu'un petit mauvais moment à passer...

La prison la moins perverse est celle qui ne cherche nullement à réinsérer, qui déclare clairement que son unique but est de punir (travaux forcés pénibles), qui n'accorde jamais de remise de peine pour bonne conduite, ni de liberté conditionnelle. Une autre institution pourrait se charger de la réinsertion (quand elle

est possible), mais seulement après que la peine est terminée. Le cas des sociopathes dangereux, très bons comédiens, au psychisme non modifiable, pose un problème insoluble.

Les étiquette en -istes sont souvent ridicules. Je ne me reconnais dans aucun groupisme. Certes, j'ai de la sympathie pour les royalistes, car j'aime les gens qui nagent à contre-courant. Et puis, le suffrage universel me paraît être une bêtise. J'imagine une conversation avec une féministe où je lui dirais que je suis contre le droit de vote des femmes. Je lui expliquerais qu'à mon avis la majorité des femmes sont facilement manipulables et n'ont pas assez d'intelligence ni de savoir pour bien évaluer les conséquences de telle ou telle politique. Et que, de toute manière, elles ont mieux à faire qu'à s'occuper de cela. Je laisserais la dame s'énerver un peu, puis j'ajouterais que, pour les mêmes raisons, je suis également opposé au droit de vote des hommes...

J'ai réfléchi un peu (mes moyens intellectuels ne me permettent pas de réfléchir beaucoup...) à l'impératif kantégorique. Une première chose me gêne chez la grand Chinois de Königsberg : son recours à l'universel. Le monde me paraît plus intéressant si plusieurs morales coexistent (je reviendrai là-dessus). Ensuite, la mise en pratique de cet algorithme de raison pratique se heurte justement aux pratiques observées dans la vraie vie. Par exemple, pour Kant, le mensonge n'est pas moral, car, si tout le monde mentait, la notion de vérité n'aurait plus aucun sens. Seulement, dans la réalité – des études le montrent – tout le monde ment, et généralement plusieurs fois par jour. Il est vrai par contre que tout le monde ne ment pas tout le temps ni à propos de tout. Il conviendrait donc plutôt de dire que trop mentir n'est pas moral. C'est une question de dosage et il faut examiner les choses au cas par cas. On pourrait aussi prendre l'exemple de l'infidélité conjugale. Je suppose que Kant, bien que célibataire, aurait ou a considéré l'infidélité comme contraire à la morale, puisque si tout le monde était infidèle, la notion de mariage perdrait son sens. À nouveau, que constate-t-on quand on se plonge dans cette réalité si rebelle aux théories générales ? Que l'infidélité est monnaie courante (surtout après plusieurs années de mariage) et que les mariages durent rarement toute une vie. Cela n'empêche pas l'institution du mariage d'exister encore et même de connaître dans certains pays une extension aux couples homosexuels. Alors peut-on vraiment dire que l'infidélité est immorale selon l'optique kantienne ? Je reconnais que l'infidélité peut faire souffrir la personne trompée. Mais je ne crois pas qu'Emmanuel (et encore moins Emmanuelle) pose le problème en ces termes. Sinon son impératif catégorique aurait simplement été : agis de manière à ne pas volontairement faire souffrir autrui. Selon moi, Kant est un philosophe monothéiste qui laïcise la morale évangélique. Il essaie de remplacer Dieu par la raison (comme beaucoup de philosophes), mais sa raison (comme la raison de ses détracteurs) est moins universelle qu'il se l'imagine. Kant tient une place importante dans la religion des droits de l'homme. Son impératif a quelque chose d'égalitariste.

Pour ma part, j'envisage la morale d'une façon moins idéaliste. Je crois qu'il y a un noyau de morale innée. Il se traduirait à peu près ainsi : Sois altruiste (sans excès) envers les membres de ta tribu et hostile (si nécessaire) envers les ennemis potentiels ou actuels de ta tribu. De plus, si tu es un mâle, sois hostile envers les mâles qui convoitent les mêmes femelles que toi. De plus, si tu es un mâle dominant, fais preuve d'altruisme protecteur envers ceux que tu gouvernes et marque ton hostilité à tous ceux qui contestent ton autorité. Ce noyau de morale innée comporte encore d'autres éléments, je crois, mais restons-en là pour aujourd'hui. Autour de ce noyau, les morales sont – je pense – des constructions historiques qui vont varier en fonction de nombreux paramètres (depuis la géographie et le climat jusqu'aux productions les plus diverses de l'esprit). Par exemple, l'eudémonisme grec baigne dans le climat doux de la mer, l'intransigeance de la morale islamique porte le souffle du désert, l'éveil tibétain respire l'air des montagnes enneigées, etc.. Kant est un universaliste, un précurseur de la mystique des droits de l'homme. Le siècle des Lumières est mal nommé. C'est plutôt le siècle d'une grande illusion : à trop miser sur la raison, on néglige le fait que nous connaissons très mal la raison, qu'il n'est même pas certain que ce mot mérite d'être mis au singulier. Kant et bien d'autres rêvent d'un monde où toute l'humanité ne formerait qu'une seule tribu fraternelle. Ce rêve est redevenu à la mode en Occident depuis environ une trentaine d'années. Moi, je ne veux pas d'un tel monde, parce que je crois qu'il serait bien trop emmerdant. J'ai lu aujourd'hui, sur un petit calendrier dont j'arrache une page chaque matin, cette citation de Paul Éluard : « Il ne faut pas de tout pour faire un monde, il faut du bonheur et rien d'autre. » Eh bien non, je suis en violent désaccord avec Éluard. Je veux d'un monde où il y a de tout ! Du bonheur aussi, bien sûr, mais un peu, pas trop.

Qu'est-ce qu'un philosophe ? Un être gouverné par le préjugé que sa raison le rapproche du caché.

Qu'appelle-t-on raison ? Une certaine manière de s'exprimer. Qui saura définir une grammaire de la raison philosophique ? Suffisamment ouverte pour inclure les œuvres de tous les grands penseurs et suffisamment fermée pour exclure les inepties.

Mettre la raison au-dessus des sentiments, n'est-ce pas un préjugé ? Les philosophes se rejoignent davantage par les sentiments – qui sont universels – que par la raison – source de mille désaccords. Et puis séparer la raison des sentiments n'est pas raisonnable.

« Les passions nous enchaînent », disent tant de philosophes qui ne se rendent pas compte à quel point leur passion de la raison les enchaîne.

Et si la raison la plus admirable était celle qui met un peu de folie dans la conduite d'un homme ?

Chaque fois qu'un philosophe part d'un postulat A, pourquoi ne se donne-t-il pas aussi la peine d'explorer le postulat non-A ? Pourquoi construire un mur, plutôt que de planter des arbres ?

La seule bonne raison de vouloir tendre vers les fruits de la raison, c'est d'aimer ça. Rien ne permet d'affirmer que la raison serait un exercice plus noble que le plaisir des sens, par exemple.

En lisant les philosophes, j'ai souvent l'impression que leurs raisonnements sont des habits dont ils couvrent des thèses qu'il serait plus décent de laisser nues.

Un dictionnaire de la langue française me permet de mieux comprendre les mots, d'en savourer les multiples sens. Un dictionnaire de philosophie sème tellement la pagaille dans ma tête que je me dis : « Ces philosophes sont fous. À force de tirer chaque mot dans tous les sens, les idées en deviennent si monstrueuses que je ne veux plus m'en approcher. »

L'émerveillement : je le trouve parfois dans la raison, mais plus souvent dans la compagnie d'une femme.

Entre la raison déductive du mathématicien, la raison méthodique du physicien, la raison spéculative du philosophe et la raison pratique de Monsieur Tout-le-monde, quelles sont les ressemblances, quelles sont les différences ?

Le réel est un jeu dont la science découvre quelques cartes – peut-être mal dessinées – et quelques règles – peut-être provisoires. Le but de la science est de rendre le monde plus intelligible, plus conforme à ce que réclame notre esprit. Et réciproquement, l'esprit doit parfois se plier, non sans réticence, à des impératifs que semblent dicter son dialogue avec la nature. Qu'est-ce qu'un progrès scientifique ? Résoudre des énigmes ? Non. C'est proposer une théorie qui ramène un ensemble d'énigmes à un ensemble plus petit. Il n'est pas vain de miser sur la raison scientifique, puisqu'elle constitue la meilleure méthode à notre portée pour mieux comprendre le monde et agir sur lui. Mais rien ne nous permet de penser que cette raison peut venir à bout de toutes les énigmes.

Je ne peux même pas dire : « Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien », car je ne sais pas ce que représente mon savoir par rapport à tout ce que je pourrais savoir, ni quelle confiance je puis accorder à de nombreux pans de mon savoir. Si j'en savais plus sur les limites que mon esprit m'impose, je dirais peut-être que je sais beaucoup de choses, compte tenu de mes possibilités.

Quelles définitions (contradictaires) pourrait-on donner du progrès social ? Certaines valeurs sont tellement implantées dans les esprits des Occidentaux

contemporains que la plupart d'entre eux voient un progrès social dans la démocratisation, l'abolition de l'esclavage, l'égalisation des droits entre femmes et hommes, etc. Moi, je ne vois dans tout cela que des changements, mais je ne les considère pas nécessairement comme des progrès. Quels philosophes ont réfléchi à cette question ? Je sais par exemple que, pour Stuart Mill, le progrès consiste à viser le plus grand bonheur possible pour le plus grand nombre. Je n'adhère pas à ce principe. Dès lors, j'ai le choix entre : accepter cette définition et me déclarer contre le progrès social ; refuser cette définition et en chercher une autre.

J'ai le sentiment qu'une trop grande liberté, au lieu d'amener les gens à faire des choix réfléchis, les pousse à succomber à des tentations qui les écartent d'une voie empreinte de grandeur, de noblesse, de génie. Les droits de l'homme sont devenus un peu la religion de notre temps. Mais c'est une religion à laquelle il manque l'essentiel : un esprit chevaleresque, un code de l'honneur, un sens du sacré, une magie du rêve. L'Orient a peut-être un peu mieux résisté aux aspects monstrueux du progrès. Pourtant, le Japon, où subsiste quelque chose de la voie du samouraï ou du moine zen, a quand même été contaminé en profondeur par l'américanisation.

Je me distance de la liberté, parce que je crois qu'un soldat soumis à une discipline très stricte peut avoir plus de dignité qu'un homme agissant pour maximiser et diversifier ses plaisirs. En matière artistique, je suis même favorable à la censure, parce que je crois qu'elle stimule le génie créatif. On écrivait bien mieux à l'époque où les livres étaient soumis à l'imprimatur du roi qu'aujourd'hui où on peut écrire n'importe quoi.

Je me distance de l'égalité, parce que je crois qu'elle noie l'aristocratie de l'esprit dans un océan de boue. Pour moi, les hommes ne sont pas et ne seront jamais égaux en dignité, à moins d'en donner une définition minimaliste qui ne m'intéresse pas.

Je me distance même de la fraternité, avec certes plus de difficulté, car je suis émotif et compassionnel. Disons que c'est la fraternité « obligatoire » qui m'horripile et la fraternité universelle, abstraite. Alors qu'elle est revendiquée par ceux qui se disent humanistes, moi, au contraire, je ne la juge pas vraiment humaine.

J'aime les progrès de la connaissance et certaines avancées techniques. Pour le reste, je suis réservé.

Je crois que le mot « beauté » désigne des phénomènes assez différents selon les domaines. Je crois que le sentiment de beauté en musique, par exemple, est très éloigné du sentiment de beauté corporelle (ce qu'on devrait pouvoir vérifier grâce aux neurosciences). Je crois que, dans chaque domaine, il serait possible de proposer une sorte de grammaire universelle à la Chomsky, dépendante du contexte, qui permettrait de mieux cerner la beauté. Il y a quelque années, j'avais comme beaucoup

de gens une position relativiste sur la beauté. Mais peu à peu, au fil de mes lectures, cette croyance s'est effritée. Certaines formes de beauté (musique classique, littérature, etc.) relèvent en partie du savoir, nécessitent une initiation, ne sont pas accessibles à n'importe qui. Les initiés, au-delà du « j'aime » et du « je n'aime pas », me semblent plutôt s'accorder sur ce qui est beau. Cela tendrait à montrer l'existence d'éléments universels, même si ceux-ci sont probablement des schémas complexes que nous aurons du mal à définir. Les archétypes de Jung et surtout les universaux culturels de Donald Brown, conjoints aux situations dramatiques de Georges Polti, pourraient fournir des pistes qui permettraient d'éclairer la beauté narrative. La répétition (avec des variations) joue un rôle important non seulement dans le sentiment de beauté musicale, mais aussi dans celui de beauté poétique (rime et mètre sont des répétitions) et mathématique (séries, frises, pavages, fractales, etc.).

Quelles ont été mes premières expériences de la beauté mathématique ? Je crois que ça s'est passé vers l'âge de 15 ans. Quand je suis parvenu pour la première fois à démontrer un théorème de géométrie (au sujet d'un quadrilatère inscrit dans un cercle), j'ai trouvé très beau, quasi miraculeux, le fait même que je puisse prouver en quelques lignes une vérité universelle. Parvenir par le seul raisonnement à la certitude qu'une formule non évidente s'applique à une infinité de figures, cela me paraissait magique. Un peu plus tard, je me suis intéressé aux sommes finies. Et là, le sentiment de beauté venait de la possibilité de transformer un objet relativement gros (puisqu'il contient n termes et que n peut être aussi grand que l'on veut) en un objet petit : une expression compacte. À un moindre degré, la factorisation d'une longue expression algébrique me semblait aussi une belle opération, parce qu'elle n'est pas toujours facile à faire et parce qu'elle met de l'ordre. En résumé : puissance de la démonstration, simplification et découverte d'un ordre sont pour moi des éléments qui contribuent fortement à la beauté mathématique. Et la difficulté aussi ! Ce qui est trop facile perd beaucoup de charme. Concernant la beauté des sciences expérimentales comme la physique, la chimie, etc., je suis un peu perplexe. Au début, je me disais qu'il était miraculeux que la nature puisse être décrite par des lois aussi simples. Puis j'ai appris que ces lois sont en fait des modèles et que notre esprit privilégie les modèles simples tant qu'ils donnent satisfaction. Cela dit, même si ces modèles sont provisoires et approximatifs, je reste émerveillé qu'ils permettent d'agir sur le monde d'une manière aussi efficace. A priori, je dirais que le monde est complexe et notre raison bien pauvre. Et pourtant, nous arrivons quand même à « contrôler » beaucoup de choses. C'est étonnant ! C'est peut-être même la chose la plus étonnante que je constate.

À part quelques méchants comme le marquis de Sade, Gengis Khan et moi, qui donc ne souhaite pas que les hommes soient davantage altruistes ?

Une solution est de miser sur l'éducation, notamment l'éducation bouddhiste qui semble assez efficace dans ce domaine (avec des préjudices dans d'autres).

Cette solution n'est probablement pas la seule.

Supposons (et cette hypothèse est plausible) qu'il soit possible d'élever significativement le taux d'altruisme dans la population humaine grâce au génie génétique, et cela sans influencer les autres facteurs de la personnalité, sans nuire à l'intelligence ni à la créativité, y aurait-il de bonnes raisons de ne pas le faire ?

Le seul argument rationnel qu'on oppose à l'eugénisme est le risque de dérive. Il est à prendre en compte, bien sûr, mais me paraît insuffisant. Un risque semblable existe dans bien des domaines, notamment la pharmacologie. En poussant un peu, je dirais que même l'éducation peut s'avérer très dangereuse si l'on s'en sert pour manipuler, conditionner tout un peuple. Le communisme totalitaire ne doit-il pas une part de son succès à l'éducation ? Et en Occident, n'est-il pas évident que les valeurs démocratiques sont appuyées par une éducation qui prend parti pour elles, qui fait de la propagande en leur faveur ? N'y a-t-il pas aussi un totalitarisme de la démocratie ?

On oppose souvent à l'eugénisme des arguments irrationnels. D'aucuns pensent que l'homme dont l'ADN est le fruit d'un processus naturel est préférable à celui dont l'ADN a subi une petite intervention humaine (qu'on pourrait aussi considérer comme « naturelle », si on définit la nature par l'ensemble des possibles). Cette idée vient d'une croyance que la nature, dans un sens restreint, serait plus « sage » que la raison humaine. C'était peut-être vrai à l'époque préhistorique, où l'adaptation par sélection fonctionnait probablement assez bien ; mais aujourd'hui...

Je crois que ce sont surtout les religieux qui réprouvent l'eugénisme. Je serais curieux de connaître la position du Dalaï Lama. Si, moyennant toutes les hypothèses que j'ai formulées, l'eugénisme était utilisé pour augmenter l'altruisme, je ne vois absolument rien dans le bouddhisme qui justifierait une opposition. Avec les religions monothéistes, c'est plus délicat. Certains diraient que l'eugénisme est contraire à la volonté divine (un refrain bien commode qu'on peut servir à toutes les sauces). Mais ils seraient quand même bien emmerdés pour dénicher dans les textes saints des arguments étayant leur thèse. Et pour cause... aux époques de la Bible, de la Torah, du Coran, on n'imaginait pas la possibilité de l'eugénisme, ce qui, à mon avis, disqualifie les discours religieux sur ce thème (à moins que les papes, les rabbins et les imams acceptent que les livres saints puissent être révisés et complétés, mais sur la base de quoi, puisqu'il n'y a plus de prophètes ?).

Pour débattre de l'eugénisme, on forme des comités d'éthique (où les religieux me semblent un peu trop présents). Une question intéressante de philosophie pratique est : comment composer un comité d'éthique destiné à se pencher sur les questions relatives au génie génétique ? Une solution conduisant à une régression infinie serait de composer un comité de méta-éthique pour répondre à cette question. Un des problèmes de la méta-éthique serait le suivant : un comité d'éthique doit-il être formé de manière plutôt démocratique et représentative ou plutôt élitiste ?

Aujourd'hui, les scientifiques ne savent pas quels gènes pourraient influencer l'altruisme. S'ils parviennent à le savoir, il faudra encore qu'ils étudient les influences parallèles que pourraient avoir ces gènes. Bref, pour le moment, tout cela n'est qu'anticipation, mais le passage d'une année à l'autre me projette dans l'avenir...

Dans le passé, plus précisément dans ce qui précède, je ne tiens pas compte d'un élément très important. Il semblerait qu'il y ait deux catégories d'altruisme. L'un serait fort, mais limité aux membres de notre tribu et s'accompagnant d'hostilité envers les membres des tribus rivales. L'autre serait universel, mais d'une intensité faible. Si c'est vrai, pfouh ! ça complique le problème... Et ce n'est pas tout ! Il est probable que les femmes soient plus altruistes que les hommes. Alors pourquoi ne prendrait-on pas des mesures pour diminuer la proportion de mâles ? D'autant plus que ça réduirait la compétition des mâles pour la possession des femelles, compétition qui favorise l'agressivité.

2014

Un homme qui veut se suicider parce qu'il rate tout dans sa vie, va rater son suicide. Immanquablement.

Qu'est-ce que l'inconscient ? Beaucoup de gens l'imaginent sur le modèle de la possession diabolique. L'inconscient serait un petit diable à l'intérieur de nous, un monstre pervers qui essaierait de nous manipuler. Moi, j'imagine plutôt l'inconscient comme un système de correction automatique des déséquilibres. De même qu'il y a une régulation du pouls, de la pression sanguine, de la température, etc., il y aurait une régulation des affects (et des liens affects-pensées, affects-physiologie). L'inconscient, de nature « bienveillante », serait au service de la santé... chez la plupart des gens.

Pour qu'une conscience fonctionne, il faut que son propriétaire dispose de loisirs. Un gonze qui bosse quinze plombs par jour n'a pas l'occasion de gamberger à se faire sauter le caisson. Nous autres Européens civilisés (je parle pour toi, lecteur, car moi, je ne suis pas civilisé...) avons beaucoup plus de temps libre que nos ancêtres (en moyenne). Mais notre société du spectacle, de l'abondance, du « tout, tout de suite » nous offre tellement de tentations que nous ne laissons pas mûrir notre conscience. Nous avons toujours quelque chose à faire. Alors qui prend le temps de se mettre en état de réfléchir, en dehors de ces périodes de crise intime où la souffrance nous oblige à penser ?

Les idées que nous disons neuves ne sont-elles pas de nouvelles combinaisons d'idées très anciennes ? Ne jouons-nous pas depuis l'Antiquité avec les mêmes idées de base ? Ne leur appliquons-nous pas la même liste d'opérations pour les transformer, les relier, les amalgamer ?

Comment l'histoire peut rendre une idée pensable et même couramment pensable ? Cela se produit d'ailleurs aussi bien pour des idées probablement fausses que pour des idées probablement vraies. Dans l'histoire récente, je suppose que le matraquage médiatique joue un grand rôle, probablement plus important que l'éducation (qui est elle-même victime des modes intellectuelles). C'est souvent la séduction qui fait gagner du terrain à des idées. Le progrès technique exerce aussi une influence sur la conscience. Le déclin de certaines croyances religieuses comme le dualisme âme-corps est probablement lié aux performances de l'informatique et de l'imagerie médicale.

J'ai beau chercher, je ne vois pas d'idée qui n'existe pas en germe depuis l'Antiquité. Par contre, il est évident que certaines idées n'ont du succès qu'à certaines époques et je crois qu'il est souvent difficile de savoir pourquoi. Trouver des réponses est facile ; ce qui ne l'est pas, c'est de s'assurer que ces réponses soient

valables et complètes.

Se battre est une excellente chose, les Anciens l'avaient compris. Si on ne se laisse pas entraîner par ces jeux que sont le viol, la torture et autres facilités, la guerre est une saine occupation qui permet à l'homme de vivre plus intensément, de cultiver ses vertus. Mon garçon, si vous préférez l'emploi de serveur dans un fast-food à la carrière des armes, c'est que vous avez le cerveau malade. Vous êtes un de ces nombreux tarés que glorifie notre civilisation de fiottes. Honorons la culture en maniant l'épée ! Si la guerre n'existait pas, nos bibliothèques seraient presque vides, le cinéma ne nous offrirait que de l'eau de rose et du porno. Homère, Shakespeare, Corneille, Racine, Dumas, Jünger trempent la plume dans le sang des soldats. Apollinaire chante : « Ah Dieu ! que la guerre est jolie ». Qui est le flamboyant héros du « Cyrano » d'Edmond Rostand ? Un poète, un amoureux ? Oui, mais aussi un mousquetaire ! Le monde a besoin de la guerre pour que nous ayons du plaisir à vibrer devant les exploits de John Wayne ou de Clint Eastwood.

Il m'arrive souvent de pleurer, d'avoir envie de mourir, de flirter avec le suicide. Je connais bien le soleil noir de la mélancolie. Et alors ? Quelle est l'importance de ma petite misère ? À l'échelle de l'univers, elle ne représente rien ; pas plus qu'une fleur écrasée par le sabot d'un cheval. Ça ne vaut pas la peine d'en parler.

Vous me faites rigoler avec vos idéaux humanitaires, vos droits du mec et de la gonzesse. La nature n'accorde aucun droit, la vie n'est pas juste. Tant mieux, sinon qu'est-ce qu'on s'emmerderait ! L'injustice enrichit le monde en multipliant les histoires.

Il suffit de regarder une émission littéraire à la télé pour se convaincre que le mot « culture » n'est en définitive que le synonyme chic de « bêtise ».

Comment l'imagination fonctionne ? Je crois que c'est d'abord cela que nous disent les mythes. En tout cas, c'est cela qui mériterait d'être exploré plus en détail. Je ne dis pas que les interprétations psychanalytiques soient toutes non pertinentes, mais je pense qu'elles nous occultent d'autres idées intéressantes.

Pourquoi les cheveux de Méduse sont-ils des serpents ? Parce que les vers et les serpents sont les animaux qui ressemblent le plus à des cheveux. Mais les vers n'inspirent que du dégoût, tandis que les serpents font peur. Donc les serpents sont un meilleur choix. Pas besoin de chercher un symbole...

Pourquoi le bouc et le taureau sont-ils symboles de la sexualité masculine ? La réponse est évidente : parce que les hommes élèvent des vaches et des chèvres en grande partie pour le lait et que, donc, dans les troupeaux, les mâles servent essentiellement à la reproduction. Un personnage à tête de taureau ou à pieds de bouc

véhicule-t-il pour autant un symbole sexuel ? Pas nécessairement. Quand l'imagination opère des compositions, des combinaisons, elle choisit de préférence des êtres et des objets habituels. Donc les monstres sont généralement créés à partir d'animaux banals.

Je viens de redécouvrir les Sciapodes ou Pieds-d'ombre (variante des Stéganopodes) qui se protègent du Soleil en usant de leurs très grands pieds comme d'un parasol. Drôle ! Parmi mes projets, il faudrait que je développe cette idée d'élaborer une analyse combinatoire des monstres (via les opérations de diminution/suppression, d'augmentation, d'adjonction, de permutation, de substitution, de composition). Sur deux plans : l'anatomie et les capacités.

Il n'existe pas de problèmes existentiels. Non. Il n'existe que des histoires plus ou moins belles, plus ou moins intéressantes, ponctuées de rires et de larmes, de caresses et de coups. La notion de problème existentiel est la grande imposture de la psychologie moderne. Invention d'un monde où la fatigue est devenue vertu, la plainte a corrompu l'esthétique.

Il y a encore des gens qui croient aux révolutions ? Je suis sidéré. Il est vrai que c'est amusant de tuer pour la liberté. Les occasions de rigoler ne sont pas si nombreuses, alors « Vive la révolution ! » Et peu importe qu'aucune révolution ne rende les hommes plus libres ! Ce n'est pas pour ça qu'on se bat.

Je ne vois que cinq « applications » des mythes. On peut s'en servir pour : éduquer les fils de rois ; créer des œuvres littéraires, artistiques, musicales ; illustrer des idées morales, philosophiques, scientifiques ; dogmatiser sur les soi-disant profondeurs de l'âme, en y versant des symboles gluants ; dégager des structures de l'imagination.

« Il faut aller à travers la mort pour émerger devant la vie » (René Char)

Mais non ! Sur la mort, on a tout dit et redit. D'ailleurs, l'essentiel tient en quelques lignes. Laisse la mort de côté, poète, n'essaie pas de lui conférer une importance qu'elle n'a pas ! La mort : chose la plus insignifiante qui soit, sujet le plus éculé. Pourquoi vouloir émerger devant la vie, c'est-à-dire à l'extérieur d'elle ? Pourquoi ne pas simplement se baigner dans la vie ? Se laisser dériver, surfer, nager à contre-courant, jouer dans les vagues, plonger, se fracasser la tête contre les rochers. Tour à tour. Vivre un jour en mer calme, un jour en mer agitée.

« Tout existant naît sans raison, se prolonge par faiblesse et meurt par rencontre. » (Sartre)

Sartre a tout faux. Démonstration : Un robot est un existant. Il ne naît pas sans raison, mais par intelligence et volonté de ses constructeurs. Il ne se prolonge pas par faiblesse, mais grâce aux bons soins de son proprio. Il ne meurt pas d'une rencontre, sauf s'il s'agit d'un robot combattant. Tu penses que c'est une boutade ? Pas du tout !

Un matérialiste athée comme Sartre peut difficilement nier la possibilité pour un robot de mener une existence.

Maintenant, si on prend le mot « existant » au sens d'homme (ô Zeus, écoute ma prière, foudroie les cuistres !), que peut signifier « meurt par rencontre » ? Je crois que Sartre a une vision exagérément pessimiste des relations. Il envisage, me semble-t-il, la rencontre comme un conflit entre deux libertés. Quand A regarde B, il le transforme en objet de son monde, il le réduit à des catégories, il essaie d'exercer un pouvoir sur lui. En acceptant cela, B « meurt » dans le regard de A. Bon, ce n'est qu'une interprétation possible. Il est temps que je te signale une vérité essentielle : pour comprendre Sartre, il ne faut être ni trop bête ni trop intelligent. Puisque mon intelligence baisse avec l'âge et les gros chagrins d'amour, j'ai bon espoir de comprendre un jour Sartre... ou de parvenir à faire semblant de le comprendre...

Je n'aime pas cette idée que la rencontre tue. C'est parfois vrai, je l'accorde, et je sais bien qu'il y a des jeux de pouvoir dans tous les couples. Mais une belle rencontre est avant tout un phénomène où la vie devient très généreuse où le monde en nous s'enrichit d'idées, de goûts, de désirs, d'audaces, de plaisirs, etc.

Je ne vois que trois raisons de vivre : aimer, interroger l'univers et faire des choses belles ou amusantes.

Droit au bonheur ? Un bonheur considéré comme un droit peut-il être autre chose qu'une manière assez médiocre de vivre ? Quand la psychologie s'occupe du bonheur, peut-elle viser autre chose qu'une médiocrité statistique ? Et surtout, la question la plus importante : le bonheur, pourquoi faire ? Est-ce avec le bonheur que Shakespeare a composé ses pièces ? Non, c'est avec de l'énergie, avec un travail pendant lequel un être se trouve au-delà du bonheur ou du malheur. Bien sûr, dans tout travail fait avec passion, il y a de la joie, de la gaieté. Dire aux jeunes gens : oubliez le bonheur, il est vulgaire ; choisissez plutôt la joie par le travail et vous ferez peut-être de belles choses si vous avez du talent.

« Droit au bonheur » est une expression qu'on entend souvent et qui me fait bondir. J'ai parfois l'impression que, dans notre civilisation occidentale, le bonheur est devenu « l'opium du peuple ». Je trouve assez inquiétant d'entendre des gens dire qu'une personne triste est par là même en mauvaise santé. Alors quoi, c'est ça le bonheur moderne ? Un droit ? Un devoir social ? Un certificat de bonne santé ?

Le bonheur n'est pas nécessairement vulgaire. Rien n'empêche d'en proposer des définitions nobles. Mais quand on me parle de bonheur inscrit dans la durée, j'imagine une sorte d'intégrale calculée sur la courbe des plaisirs (les points d'ordonnée positive) et des déplaisirs (les points d'ordonnée négative). Ce bonheur considéré comme une moyenne me déplaît. Je préférerais le considérer comme un des beaux-arts. Mais le mot « bonheur », ce mot fourre-tout, n'a plus rien d'artistique. Joie, gaieté, vitalité, contentement, émerveillement, sentiment de plénitude, plaisir physique, harmonie, etc. sont des mots plus intéressants auxquels je peux rattacher des expériences vécues, plus ou moins éphémères. Bonheur est un mot trop vague.

Faire de la philosophie, c'est danser avec des fantômes. Pour que le bal soit joyeux, il ne faut laisser aucun fantôme nous mener par le bout du nez.

Si j'ai bien compris le problème de la mesure en physique, on peut imaginer au moins deux réalités : l'une indépendante de l'observateur, mais inaccessible ; l'autre tenant compte de l'observateur, mais incomplète. La première peut être assimilée au noumène kantien ; la seconde à la modélisation efficace des phénomènes.

Le problème de la mesure se pose en psychologie. Je sais, pour avoir lu pas mal de choses là-dessus, que je suis victime de nombreux biais cognitifs quand je pratique l'introspection. Le savoir me permet-il de corriger mes jugements sur moi-même ? Peut-être. Mais comment doser les corrections ? Cela varie d'une personne à l'autre, et je n'ai pas les moyens de connaître le degré précis de mes illusions.

Le problème de la mesure se pose en philosophie de la raison. Jusqu'à quel point ma raison est-elle valable ? Y a-t-il un noyau de raison suffisamment fiable pour examiner les modules plus spéculatifs de la raison ? Et quel rôle joue la raison (même si on prend ce mot au sens large) dans la vie quotidienne ? Un rôle mineur, selon de nombreux savants, notamment Jonathan Haidt (voir sa théorie des récepteurs moraux innés).

Immerger un problème dans un ensemble plus vaste est une démarche d'où peut jaillir le jet d'une baleine. L'intelligence pratique souvent ce genre de plongée abyssale. Pour ce qui est du cœur, c'est une autre histoire...

Je viens de lire, sous forme de bd, un recueil d'histoires Zen. Il y a des choses que j'aime dans le Zen : l'humour, le goût du paradoxe ; la recherche d'une vie simple ; le refus d'une pensée trop dichotomique, la méfiance envers les principaux dualismes (corps-esprit, bien-mal, vrai-faux, nature-culture, etc.) ; la conscience que de multiples voies permettent d'atteindre un même objectif, que de multiples filtres peuvent être appliqués au même phénomène ; la perception de la beauté au quotidien.

Il y a aussi des choses qui m'agacent un peu.

Le bouddhisme nous dit que l'ego, le moi sont des illusions ; que chacun est relié à tous les êtres, chacun n'est qu'une patte d'un myriapode (corps connexe de dimension $n > 3$). Le bouddhisme nous invite à ne former qu'un avec tout être, tout phénomène (Rilke reprend ce thème dans certains de ses écrits). Bon, c'est bien joli, mais aucun argument n'est fourni. Pour justifier ce point de vue, on nous dit qu'il faut méditer... Méditer, méditer pendant des années, et peut-être un jour atteindre « l'éveil ». Alors moi, je réponds : non ! Non, je n'ai pas envie de méditer. Jugez-moi endormi si cela vous chante, mais l'éveil, ce n'est pas pour moi ! Et si le moi n'est qu'une illusion, quelle importance cela pourrait-il avoir pour MOI de le savoir ou non ? Si VOUS le savez, c'est suffisant, puisque VOUS=MOI.

Le Zen s'ingénie à dire indirectement que la pensée, la parole sont des pièges, qu'il faut s'en libérer. Il y a du vrai là-dedans, mais ne poussons pas grand-mère dans les

orties ! L'homme n'est pas un ver de terre, il pense, il parle. Les moines Zen rêvent-ils d'abolir la science et la littérature ? Bien sûr, il y a de l'indicible (à nouveau, idée chère à Rilke – s'est-il plongé dans la culture japonaise ?). Mais l'indicible, parlons-en !

Le Zen, comme une tradition latine, insiste sur l'idée que seul l'instant présent est important. Moi je dis : ça dépend pour qui. Écrire, inventer, c'est se projeter dans un passé filtré, reconstruit, ou dans un avenir hypothétique. Se focaliser sur le présent, peut-être est-ce un fortifiant pour un moine qui ne fout rien de ses journées ; mais non pour un poète, un ingénieur, un homme politique, un philosophe ruminant, un prof qui doit préparer ses cours (heureusement, cette dernière catégorie est en voie de disparition).

Est-il encore possible, pour un esprit exigeant, d'acquérir une « vision du monde » ? Avec tout ce qui est publié depuis un ou deux siècles, avec tout ce qui est facilement accessible sur internet ou dans les bibliothèques, le moindre énoncé qui fait problème, qui n'est pas universellement tenu pour vrai, demanderait des heures, voire des jours, de recherche pour être examiné, soupesé, discuté. Plus personne n'est en mesure d'effectuer un tel travail pour toutes les questions qu'un homme se pose. Sauf quand mon goût de la formule me conduit au plaisir d'affirmer, je me résigne en général à dire cette petite phrase : « Je n'en sais pas assez sur ce sujet. » Mes ignorances m'empêchent d'avoir une « vision du monde », de me laisser embrigader par un système religieux, philosophique ou politique. Flaubert écrivait : « La bêtise consiste à vouloir conclure. » Cette conclusion est-elle bête ?

2015

Mon opinion est que la négation logique d'une opinion donne une opinion. Mon opinion est que des phrases comme « Le racisme n'est pas une opinion » et « Le racisme est une opinion » sont des opinions. Mon opinion est que le caractère illégal d'un propos ne suffit pas à le rejeter hors de la catégorie « opinion ». Mon opinion est que la formule du grand penseur colombien Nicolás Gómez Dávila : « Tout est préjugé ou corollaire de préjugés » n'est pas un préjugé.

Monsieur *** n'en avait rien à secouer du sens de la vie. Il a très bien vécu sans y penser une minute. Hélas, pour nous autres modernes, pitoyables décadents, ce concept phare est capital. C'est l'impératif catégorique de notre époque où la psychologie et la spiritualité se liguent pour nous casser les couilles.

Hier encore, le pithécanthrope que je suis n'avait aucune idée des choses qui peuvent donner du sens à la vie. Alors je me suis rencardé auprès d'un spécialiste, un intello versé dans la philo bobo, cette moraline pour affamés d'humanitaire. D'après ce manitou de la gamberge, la solution la plus simple est d'aider ceux qui sont dans le besoin. Punaise ! Non, c'est au-dessus de mes forces ! Aider les pouilleux, quoi de plus contraire à ma nature ? Rien que d'y penser, ça me flanque de l'urticaire. Pas question !

C'est long d'explorer une âme comme la mienne. On y trouve tant de vieilleries entassées dans les fosses, tant de saloperies semées sur le réseau routier.

Oui Madame, j'ai rendez-vous avec vous. Mais laissez-moi le temps d'extraire de ma laideur un fabuleux grain de beauté !

Une vieille théorie nous déclare responsables des souffrances collectives que nous n'essayons pas de réduire, dans la mesure de nos moyens. Je dois en conclure que je suis un salaud, puisque je n'ai jamais œuvré pour combattre la misère et autres fléaux. Pire, je suis une ordure, puisque l'idée de m'engager pour une bonne cause ne m'a même pas effleuré. Pire, je suis un monstre, puisque je m'en contrefiche d'avoir une part de responsabilité dans les tourments des multiples créatures qui peuplent ma planète. Pire, je suis un diable, puisque j'approuve l'existence du mal, qui rend si passionnantes les aventures de l'homme, de la bête, voire du végétal et de la bactérie. Vous les esclaves du bonheur, comment pouvez-vous honorer de votre amitié un mec aussi répugnant que moi ?

Rendons justice à la censure : les livres, les films etc. ne sont pas meilleurs depuis que les auteurs peuvent presque tout se permettre. La censure dopait le style de nombreux créateurs. Pour la chatouiller sans se faire taper sur les doigts, ils devenaient subtils, ingénieux, elliptiques, bref ils aiguisaient leur talent.

Trop de liberté d'expression ouvre la porte à l'humour pornocrade, à l'injure

infantile, à la vulgarité déjantée. Au début, cela peut être jouissif ; à la longue, qui ne préfère un art plus raffiné ?

Nulle part la liberté d'expression n'est totale. Posent problème le verbe ou l'image qui blessent. Qu'autoriser ? Qu'interdire ? L'insulte ? Le blasphème ? Les obscénités ? Les propos racistes, sexistes, homophobes ? Nier l'existence des chambres à gaz ? Approuver la violence ? Se réjouir de la mort de quelqu'un ? Comment poser des limites claires ?

Ai-je le droit de dire : « Il faut exterminer les Chinois » ? Sinon, ai-je le droit de dire : « Ai-je le droit de dire : 'Il faut exterminer les Chinois' ? » ? Ai-je le droit de faire dire à un personnage de fiction : « Il faut exterminer les Chinois » ? Ai-je le droit de dire : « Faut-il exterminer les Chinois ? » ? Ai-je le droit de dire : « Il faut exterminer les Nichois » ? Ai-je le droit de citer un texte interdit ? Dans un procès pour racisme, le juge et les avocats ont-ils le droit de citer les propos interdits qui font l'objet du procès ? Un cinéaste a-t-il le droit de tourner un film qui met en scène un procès dans lequel juge et avocats citent des propos interdits ?

Comme Zinoviev, je pense qu'il est possible de contourner maintes lois de censure. Et je reviens à mon point de départ : j'aime la censure parce qu'elle stimule notre esprit.

Autre dimension : sur quels sujets, dans un pays donné, la violence est-elle davantage favorisée par la censure que par son absence, ou inversement ?

Récemment Dieudonné a été accusé par la justice française d'apologie du terrorisme pour un texte qu'il a posté sur son blog. De nombreux médias ont reproduit ce texte (que, personnellement, je ne trouve pas choquant). J'en tire la conclusion qu'aux yeux de la loi française, il n'est pas interdit de citer des propos interdits. Mais alors, quiconque dispose d'un moyen simple de contourner la loi. Supposons que je veuille écrire un texte illégal, il me suffit, pour le rendre légal, de le faire précéder d'une introduction du genre : « Un homme aujourd'hui décédé m'a tenu des propos effrayants. Il disait que... » Évidemment, les législateurs français pourraient empêcher cette astuce en précisant que seuls les juristes, les journalistes, certains biographes et certains historiens auraient le droit de citer des propos interdits. Mais ce n'est pas simple, parce qu'il peut y avoir aussi des esprits très subversifs parmi les journalistes. Et qu'en est-il de la fiction ? A-t-on le droit de faire tenir à un personnage de fiction des propos illégaux ? Il me semble qu'en France, ce n'est pas très clair. Des propos racistes peuvent passer dans un roman, mais pas dans un autre, selon la réputation de l'auteur. Un autre moyen de contourner une loi de censure serait d'écrire un texte (tout à fait légal) disant le contraire d'un texte illégal, puis d'ajouter : « Serait-il permis d'écrire le contraire de ce qui précède ? Non. » Bref, il me semble qu'on peut imaginer des parades à la plupart des lois de censure. Encore que... les lois de censure sont généralement très vagues pour laisser une grande marge d'appréciation aux juges. La France devient très moralisatrice. À la mort de Gandhi, Paul Léautaud écrivait : « Les journaux, ce matin, annoncent que Gandhi a été assassiné par un hindou. C'est bien fait. Cela lui apprendra à s'occuper du bonheur des autres. »

Aujourd'hui, de tels propos lui vaudraient d'être accusé d'apologie du meurtre et de risquer cinq ans de prison.

Durant la semaine de propagande officielle en faveur de l'égalité, on lit souvent le slogan : « luttons contre les stéréotypes ». Mais il se pourrait que beaucoup de stéréotypes (de genre, d'ethnie, etc.) soient fondés, contribuent à une certaine stabilité sociale. Il me semble que de nombreux féministes cèdent au préjugé qui veut qu'un stéréotype soit nécessairement trompeur, non désirable. Plus généralement, j'ai l'impression que l'égalité a pris un caractère de dogme au sein du Département de l'Instruction Publique. C'est une valeur que les autorités tiennent pour « évidemment » bonne à transmettre à nos élèves, alors qu'il serait intellectuellement plus honnête de la mettre en question.

Nietzsche parle de l'émancipation féminine dans les paragraphes 232 à 239 de « Par delà le bien et le mal ». Ce qu'il dit me laisse assez perplexe. J'aime quand il célèbre la nature « plus naturelle » de la femme. J'aime aussi quand il dit que son art est celui de la grâce et du jeu, de chasser les soucis, d'alléger les peines, de répandre les passions agréables. Par contre, je comprends mal ce qui amène Nietzsche à vouloir écarter les femmes de la science ; je ne vois pas bien l'intérêt pour un homme profond de considérer la femme comme propriété. Il faut dire que Nietzsche a le sens de la provocation, il exagère sans doute volontairement... Ce n'est rien à côté de l'essai sur les femmes, de Schopenhauer. Arthur pensait-il vraiment tout ce qu'il dit ou blaguait-il ?

Plus sérieusement, selon Schopenhauer, la femme serait plutôt monogame de nature et l'homme plutôt polygame de nature. Que cette idée soit vraie ou fausse, elle appartient depuis longtemps aux lieux communs.

Dans la liste des beaux regards, à ceux de l'amour et de l'amitié, j'ajouterais celui, indéfinissable, de ce que certains nomment Tao, qui est approximativement pour moi un sentiment d'acquiescement à la vie dans laquelle nous baignons, avec ses chauds et ses froids, ses vagues douces ou violentes, ses coraux et ses requins, etc.

Est-ce que tu parles dans ton cours du mythe de Tirésias, dans la version où il est rendu aveugle par Héra parce qu'il a révélé que la jouissance de la femme est beaucoup plus intense que celle de l'homme ? Si oui, comment réagissent les élèves ? Une chose m'étonne : les pères fondateurs de la psychanalyse, qui étaient pourtant « obsédés » par le sexe et la mythologie, n'en parlent pas, semble-t-il. Des psy plus tardifs en parlent un peu. Lacan aborde le sujet, mais ce qu'il en dit est pour moi complètement inintelligible... Sur le fond, je suis tenté de croire que Tirésias est plutôt dans le vrai. En tout cas, le phénomène des jouissances à répétition n'existe à ma connaissance que chez les femmes. Et c'est sans doute ce phénomène qui est à l'origine de ce mythe. La question intéressante est : pourquoi Héra est-elle furieuse que cela se sache ?

La honte liée à la sexualité semble ne pas être universelle. Je cite Durrell : « Pour

l'esprit chinois, la sexualité constitue la fleur la plus rare, la plus précieuse, du gai savoir spirituel, et, face à l'odieuse luxure et à la non moins odieuse brutalité de l'esprit occidental, il est bien difficile de l'appréhender sous son vrai jour, c'est-à-dire, comme le point de rencontre de deux perfections. »

Je trouve très belle cette manière raffinée d'envisager la sexualité. Ce qui peut rendre Éros détestable, c'est la passion de posséder, de dominer, de vouloir l'exclusivité. Bref, c'est l'ego. Bienheureux en amour ceux qui parviennent à dépasser tout ça...

C'est quoi un concept ? Peut-on associer à chaque mot un concept ? Tous les objets mathématiques sont-ils des concepts ? Un concept est-il nécessairement lié à un langage ? Un concept peut-il se passer de définition ? Faut-il distinguer de nombreuses catégories de concepts ? Faut-il essayer de les classer ? Un même concept peut-il accepter une infinité continue de nuances ? Quels problèmes posent la coexistence dans une même théorie de concepts vagues et de concepts bien définis ? Si le concept de dignité chez Pierre, Paul et Jacques n'est pas identique, ne devrait-on plutôt distinguer trois concepts : la Pierre-dignité, la Paul-dignité, la Jacques-dignité ? Qu'est-ce qui distingue un concept scientifique d'un concept métaphysique ? Est-ce que ça nous avance à quoi que ce soit de discourir sur les concepts ?

Je pense qu'il ne manque pas d'esprits désireux de lancer simultanément des harpons sur plusieurs baleines. Le problème est que le système universitaire (si j'en crois ce qu'on me raconte) pousse plutôt à la spécialisation (qui favorise les ambitieux).

Je n'aime pas les prix. Je ne vois pas pourquoi récompenser certains talents, certains travaux, certains actes. Pour des enfants, je peux le comprendre (c'est de l'éducation par la carotte), mais pour des adultes... À moins que... Ah oui, c'est vrai, les adultes n'existent pas !

Se poser la question de déterminer des questions importantes en philosophie, c'est vouloir fonder en quelque sorte une méta-philosophie. Sur quels critères peut-on décider de ce qui est important ou non ? Difficile de se mettre d'accord.

Personnellement, je rêve d'une philosophie ouverte pratique. J'aurais aimé qu'à l'âge de 18 ans, on me présente les principaux thèmes de la philosophie en me montrant l'éventail le plus large de possibilités. J'aurais aimé qu'on m'aide à bien repérer toutes les hypothèses implicites de chaque théorie, et tous les mots mal définis. J'aurais surtout aimé qu'on m'encourage à me fabriquer ma propre philosophie en vivant des choses très variées, en prenant la vie comme un jeu d'explorations, où la principale règle est de ne pas se laisser enfermer dans des voies trop étroites.

Je ne prends plus la vie très au sérieux, parce que j'ai l'intuition que ma raison, même dans mes spéculations les plus intelligentes, les plus complexes, reste un outil

peu fiable. Je ne prends plus la vie très au sérieux, parce que je vois trop bien toutes les petites comédies qui se jouent entre les êtres humains (même entre ceux qui s'aiment beaucoup). Je ne prends plus la vie très au sérieux, parce que je pense que cette attitude me permet de mieux savourer les plaisirs de la vie.

Dans « L'homme sans qualités », le Général Stumm, amoureux de Diotime, est en quête, pour lui plaire des « pensées les plus importantes ». Il souhaite « mettre de l'ordre » dans les idées. Ulrich lui dit : « Tu prends la pensée trop au sérieux ». Puis, un peu plus loin, il précise : « lorsqu'un homme important met une idée au monde, elle est aussitôt la proie d'un processus de division, fait de sympathie et d'antipathie : les admirateurs, d'abord, en arrachent de grands morceaux à leur convenance et déchiquettent leur maître comme des renards une charogne ; ensuite, les adversaires anéantissent les passages faibles, et il ne reste plus bientôt de quelque œuvre que ce soit qu'une provision d'aphorismes où amis et ennemis puisent à leur gré. Il s'ensuit une ambiguïté générale. Il n'est pas de Oui qui n'entraîne son Non. Accomplis l'acte que tu voudras, tu trouveras toujours vingt nobles idées pour le défendre et, si cela te chante, vingt autres non moins nobles pour l'attaquer (...) Voici le tuyau que je te conseille de glisser à Diotime, dit Ulrich : que Dieu, pour des raisons qui nous sont inconnues, semble vouloir inaugurer l'âge de la culture physique. La seule chose qui puisse prêter un peu de consistance aux idées, c'est le corps auquel elles appartiennent. »

Cette vision relativiste ne me satisfait pas, je sens qu'elle ne correspond que partiellement à l'histoire de la philosophie. Mais comment la dépasser ? Deux voies m'apparaissent : une méthode taoïste où on privilégie la poésie, le vague, la réunion des contraires, la sensualité, sans trop écouter la raison ; une méthode occidentale où la raison poursuit son règne, mais en introduisant, je ne sais trop comment, des modèles probabilistes dans la philosophie. Attacher des probabilités (même inconnues) à des énoncés philosophiques de base, puis des probabilités conditionnelles à des énoncés plus complexes aurait au moins le mérite de se débarrasser de la tentation binaire du vrai/faux, bien/mal, beau/laid, etc. Revisiter toute l'histoire de la philosophie en reconsidérant les idées à travers une logique floue...

Il y a de l'ironie chez Musil, mais je crois qu'il est sérieux quand il préconise de ne pas prendre la pensée trop au sérieux.

Il me paraît peu probable qu'on puisse choisir (sauf pour s'amuser) de raisonner faux. Mais on peut choisir de ne pas trop s'encombrer de la logique binaire qui, dans les relations humaines, apparaît simpliste.

Et puis, au-delà de l'ironie manifeste, avec cette idée de considérer le corps comme la seule chose qui puisse donner de la consistance aux idées, Musil rejoint les taoïstes qui ont le mérite d'unir corps et esprit dans la recherche du bonheur. L'écrivain allemand Jakob Michael Reinhold Lenz (1751-1792) est un des rares auteurs chrétiens qui se rapproche du taoïsme, puisqu'il écrit dans ses Cours philosophiques

pour âmes sentimentales que notre félicité spirituelle, notre rapport au monde et à Dieu, tout comme notre chance de participer à la grâce, sont déterminés par la sexualité.

C'est peut-être légèrement excessif, mais je dois reconnaître qu'êtreindre, caresser, embrasser, etc. une personne aimée peut me donner une joie si forte que j'ai l'impression d'être plongé dans un autre monde. Et réciproquement, quand par exemple un mathématicien va chercher dans les nuages la démonstration d'un théorème difficile et qu'il éprouve une grande joie de parvenir à la ramener sur terre, je parie que cette joie a des effets physiques, qu'elle excite le corps entier. Et les extases mystiques que décrivent certaines saintes ressemblent beaucoup à des orgasmes...

Au pilori tous ces vieux philosophes qui, victimes d'un dualisme corps/esprit et d'un préjugé qui consiste à considérer l'esprit comme plus noble que le corps, ont misé principalement sur la raison pour conquérir le bonheur !

Non, la raison n'est pas suffisante ! Et les gens raisonnables sont ennuyeux !

La notion d'excès est relative. Une même dose peut être excessive pour les uns et bénéfique pour les autres. Et chez une personne donnée, une même dose peut être excessive à un moment de sa vie et bénéfique à un autre. Et les sources de l'émerveillement sont multiples. On peut s'émerveiller du spectacle serein d'un chat qui dort ; on peut aussi s'émerveiller du spectacle impressionnant d'une femme qui jouit. Une bonne philosophie n'est pas celle qui pose des limites identiques pour tout le monde, mais qui aide chacun à trouver les limites qui conviennent le mieux à sa nature. Et d'ailleurs, ce sont moins les idées que les expériences vécues qui nous apprennent à doser nos élans.

Sommes-nous vraiment en mesure de bien évaluer le risque de blesser ou d'être blessé par nos « excès » ? Sommes-nous vraiment en mesure de bien évaluer le risque de nous enfermer dans une vie peu exaltante par un manque « excessif » de prises de risques ?

Au fond, je crois que je n'aime pas beaucoup la recherche de symboles. Qu'est-ce qui pousse certaines personnes dans cette voie ? Interpréter les phénomènes naturels mène à la science, à la technique. Interpréter des textes à grand renfort de symboles, ça mène à quoi ? À mieux connaître le psychisme humain ? Et si c'était au contraire à mieux s'en éloigner... ? Et si la psychanalyse nous apprenait à lire mal... ?

Dans le domaine des idées, l'erreur n'est pas l'exception, mais la règle générale. Pour devenir un intellectuel médiatique français, c'est-à-dire un personnage qui se trompe avec une fréquence élevée, voici mes conseils :

- Proscris de tes phrases le mot « peut-être ».
- N'avoue jamais que tu ne sais pas ou que tu manques d'informations pour te prononcer.
- Contente-toi de deux ou trois exemples pour justifier une loi générale.

- Cite des statistiques sans les relativiser par des considérations sur la manière dont l'enquête fut menée, la représentativité de l'échantillon, l'intervalle de confiance et autres aspects techniques.
- N'hésite pas à déduire une causalité d'une corrélation.
- Fais des prévisions à long terme à partir de modèles simplistes.
- Prends l'habitude saine d'interpréter paroles et comportements d'autrui, de coller des étiquettes sur tout le monde.
- Jette le discrédit sur tes adversaires.
- Entretiens la confusion entre ce qui est moral et ce qui est vrai.
- Sélectionne parmi les philosophes, les historiens, les économistes, les théoriciens des sciences humaines, les journalistes ceux qui appuient tes dires.
- Dans les lieux communs, chéris ceux qui t'arrangent, dénigre ceux qui te gênent. S'il te plaît de lutter contre certains stéréotypes, mène le combat en t'armant d'autres stéréotypes.
- Acquiers une vision du monde, de l'homme, de toi-même, de n'importe quel sujet en te focalisant sur certains éléments.
- N'aie pas peur de miser à fond sur une idée qui semble pouvoir éclairer beaucoup beaucoup de choses.
- Abstiens-toi de passer en revue un grand nombre de significations, d'hypothèses, de causes, de conséquences.
- Abuse du langage pour justifier tes positions. En agglutinant des mots, rien n'est plus facile que de fabriquer des miroirs déformants.
- Emploie le vocabulaire à la mode. Il convient à merveille pour propager les erreurs à la mode.
- Exploite la polysémie pour glisser d'un sens à un autre.
- Au lieu d'expliquer, balance des mots magiques, comme Dieu, le Destin, la Liberté, l'Essence, le Droit universel, etc.
- Cède à la tentation de la pensée binaire. N'envisage pas une infinité de nuances entre le noir et le blanc. Ne pondère pas tes oui et tes non avec des probabilités. Ne cherche pas à t'élever au-dessus d'une apparente opposition et de voir s'il n'y aurait pas moyen d'accorder les contraires, de les réunir dans une idée plus large.
- Ne lis pas de livres ni d'articles sur les biais cognitifs, la zététique, l'épistémologie. Tes convictions risqueraient de se lézarder. Ce serait un drame si tu perdis ta suffisance.
- Engage-toi.
- Efforce-toi de conclure.

Les plus grands plaisirs de la vie (faire l'amour, discuter, lire, écrire, écouter de la musique, se promener, se baigner, etc.) sont gratuits ou peu coûteux.

La science peut nous donner l'impression de comprendre un certain nombre de choses. Mais la science ne fournit que des modèles. Quand ces modèles sont simplistes (c'est généralement le cas dans les sciences humaines), ils donnent un

sentiment illusoire de compréhension (car notre esprit préfère la simplicité). Quand ils sont compliqués, ils collent peut-être davantage à la diversité des observations, mais sont-ils pour autant justifiés, et, même lorsque nous maîtrisons les notions mathématiques auxquelles ils font appel, parviennent-ils à nous insuffler un profond sentiment de compréhension ? Une régression polynomiale de degré 10 peut coller beaucoup mieux à un ensemble de points qu'une régression linéaire, mais comprenons-nous mieux pour autant ? Je crois pertinent de distinguer au moins trois niveaux de compréhension. Le premier niveau est l'acceptation de théories courantes, sans trop se poser de questions (comprendre=apprendre). Le second niveau est la perception progressive d'une architecture cohérente (comprendre=organiser). Le troisième niveau est une multiplication des approches (comprendre=imaginer). Parvenir au troisième niveau, c'est aussi prendre conscience à quel point nos connaissances sont fragiles, notre raison est pauvre, notre langage est peu clair. Si bien qu'on arrive au paradoxe suivant : plus on comprend, moins on a le sentiment de comprendre.

C'est assez fou de voir à quel point les idées politiques peuvent biaiser l'intelligence ! Par exemple, les historiens de gauche et les historiens de droite ne présentent pas la même histoire, parce qu'ils ont tendance à sélectionner les informations qui vont dans le sens de leurs idées. Du coup, il est très difficile pour un esprit qui a faim de vérité de se faire une idée juste sur des sujets sensibles comme la féodalité, les croisades, l'esclavage, la condition de la femme, la révolution française, la commune, l'affaire Dreyfus, la révolution russe, les fascismes des années 30, la collaboration, la guerre d'Algérie, etc. Les manuels scolaires d'histoire française, souvent rédigés par des professeurs de gauche, sont, d'après un journaliste de droite, très biaisés. Les films historiques aussi. À quelles sources peut-on se fier ? J'ai des raisons de penser que beaucoup de choses qu'on m'a enseignées à l'école (en histoire et en « sciences » humaines) sont fausses ou très caricaturales. Pourquoi de nombreux profs préfèrent-ils enseigner des mensonges ou des semi-vérités, plutôt que d'initier à l'art du doute ? Pourquoi en France et à Genève les directeurs d'établissements scolaires sont-ils généralement des militants gauchistes ? Militer, c'est se limiter. Méfie-toi des philosophes qui vont puiser dans l'histoire des arguments en faveur de leurs thèses ! Eux aussi sélectionnent des exemples qui les arrangent. Même les plus grands tombent dans ce piège. Un savoir faux est pire qu'une ignorance. Tant d'intellectuels sont des crétins dangereux, parce que nourris d'un savoir faux...

Sur la physique quantique, mon impression est que cette discipline est une forme d'idéalisme. La matière est une énigme mathématique qu'on cherche à résoudre à l'aide de ces tableaux de nombres qu'on nomme particules. Le problème est que ce qui donne à l'esprit humain le sentiment de comprendre est une certaine simplicité. Or les théories quantiques ne sont pas simples. On admire leur pouvoir prédictif, mais on a du mal à leur reconnaître un pouvoir explicatif. Qu'est-ce qu'une particule ? Un moyen de combler un trou dans une théorie.

Dans la France d'aujourd'hui, ce qui frappe, c'est l'affrontement entre deux visions de la société. Pour les uns, la France doit être définie par les traditions des Lumières et de la Révolution, les Droits de l'homme, la laïcité, un égal respect pour toutes les cultures, une abolition des frontières, une image de l'homme comme citoyen du monde. Pour les autres, la France doit plutôt être définie par des traditions plus anciennes, la féodalité, l'héritage gréco-romain et le christianisme, un certain sens du sacré, un refus d'une immigration trop importante, une image de l'homme comme arbre enraciné dans une terre.

La première vision est plutôt de gauche, mais sert les intérêts du capitalisme mondialisé. La seconde vision est plutôt celle d'une droite nationaliste et fait peur à beaucoup de monde.

Il me semble, mais je connais mal ce sujet, que le Général de Gaulle a tenté une synthèse réaliste entre ces deux courants.

Et chez nous ? Le canton de Genève forme-t-il une société avec ou sans âme ? Je crois que l'âme d'une société est plus à chercher dans le caractère unifiant des traditions et de la langue que dans celui des institutions. De ce point de vue, on peut penser que l'âme de Genève est devenue très volatile, comme dans beaucoup de grandes villes.

Paradoxe : bien que je sois Suisse et que mes ancêtres le soient depuis plusieurs générations, bien que je sois né à Genève et que j'y aie toujours vécu, je ne vois rien d'enthousiasmant dans la société genevoise.

C'est surtout à la langue et à la culture française que je suis attaché.

À l'école, il paraît qu'on cherche à développer chez les élèves le sens de l'argumentation. Mais que veut dire « bien argumenter » ? Y a-t-il des critères ? Et quel est le but d'une argumentation ? Ce n'est pas d'établir une vérité, sinon on parlerait de preuve ou de démonstration. C'est plutôt de convaincre. Mais chercher à convaincre autrui d'une affirmation qu'on n'est pas capable de démontrer et qui est donc peut-être fautive, à quoi ça rime ? On pourrait penser qu'une bonne argumentation, à défaut de prouver une affirmation, établirait une probabilité forte qu'elle soit vraie. Mais il est rare de voir des textes où cette dimension probabiliste est prise en compte de manière chiffrée. Alors, apprendre à bien argumenter, n'est-ce pas, dans la plupart des écoles, apprendre à mal raisonner ?

Schopenhauer prétend que Hegel raisonne mal. Schopenhauer raisonne-t-il mieux ? Si deux grands esprits ne s'accordent pas sur la valeur d'un raisonnement, qu'est-ce qu'un bon raisonnement ? Est-ce que nos raisonnements sont meilleurs aujourd'hui, parce que la raison a fait des progrès ?

Penses-tu que la plupart des philosophes raisonnent très bien la plupart du temps ? Penses-tu que les désaccords qu'il existe entre eux portent moins sur la manière de raisonner que sur les valeurs, les hypothèses, les modèles, les faits connus et le sens

des mots ?

Il y a des formes de mauvaises argumentations que je rencontre fréquemment.

- Abuser de citations.
- Généraliser abusivement à partir d'exemples.
- Sélectionner les informations de manière biaisée.
- Ne pas suffisamment clarifier les concepts.
- Ne pas suffisamment expliciter toutes les hypothèses qu'il faut poser pour que le raisonnement tenu soit valide.
- Ne pas suffisamment expliciter les sentiments et les valeurs qui orientent un raisonnement.

Quand j'ai la stupidité de vouloir argumenter, je tombe souvent dans ces pièges (et d'autres) que pourtant je connais...

Schopenhauer m'amuse. Dans le chapitre deux de son livre « Aphorismes sur la sagesse dans la vie », il affirme que « la supériorité de l'intelligence conduit à l'insociabilité », que « tout individu est d'autant plus sociable qu'il est pauvre d'esprit et, en général, plus vulgaire. » Quels sont ses arguments ?

1. « L'homme intelligent aspirera avant tout à fuir toute douleur, toute tracasserie et à trouver le repos et les loisirs ; il recherchera donc une vie tranquille, modeste, abritée autant que possible contre les importuns ; après avoir entretenu pendant quelques temps des relations avec ce que l'on appelle les hommes, il préférera une existence retirée, et, si c'est un esprit tout à fait supérieur, il choisira la solitude. Car plus un homme possède en lui-même, moins il a besoin du monde extérieur et moins les autres peuvent lui être utiles. »

2. « On prétend que les nègres sont de tous les hommes les plus sociables, comme ils en sont aussi sans contredit les plus arriérés intellectuellement. »

Existe-t-il, comme le prétend l'oncle Arthur, une corrélation négative entre intelligence et sociabilité ? Non, si l'on en croit la psychologie statistique. Que valent les arguments de Schopi ? Le premier est faible, il fait peu de cas de tout ce qu'il peut y avoir d'enrichissant à entretenir des amitiés ; du plaisir qu'on peut prendre à partager avec autrui réflexions, interrogations, connaissances, émerveillements, activités. Le second accorde crédit à un stéréotype qui n'est peut-être pas complètement faux, mais qui ne peut pas être validé sans une étude statistique.

Schopenhauer aurait pu se contenter de dire quelque chose comme : « Pour ma part, je préfère cultiver les joies de mon intelligence dans la solitude. » Au lieu de cela, il cède à un vice fréquent : faire une loi générale (fausse) de son cas personnel. Il est fort probable que Schopenhauer avait une très haute opinion de son intelligence. Et pourtant, sur certains sujets, ses arguments sont très insuffisants. Une vie sociale plus riche, des contacts avec des contradicteurs lui auraient peut-être évité de tenir quelques propos simplistes.

La France des Rois : une France qui avait le sens de la grandeur ; une France dont la langue était si rayonnante que tous les beaux esprits d'Europe s'enorgueillissaient de

la bien parler ; une France au génie éblouissant qui philosophait avec Pascal, qui pleurait en écoutant les alexandrins de Corneille et de Racine, qui riait grâce à Molière, qui apprenait la morale en buvant La Fontaine ; une France bâtisseuse de cathédrales, de châteaux, de palais ; une France que servaient des mousquetaires : joyeux bagarreurs, fous d'aventure et d'amitié, nourris de ces vertus stimulantes que sont l'honneur, le courage, la conquête, la galanterie, la légèreté. Cette France magnifique à la bannière fleurdelisée, qu'est-elle devenue ? Une petite nation qui lèche le cul des Amerloques. Un pays de tocards qui baragouinent un sabir anglo-saxon ; de cuistres qui jargonnet en agglutinant des mots gélatineux gonflés d'imposture ; des rappeurs qui doivent leur succès à la double performance d'enlaidir et la langue et la musique, sous les applaudissements du ministère de la culture. Quels grands hommes produit la France actuelle ? Des cons prétentieux qui passent à la téléloche pour vendre leurs salades. Quels sont les équivalents modernes de Notre-Dame-de-Paris, du Mont-Saint-Michel, du château de Chambord ? Le centre Beaubourg, la Grande Arche de la Défense, l'Opéra-Bastille, la bibliothèque de Tolbiac, les colonnes de Buren. Des monuments élevés à la gloire du mauvais goût, dans une jungle urbaine où le tag, cette apothéose de l'art, envahit tout. De quelles valeurs se réclame cette république française qui n'a plus les moyens de verser des splendeurs sur le monde ? La liberté, l'égalité, la fraternité : ces valeurs d'esclaves sont des attrape-nigauds. Un humanisme grandiloquent est le symptôme d'une maladie dégénérative.

C'est un grand étonnement pour moi d'écouter ou de lire un homme intelligent et cultivé qui a des convictions fortes. Je me dis : « Mais comment fait-il pour être si convaincu de ce qu'il affirme ? Quel génie le dispense d'employer dans son discours des "peut-être", des "je crois que", des "il me semble que", des "j'ai l'impression que", etc. ? Pourquoi mon esprit met-il en doute des choses qui sont pour cet homme supérieur des évidences ? Suis-je un idiot de ne pas parvenir à dégager des convictions fortes de toute l'information que j'ai mémorisée ? Suis-je un voyou de recourir au paradoxe, à l'impertinence, à la provocation pour attaquer les convictions d'autrui ? Suis-je un asocial de me réfugier souvent dans le silence parce que je n'ai pas envie de m'engager dans une dispute stérile ? »

Les gens brillants qui ont des convictions fortes me dégoûtent parfois de l'activité intellectuelle. Mais une voix me dit : « Bah ! N'attache pas trop d'importance aux idées ! Ce ne sont que des cartes de rami. Tu les pioches dans ton esprit, tu les regroupes pour former des configurations et tu les poses quand tu as suffisamment de points. C'est un jeu. Gagner... perdre... la belle affaire ! C'est le plaisir qui compte. Et si tu aimes tes partenaires, ton plaisir sera vif. »

Devant Sa Majesté Pascal, le Roi Philosophe, des penseurs se tiennent en colonne. Le monarque interroge : « Le divin existe-t-il ? »

Le premier penseur s'avance et déclare :

– Oui, dieu existe et il est unique. Je suis monothéiste.

Le Roi dit : « Au suivant ! Le divin existe-t-il? »

– Oui, il existe un être transcendant, un dieu horloger, mais je ne saurais le confondre avec un dieu de l'une ou l'autre des religions. Je suis déiste.

Le Roi dit : « Au suivant ! Le divin existe-t-il? »

– Oui, les dieux existent et sont multiples. Je suis polythéiste.

Le Roi dit : « Au suivant ! Le divin existe-t-il? »

– Oui, le divin est le tout. Je suis panthéiste.

Le Roi dit : « Au suivant ! Le divin existe-t-il? »

– Non, mais le karma existe. Je suis bouddhiste.

Le Roi dit : « Au suivant ! Le divin existe-t-il? »

– Non, il n'existe aucun dieu. Je suis athée.

Le Roi dit : « Au suivant ! Le divin existe-t-il? »

– Il sera toujours impossible de le savoir. Je suis agnostique définitif de principe.

Le Roi dit : « Au suivant ! Le divin existe-t-il? »

– Pour le moment, nous n'en savons pas assez pour répondre, mais je n'exclus pas que de nouvelles informations nous permettent une réponse. Je suis agnostique provisoire en pratique.

Le Roi dit : « Au suivant ! Le divin existe-t-il? »

– Cette question est dépourvue d'intérêt, d'utilité pratique. Je suis apathéiste.

Le Roi dit : « Au suivant ! Le divin existe-t-il? »

– Cette question n'a pas de sens. Je suis un positiviste logique.

Le Roi dit : « Au suivant ! Le divin existe-t-il? »

– La réponse à cette question peut être « oui », « non » ou « je ne sais pas » selon le sens attribué au mot « divin », pour autant que de suffisamment claires définitions soient proposées. Je suis un philosophe analytique.

Le Roi dit : « Au suivant ! Le divin existe-t-il? »

– Quiconque peut être agnostique de raison et soutenir tout de même une religion (ou plusieurs) parce qu'elle est jugée stimulante sur un plan culturel ou moral. C'est mon cas. Si ma raison me fait pencher pour l'agnosticisme provisoire en pratique, mon cœur est sensible aux beautés des paganismes grecs, germaniques, scandinaves, celtiques, ainsi qu'à celles d'un certain catholicisme. Nombre de mes écrivains préférés sont païens ou catholiques.

Le Roi dit : « Au suivant ! Le divin existe-t-il? »

– Au moins trois dieux peuplent chacune des grandes religions monothéistes : un architecte, qui a créé le monde ; un législateur, qui a défini le bien et le mal ; un tentateur, qui a promis une vie éternelle post-mortem. La croyance au premier n'a guère d'influence sur notre existence et n'implique aucune caractéristique des deux autres.

Le Roi dit : « Au suivant ! Le divin existe-t-il? »

– Le monothéisme est-il plus rationnel que le polythéisme? Un argument classique des théologiens est d'associer à dieu l'idée de perfection et de rejeter la pluralité des dieux au nom de l'unicité de la perfection. Cet argument me paraît doublement faible. Je puis imaginer qu'il y ait de multiples formes de perfection et je ne vois aucune

nécessité de supposer qu'un dieu doive être parfait (je juge suffisant qu'il soit doué d'une puissance supérieure à ce que nous connaissons).

Le Roi dit : « Au suivant ! Le divin existe-t-il? »

– Les arguments sur l'existence divine, bien qu'ils soient faciles à réfuter et l'aient été depuis longtemps (surtout par Kant), sont encore avancés par des croyants. Il y a notamment l'argument ontologique d'Anselme de Cantorbéry, qui lie l'existence de dieu à sa perfection ; celui de Descartes, qui pense n'être pas libre de concevoir un dieu sans qu'il existe (notons que cette idée serait pour moi plutôt favorable au polythéisme le plus large) ; l'argument de la cause première (par refus d'une régression infinie), qu'on trouve sous diverses formes chez Platon, Aristote, Al-Kindi, Saint Thomas d'Aquin, Leibniz, etc. ; l'argument téléologique, sur lequel je reviendrai ; l'argument des valeurs morales objectives ; l'argument du consensus universel, proposé par Cicéron ; l'argument de la révélation ; l'argument anthropique du docteur Boyd ; l'argument de la conscience, développé par Newman ; la *Quinque viae*, de Saint Thomas d'Aquin, cinq arguments dont l'église catholique reconnaît la validité (notons au passage que les encycliques *Fides et Ratio*, de 1998, et *Humani Generis*, de 1950, soulignent que la raison humaine est capable par ses seules forces, c'est-à-dire indépendamment de la Foi et de la Révélation, d'arriver à la certitude que dieu existe). L'argument que j'entends le plus fréquemment est le recours à l'intelligent dessein. On justifie l'existence de dieu par l'ordre et la complexité qu'on observe dans l'univers. Tant de merveilles semblent témoigner de l'existence d'une force divine. C'est pour cela que Paley, Kant, Voltaire et bien d'autres sont déistes. Une version moderne s'appuie sur des théories cosmologiques. Des calculs semblent montrer que notre univers serait impropre à la vie si de nombreuses constantes étaient un poil différentes. Qu'il y ait là un mystère, reconnaissons-le ; mais invoquer dieu, ce n'est pas résoudre le mystère, c'est l'évacuer en prononçant un mot magique.

Le Roi dit : « Au suivant ! Le divin existe-t-il? »

– L'athéisme est une croyance. Les arguments en sa faveur ne sont pas plus valides que ceux en faveur d'une existence divine.

Le Roi dit : « Au suivant ! Le divin existe-t-il? »

– Je crois que les arguments pour ou contre l'existence d'un ou de plusieurs dieux fournissent une bonne introduction pédagogique au raisonnement philosophique, à ses erreurs, à ses errements. Hume recommandait de jeter aux flammes les livres de théologie ou de métaphysique scolastique. Je pense au contraire qu'il faut les étudier pour apprendre à mieux discerner les pièges de la raison.

Le Roi dit : « Au suivant ! Le divin existe-t-il? »

– Nous n'avons aucune certitude que la raison, telle que nous la pratiquons, soit notre meilleur outil pour traiter les questions métaphysiques. Je préfère une raison modeste à une raison prétentieuse.

C'est en caressant le monde qu'il nous donne du plaisir.

Pourquoi beaucoup de gens accordent-ils tant d'importance à certaines de leurs

idées (valeurs morales, orientations politiques, croyances religieuses ou métaphysiques), au point d'engager un combat parfois très agressif contre des idées adverses ? Personnellement, l'impression de très mal connaître la genèse de mon attachement à certaines idées et le fait que la plupart des idées peuvent trouver des défenseurs intelligents et cultivés m'inclinent à ne pas prendre les idées trop au sérieux. Pourquoi suis-je plutôt porté sur le scepticisme que sur la croyance ; plutôt nominaliste ou conceptualiste que réaliste dans la querelle des universaux ; davantage attiré par le paganisme ou le taoïsme que par le monothéisme ou le bouddhisme ; plutôt réactionnaire que progressiste ; plutôt royaliste et favorable au régime féodal que démocrate ; plutôt franc-tireur que pétitionnaire ou manifestant ; légèrement sexiste plutôt que féministe ; légèrement raciste plutôt que citoyen du monde ; en quête d'excellence et de beauté plutôt que de bien-être collectif et d'égalité ; avocat du diable plutôt que soutien des causes humanitaires ; etc. ? Je ne m'estime pas en mesure de répondre. Je ne dirais pas que je n'en ai pas la moindre idée, mais je me méfie des idées que je pourrais avoir à ce sujet, je me juge trop ignorant de la manière dont fonctionne mon esprit. Même cette idée qu'il ne faut pas prendre les idées trop au sérieux, j'en donne ici une explication qui ne me paraît ni lumineuse ni complète.

Quelques réflexions nées de mes lectures récentes. Ce sont des lieux communs, mais penser ne consiste la plupart du temps qu'à sélectionner des lieux communs. « (...) la perfection infinie ne souffre pas de partage ; Dieu ne serait point parfait si quelque autre pourrait l'être. Non seulement il répugne qu'il y ait deux êtres parfaits ; mais il est en même temps impossible que deux êtres indépendants puissent subsister ensemble, si l'un des deux est parfait, parce que la perfection comprend nécessairement une puissance sans bornes, éternelle, inintermittible, et qu'elle ne serait pas telle, si tout ne lui était pas soumis. Ainsi Dieu serait imparfait sans la dépendance des hommes : cela est plus clair que le jour. » (Vauvenargues, *Traité sur le libre arbitre*) Ah bon ! Pour moi, ce n'est pas clair du tout... La très vague idée que je me fais d'une perfection ne comprend pas une puissance sans bornes. Et même à supposer l'existence d'une telle puissance, l'unicité n'est pas nécessaire. Plusieurs êtres omnipotents peuvent coexister si la volonté de chacun ne s'oppose jamais à celle d'un autre. Pouvoir tout n'implique pas vouloir tout. Et surtout, les raisonnements qui tablent sur un tout, sur une puissance infinie sont souvent imprudents. Pourquoi les théologiens sont-ils réticents à envisager l'existence de dieux qui peuvent beaucoup, mais pas tout ? L'hypothèse d'un dieu parfait amène Vauvenargues, en suivant un chemin qui selon moi s'écarte de la raison géométrique, à considérer la liberté comme une illusion. Ce point de vue est-il conciliable avec celui de Sartre ? Qu'est-ce qui sépare Sartre de Vauvenargues (ou de Spinoza) ? Une manière différente de jouer avec les mots ? Comme nombre de vieux problèmes philosophiques, celui du libre arbitre est très agaçant, parce qu'il met en évidence un conflit entre une raison pratique et une raison sceptique. Notre raison pratique, nécessaire à la vie quotidienne, au fonctionnement d'une société, nous pousse à nous attribuer une certaine dose de libre arbitre. L'appareil judiciaire souscrit à l'idée que

le criminel adulte décrété sain d'esprit est responsable de ses actes, contrairement à l'enfant ou au dément. Notre raison sceptique, plus exigeante, nous conduit à envisager la possibilité que le moi, le libre arbitre, la responsabilité soient des substances trop molles pour bâtir une cathédrale. Un hypothétique libre arbitre d'un adulte jugé sain d'esprit serait-il nécessairement dans chaque situation plus puissant que celui d'un enfant ou d'un dément ? Gilles de Rais avait-il le pouvoir de s'abstenir de tuer ? Voulons-nous vraiment ce que nous croyons vouloir ? Qu'est-ce qui décide en nous ? Qu'en savons-nous ? De quoi parlons-nous ? Une raison pratique a le mérite d'offrir un certain confort intellectuel. Un esprit qui danserait toujours sur les points d'interrogation risquerait de tomber dans la folie. Les neurosciences et la psychologie expérimentale permettent de préciser peu à peu ce qui limite un hypothétique libre arbitre. Le débat sera probablement de moins en moins théologique (ou métaphysique) pour devenir de plus en plus scientifique. Je viens d'apprendre le théorème du libre arbitre, de Conway et Kochen. « Les axiomes SPIN, TWIN et MIN impliquent que la réponse d'une particule de spin unité à une expérience de mesure du carré du spin selon trois axes orthogonaux est libre, c'est-à-dire n'est pas une fonction de l'état de l'univers avant l'instant de la réponse. » Ce théorème, comme certains le prétendent, signe-t-il la mort du fatalisme ? J'en doute. La liberté de réponse d'une particule à une mesure peut être interprétée comme une impuissance de la mesure à saisir tous les secrets du monde. Une mesure appliquée à ces choses étranges que nous appelons particules élémentaires n'est pas une opération de même nature qu'une mesure appliquée à des boules de billard. Rien n'empêche d'imaginer un destin tout puissant derrière cette réalité non déterministe qui fait l'objet des mesures quantiques. Rien non plus n'encourage à le faire. Si bien que le problème reste ouvert. Les physiciens sont très partagés sur cette question. Cette simple constatation pourrait suffire à juger que personne n'a encore trouvé d'argument décisif.

En Thaïlande, récemment, un homme d'affaires a été condamné à 25 ans de prison pour s'être moqué de la famille royale. J'approuve et je trouve même cette peine trop légère. On peut se moquer d'un président élu, mais on ne doit en aucun cas se moquer d'un roi.

Dans un régime de monarchie héréditaire, la dignité de roi comporte quelque chose de sacré. Le roi incarne la volonté divine. Il est le père, le chef de famille, le garant des traditions. Il est l'âme de son peuple. Dans la mythologie grecque, les dieux punissent toujours les hommes qui les offensent. Il en va de même pour les rois. Par contre un président qui doit son pouvoir au suffrage universel ne saurait prétendre au prestige, à l'aura d'un roi. Le nombre de bassesses qu'un homme doit accomplir pour mener une carrière politique dans un système électoral ne peut qu'exciter un certain mépris. Bien sûr, je brosse là un tableau quelque peu caricatural ; bien sûr, on peut m'objecter l'existence de mauvais rois et de bons présidents ; mais d'autres que moi ont su plaider avec talent l'idéal royaliste.

La science a progressivement abandonné toute explication en termes de finalité. Qu'est-ce qui motive ce choix ? Pourquoi rejeter l'idée que la matière puisse agir en fonction de buts ? Pourquoi ne pas envisager des modèles mathématiques postulant des buts ? Le succès prédictif des modèles causals suffit-il à justifier le manque de curiosité pour la recherche de modèles finals ? N'est-ce pas un préjugé scientifique, un piège de la raison, d'estimer qu'une cause explique mieux qu'un but ? Et si le temps n'est qu'illusion, ni l'explication causale ni l'explication finale ne sont pertinentes. Alors que proposer ? Une structure géométrique ?

J'imagine Nietzsche sur un plateau de télévision, entouré des intellectuels français que chouchoutent les médias. J'imagine Nietzsche tenir des propos hostiles à l'égalité, à la démocratie, au socialisme, au féminisme, à l'humanitarisme. Je vois alors tous ces intellos notoires, ces champions de la bonne conscience, ces professionnels de l'indignation, ces vertueux qui se drapent dans les droits de l'homme insulter Nietzsche, le traiter de facho, de réac moisi, de sinistre personnage aux idées nauséabondes. Et je vois Nietzsche qui, devant ces aboyeurs, sourit et ne dit plus un seul mot.

Dans les médias français d'aujourd'hui, celui qui remet en cause la mystique démocratique se fait lyncher.

J'entends assez souvent des arguments qui relèvent de ce que Nietzsche appelait la morale des esclaves ou la stratégie de la mauvaise conscience. Par exemple, au sujet de l'immigration, beaucoup disent que l'Occident a le devoir moral d'accueillir des réfugiés en provenance de pays pauvres, parce que l'Occident a longtemps tiré profit de cette pauvreté. Comme le dirait Nietzsche, les princes de la Renaissance trouveraient ce raisonnement ridicule et se moqueraient de notre faiblesse. Sur l'immigration, ma position est la suivante : de même qu'un taux faible de mutation chromosomique favorise l'évolution du vivant et qu'un taux élevé l'empêche, un taux faible de migrants enrichit une culture juste ce qu'il faut pour la faire évoluer, tandis qu'un taux élevé risque d'anéantir une culture. Dans le cas de la Suisse, cela n'a pas beaucoup d'importance, puisqu'il n'existe pas de grande culture helvétique. C'est plus embêtant pour des pays comme la France, l'Allemagne ou l'Angleterre (encore que... cela fait longtemps que toutes les grandes cultures européennes se sont dégradées).

Il y a peut-être du préjugé à considérer l'amour homosexuel comme un trouble mental. Il y en a peut-être aussi à ne pas le considérer comme tel. La notion de trouble mental est trouble. Elle n'est pas exclusivement médicale. Le regard porté par la psychiatrie sur l'homosexualité peut changer ; dans un sens ou dans l'autre.

Il existe en France des rues Marat, mais aucune rue Brasillach. Est-ce parce que Marat est jugé plus honorable que Brasillach ? Tous les deux ont soutenu des

politiques sanguinaires, mais Marat bénéficie de deux avantages sur Brasillach : 1) La Révolution jouit dans le cœur des Français d'un préjugé plus favorable que la Collaboration. 2) La Révolution remonte à plus de 200 ans ; les descendants des victimes de la Terreur sont très lointains, contrairement à ceux des victimes de Vichy.

L'indignation n'est pas mon fort. Si je me laisse entraîner dans une controverse, je préfère me situer par-delà le bien et le mal. L'ivresse de condamner perturbe le jugement. Au lieu de prendre le temps d'étudier le sujet, de multiplier les approches, l'indigné de tempérament vif dégage son flingue pour exhiber sa vertu. En guise d'arguments, il emploie l'insulte, le procès d'intention, l'étiquetage manichéen. Avocat du diable par tournure d'esprit, je prends le pari que certains propos jugés choquants peuvent nous amener à réviser des convictions qui se seraient ancrées en nous pour de mauvaises raisons.

Comment peut-on en venir à s'indigner d'une question ? Une explication est que le récepteur considère (à tort ou à raison) qu'il y a une réponse évidente à cette question, que le fait de la poser dénote chez l'émetteur une volonté suspecte de mettre en doute une évidence. Par exemple, si quelqu'un dit : « les chambres à gaz ont-elles servi à l'extermination des Juifs, des Tziganes, etc. ? », il est naturel de penser qu'un négationniste use de la forme interrogative pour contourner la loi. Dans ce cas, l'indignation me paraît fondée (même si je n'approuve pas ce type de réaction). Elle ne l'est pas au sujet d'une phrase comme « se peut-il qu'il y ait en moyenne des différences intellectuelles d'origine génétique entre les Blancs, les Noirs et les Asiatiques ? », car je ne vois pas de réponse évidente et simple à cette question, ni de bonne raison de tenir pour raciste une personne qui la pose. Une société qui choisit de criminaliser les propos racistes court le risque de favoriser une certaine paranoïa. Puisque les méchants ne peuvent s'exprimer clairement, ils doivent biaiser. Du coup, même pour un type qui ne ferait pas de mal à une mouche, il devient très périlleux de poser certaines questions, parce qu'on le soupçonne très vite d'être dans le camp des méchants.

Mon scepticisme est-il fondé sur des convictions ? Je doute de ma capacité à les saisir toutes. Pour l'heure, quatre me viennent à l'esprit : 1) Je crois que l'erreur est très fréquente ; j'en connais de multiples sources ; j'en ai vu de nombreux exemples. 2) Je crois que, sur beaucoup de questions, le désaccord règne parmi les hommes de vaste culture et d'intelligence aiguë. 3) Je crois que la raison, malgré son efficacité dans les sciences, est un outil peu fiable quand on veut l'employer pour construire des systèmes philosophiques. 4) Je crois que nos informations sont très fréquemment insuffisantes pour tirer des conclusions.

Qu'est-ce qui empoisonne la philosophie et la réflexion quotidienne ? Nous cédon à l'attrait de l'argument simple. Nous tombons dans les pièges du langage. Nous sommes victimes de biais cognitifs. Nous ne pouvons pas examiner toutes les

informations disponibles. Nous avons du mal à imaginer des causalités où les variables sont nombreuses ; à multiplier les relations entre concepts, savoirs, hypothèses, valeurs, croyances ; à saisir toutes les intrications possibles de nos idées ; bref, nous avons du mal à penser la complexité. Une belle question : comment diminuer la dose de poison qui circule dans mon esprit ?

Plaçons-nous par-delà le bien et le mal et posons-nous la question : « Y a-t-il de bons arguments contre l'esclavage ? ». Ma réponse est non. Admettons que j'aie raison. Si vous condamnez l'esclavage, vous le faites au nom de principes moraux. Si vous considérez que ces principes doivent s'appliquer à toute l'humanité, vous n'êtes pas dans le camp du relativisme pur et dur en matière de morale. Je ne suis pas non plus dans ce camp, mais pour une autre raison (je ne condamne pas l'esclavage...). Il me semble qu'on observe presque partout et presque toujours la valorisation du courage, de l'amitié, de la mesure ; la répression du meurtre, du vol, de la trahison. Ce qui varie le plus, c'est probablement la morale sexuelle ; mais, dans ce domaine, les interdits ne sont jamais très suivis... L'idée d'une morale – ou plutôt d'une pré-morale – naturelle, enfouie dans nos gènes me séduit. Il se pourrait bien que le sens des discriminations fasse partie de cette pré-morale, ce qui l'opposerait à la prétendue universalité des droits de l'homme.

Est-ce un préjugé de considérer qu'une culture puisse être supérieure à une autre ? Est-ce un autre préjugé de placer toutes les cultures sur un pied d'égalité ? Il n'est pas facile de comparer deux cultures. Nous pourrions envisager de le faire en traçant un grand nombre d'axes. Mais, si la comparaison peut s'avérer facile selon tel axe, il n'en ira pas de même pour tous. À supposer que nous parvenions à « mesurer » la position de chaque culture sur chaque axe, reste le problème de fixer les poids des axes pour aboutir à une évaluation globale.

Il me semble qu'il y a grosso modo deux types d'opposition au libéralisme-capitalisme : une de gauche dictée plutôt par le souci humanitariste d'une égalité des conditions de vie ; une de droite dictée plutôt par un mépris aristocratique du pouvoir lié à l'argent et de la vulgarité culturelle qui en découle, favorisée par les principes démocratiques. L'opposition de gauche est bien connue et ne m'intéresse pas. L'opposition de droite regroupe plusieurs courants : des nietzschéens, des anarchistes de droite, des royalistes, des pérennialistes, la droite païenne d'Alain de Benoist. Le souci de préserver les beautés naturelles est un point commun aux oppositions de gauche et de droite.

Devant une affirmation générale sur l'homme, je me pose les questions suivantes : est-elle vraie aussi bien pour les mâles que pour les femelles, pour les adultes que pour les enfants, pour les Blancs que pour les Noirs, pour les Américains d'aujourd'hui que pour les Grecs de l'Antiquité, pour les surdoués que pour les débiles, pour les dominants que pour les dominés, pour les réactionnaires que pour les

progressistes ? Si elle passe tous ces tests avec succès, il y a de fortes chances qu'elle soit vraiment générale...

Un ami m'a envoyé cette citation de Bertrand Russell : « L'ennui en ce monde, c'est que les imbéciles sont sûrs d'eux et les gens sensés plein de doutes. » J'ai répondu : « Quand je me sens trop sûr de mes raisons de douter, j'ai peur d'être un imbécile. »

La quête du savoir est fascinante et frustrante. S'il y a une phrase qui résume bien l'aventure intellectuelle depuis environ 150 ans, c'est : « Rien n'est simple ! » Les sciences, les arts, la musique, la littérature, la philosophie germent dans tellement de directions... Cette folle ouverture a de quoi enivrer... mais aussi de quoi laisser l'esprit curieux toujours sur sa faim... Mon scepticisme s'accroît avec l'âge... il s'agit d'un scepticisme joyeux ! Parce que la conscience de la fragilité de la plupart des énoncés généraux qu'on peut lire ou entendre très souvent me pousse à mettre une bonne dose de légèreté dans ma vie.

Ma version du pari de Pascal est : « Dans le doute, parie sur ce qui te fait rayonner de joie et sur les êtres qui ont un je-ne-sais-quoi de stimulant, qui te rendent plus beau, plus fort, plus noble ! »

Sur un forum internet, en principe de bon niveau, puisqu'il concerne la zététique, j'ai fait l'expérience de poser, de manière nuancée, en adoptant un ton qui n'avait rien de polémique, des questions au sujet d'études qui semblent montrer l'existence en moyenne de différences intellectuelles d'origine génétique entre Blancs, Noirs et Asiatiques. Ce problème est loin d'être simple. Or je me suis très vite heurté à des soupçons, à des réactions d'hostilité, parce que certains de mes interlocuteurs ont cédé à ce mouvement d'indignation qui est de bon ton chez les intellectuels français. J'ai pu constater combien l'idéologie antiraciste empêche de simplement poser certaines questions... Il m'arrive souvent d'être provocateur pour dénoncer la pensée manichéenne. On peut aimer Brasillach, sans être antisémite. On peut contester les principes démocratiques, sans être partisan de la tyrannie. On peut se distancer des actions humanitaires, sans être un monstre d'égoïsme. On peut soulever la question de différences biologiques entre les races et entre les sexes, sans être raciste ni sexiste. On peut s'opposer à une immigration massive, sans être xénophobe. On peut envisager d'autres morales que celles fondées sur un devoir de respect, sans être un va-t-en-guerre. Etc. Ceux qui ne comprennent pas ça ou font semblant de ne pas le comprendre ne m'indignent pas, mais m'agacent.

En schématisant à l'extrême, on peut distinguer au moins deux types d'approches de l'intelligence. – Le type A : on se focalise sur la décomposition en facteurs mentaux et sur l'idée de virtuosité. Il y a beaucoup de modèles : Thurstone, Guilford, Cattell et Horn, Carroll, Goleman, Meyer et Salovey, Sternberg, Gardner... C'est l'approche de la psychologie. – Le type B : on se focalise sur des buts (recherche de la vérité, réussite sociale, gains). Par exemple, Platon définit l'intelligence comme l'activité qui permet d'acquérir la science. C'est l'approche de la philosophie de la raison, de

l'épistémologie, des théories de la décision. Un bon niveau en intelligence A n'implique pas nécessairement un bon niveau en intelligence B. Nous pouvons facilement trouver des exemples d'hommes illustres qui, bien que doués de facultés exceptionnelles, ont dit beaucoup de conneries très éloignées de l'esprit scientifique. En fait, l'intelligence B repose beaucoup sur des connaissances, sur des méthodes, sur le fait de s'astreindre à une discipline. Chercher à diminuer les sources d'erreurs, c'est le principal souci de l'intelligence B. D'où l'importance d'enseigner les gros obstacles à l'esprit critique. Il ne suffit pas d'étudier les sophismes (qu'on peut facilement éviter avec l'exercice). Les biais cognitifs sont redoutables : je crois que nous en sommes tous victimes et qu'il y en a de subtils qu'on ne trouve encore dans aucune liste. L'impact de l'école sur l'intelligence A est plus difficile à évaluer. Ce que je dis là est assez caricatural, bien sûr, mais cela peut fournir un point de départ à la mise en œuvre de stratégies éducatives. J'eusse aimé que, durant ma formation au métier d'enseignant, cette question soit creusée. Au lieu de ça, on nous a bassinés avec des théories fumeuses sur le débat, fortement teintées d'idéologie politique... Je me suis heurté à des professionnels de la pédagogie qui n'avaient pas un bon niveau d'intelligence B...

La raison zigzague entre le simple, qui est souvent douteux, et le complexe, qui est souvent peu compréhensible.

Chez nos ancêtres préhistoriques ou chez les animaux, les émotions jouent un rôle « intelligent ». Sur nous autres créatures compliquées vivant dans un monde complexe, elles continuent à exercer un effet « intelligent » dans des situations basiques de la vie quotidienne, mais peuvent avoir une influence catastrophique sur l'esprit critique lorsqu'on théorise. Pour rendre justice aux émotions, disons aussi qu'elles ont une influence positive sur la créativité. Un bon penseur doit être à la fois capable d'écouter ses émotions quand elles lui donnent des idées originales et de hisser sa raison au-dessus d'elles quand elles empoisonnent son jugement.

Qu'est-ce qui décide en moi ? Des entités que nous appelons instincts, désirs, passions, raison, etc. Parfois, il me semble clair que c'est un désir qui décide ; parfois la décision me paraît résulter d'une lente réflexion. Nous laissons-nous abuser par les mots ? Et si « ce qui décide en moi » n'était qu'un mélange inextricable de toutes les entités psychiques que nous distinguons pour simplifier nos idées ? Est-il pertinent de considérer, comme l'ont fait beaucoup de philosophes, que la raison délibérative est davantage « moi » que, par exemple, les désirs qui m'animent ? Oui, dans la mesure où cette raison intègre les désirs dans une entité plus complexe, que nous pouvons nommer « conscience », « libre arbitre », « cour intérieure ». Non, si cette manière de définir « moi » naît d'un préjugé contre les désirs, d'une tendance à les placer en-dessous d'une raison froide. Mes instincts, mes émotions traduisent moins ma singularité que mes idées, parce qu'ils sont en nombre plus restreint et qu'ils fonctionnent à peu près de la même manière chez tout le monde. Il n'en reste pas

moins qu'ils font partie de « moi » et qu'ils jouent un grand rôle.

Lutter contre les stéréotypes ? Pourquoi ? Pour les remplacer par d'autres qui soient politiquement corrects ? La phrase « C'est un stéréotype ! » est employée parfois en guise d'argument contre une affirmation. Pourtant, un stéréotype n'est pas nécessairement faux. Si l'on en juge d'après certaines études, il semblerait même que beaucoup de stéréotypes portant sur les genres, les ethnies, les professions soient plutôt vrais statistiquement. La tendance à généraliser n'est pas seulement une source d'erreurs, c'est aussi le germe du savoir.

Le désir guide la raison, il est derrière la plupart de nos décisions (sauf erreur, Aristote le dit). Le désir est à l'œuvre quand je décide d'acheter un livre, d'aller au concert, de me baigner, de me promener, d'écrire un poème, d'étudier une question mathématique, de crayonner un personnage, de proposer un rendez-vous à... On peut bien sûr considérer que certains désirs sont plus nobles que d'autres, on peut même céder à la tentation d'établir une hiérarchie des désirs, mais le choix d'un ou de plusieurs critères n'est-il pas biaisé par nos goûts, c'est-à-dire par nos désirs récurrents ? Si bien qu'une telle hiérarchie ne pourrait avoir la prétention de s'appliquer à toute une société. Le philosophe n'est-il pas souvent un être dévoré par un désir excessif de connaître ? Sa philosophie n'est-elle pas le résultat d'un désir excessif de vouloir ramener beaucoup de choses à un tout petit nombre de principes ? Pourquoi exagérer l'importance de la raison ? Quand je prends une décision longuement réfléchie, la plupart du temps je ne dispose pas d'informations suffisantes. Sur quoi se fonde alors ma décision ? Sur des principes, sur des estimations de probabilités. Mais rien ne me garantit que mes principes vont me conduire à prendre la meilleure décision. Rien ne m'assure que mon esprit sait bien évaluer les probabilités d'événements humains complexes. Je peux qualifier ma décision de réfléchie, je n'ose affirmer qu'elle est rationnelle.

En philosophie, le progrès de la connaissance consiste autant, voire davantage, à détruire des systèmes qu'à en construire.

Je ne dirais pas que la plupart des lois et conventions sont des jeux. Il est possible que ce soit devenu de plus en plus le cas, surtout depuis la révolution française, et j'accorde que les lois financières ressemblent effectivement à des jeux. Par contre, il me semble que les lois plus anciennes proviennent d'une pré-morale inscrite dans la nature humaine. Cela ne veut pas dire que ces lois sont universelles, parce que cette pré-morale est relativement ouverte et accorde de l'importance à la distinction entre les membres d'un groupe et les non-membres. Cependant, il y a des valeurs qu'on retrouve dans toutes les cultures (enfin presque...). Les travaux de Mead et autres « culturalistes » ont été sérieusement remis en question. J'attends qu'un savant propose une théorie de la pré-morale innée analogue à celle de Chomsky pour le langage. Il y en a qui essaient (Haidt, par exemple).

On préfère le pouvoir chez un homme que chez une femme. Et qui aime le pouvoir ? Il y a ceux qui reconnaissent le besoin d'une hiérarchie pour que la société fonctionne, mais qui ne cherchent pas à monter vers les plus hautes marches. Il y a aussi les ambitieux qui veulent grimper, toujours grimper.

Mais l'homme qui détient un grand pouvoir, s'il n'est pas un homme vulgaire, ne l'aime pas tant que ça. Exercer le pouvoir est loin d'être facile. Et quant au lien entre sexe et pouvoir, il est variable. Un homme de pouvoir exerce souvent une attraction sexuelle sur les femmes. C'est d'ailleurs une raison qui pousse beaucoup d'hommes à convoiter le pouvoir. Une femme de pouvoir est rarement bandante pour un homme. Si on veut aller plus loin, il faut nuancer. Cela dépend des formes de pouvoir, des manières de l'exercer. Cela dépend de la beauté des personnes, de leur animalité, etc.

Voter représente pour moi un problème insoluble. Je suis incapable d'adhérer sérieusement à une vision moderne de la société, d'évaluer les conséquences à long terme d'une politique, de m'engager pour quoi que ce soit. Je ne suis pas indifférent à ce qui passe dans mon pays ou dans mon canton, mais à l'heure actuelle aucun parti ne me donne envie de voter pour son programme. Et puis je conçois une assez forte répugnance pour les actions collectives qui réunissent plus de 5 personnes.

Une lettre signée par un seul homme d'esprit possède à mes yeux beaucoup plus de valeur qu'une pétition signée par 10000 personnes provisoirement d'accord sur un sujet. On me dit que la pétition est plus efficace. Peut-être... et alors ? Juger de la valeur d'une méthode politique par son efficacité n'est pas très chevaleresque.

Un des principes fondamentaux de l'utilitarisme (une doctrine à laquelle je n'adhère pas) est de maximiser le bien-être général.

Supposons que le bien-être général aie reçu définition précise, que la science puisse déterminer son maximum théorique dans tous les cas de figure et que la politique permette de l'atteindre.

Imaginons maintenant que l'humanité (laissons de côté les animaux, pour simplifier) soit divisée en deux peuples A et B, qu'une haine irrémédiable oppose.

Le peuple A représente un quart de l'humanité, le peuple B les trois quarts.

Le maximum théorique de bien-être général vaut :

10 pour cette humanité composée des deux peuples A et B ;

20 pour une humanité qui ne serait formée que du peuple B ;

100 pour une humanité qui ne serait formée que du peuple A.

Que choisirait un utilitariste parmi les trois possibilités suivantes ?

1. Laisser coexister les peuples A et B.
2. Exterminer (de manière indolore) le peuple A pour réduire l'humanité au peuple B.
3. Exterminer (de manière indolore) le peuple B pour réduire l'humanité au peuple A.

Je pense qu'il choisirait 1, mais comment justifierait-il ce choix ?

Supposons que soit conçu un excellent système d'aide à la décision, adapté à toutes les circonstances de la vie quotidienne. Ce système (qui pourrait faire appel aux prodiges de la technologie) permettrait à chacun, en fonction de ses goûts, de ses intérêts, de ses valeurs, de son environnement, etc., d'augmenter ses chances d'avoir une vie belle, intéressante, créative. Souhaiterais-tu qu'on fasse beaucoup de publicité pour ce système, qu'on l'enseigne au plus grand nombre ? Ou juges-tu préférable de ne pas trop injecter d'efficacité dans l'existence et donc de laisser chaque individu se débrouiller avec les clefs que lui fournissent les aléas de sa vie ?

La méditation de pleine conscience, l'altruisme universel et autres folies bouddhistes accommodées à la sauce américano-européenne me dérangent. Ce qui est jugé bon pour des moines n'est pas à recommander pour des gens pris dans les remous de l'existence. Il faut que notre civilisation occidentale soit bien malade pour tant se soucier de développement personnel, de bien-être, d'hygiène de l'esprit et d'aller chercher des solutions dans les traditions orientales. Les ancestrales traditions européennes sont pourtant très riches. Pourquoi ne pas se plonger dans la sagesse de sa propre culture ? Pourquoi s'imaginer que des bonzes tibétains qui passent leur vie à ne rien foutre seraient des modèles à imiter ? Le génie de l'Occident est dans la pensée rationnelle, dans l'action, dans la reconnaissance que certaines forces démoniaques peuvent être mises au service de très hautes créations artistiques et scientifiques. Nous autres héritiers des Grecs, des Romains, des Vikings, des Celtes, des Catholiques, renouons avec la puissance et la beauté de notre culture, au lieu d'aller chercher en Orient des remèdes de quatre sous pour des gens qui sont fatigués de vivre !

L'O.N.U. a décidé que cette semaine serait dédiée à la démocratie. Ces jours de..., ces semaines de... me gonflent ! Moi, je ne vote pas, primo parce que je ne me sens proche d'aucun parti ; secundo parce que je suis incapable de voir les bienfaits du suffrage universel ; tertio parce que je conçois de la répugnance pour les actions collectives. Je vis dans une société suffisamment luxueuse pour me permettre de rester hors jeu. Et je suis tellement égoïste que le mot « solidarité » ne résonne pas en moi.

Je vous propose une définition purement comparative de l'intelligence. A est plus intelligent que B (dans un domaine donné) si : 1. A est en général plus rapide que B quand ils accomplissent les mêmes tâches. 2. A peut accomplir une plus grande variété de tâches que B. 3. A peut en général accomplir des tâches plus complexes que celles dont B est capable.

Évidemment, cette définition pose des problèmes. Évaluer la complexité n'est pas une mince affaire. Dégager de plusieurs critères une comparaison globale soulève la question du choix d'un principe. Et puis, on pourrait me reprocher de ne pas inclure

dans l'intelligence des caractéristiques comme la lucidité, la cohérence, etc. ; de rester trop braqué sur la performance.

Une autre définition qui me vient à l'esprit : l'intelligence est une force qui nous rapproche de ce qui semble impossible. Mais bon, il s'agit là plutôt d'une définition du génie.

Encore une définition, cette fois-ci plus acide : l'intelligence est une force qui permet d'élaborer d'ennuyeux délires rencontrant de gros succès chez les nombreux fous qui travaillent à l'université.

Et ce n'est pas fini : l'intelligence est une perversion insupportable quand elle ne fait pas l'amour avec l'insolence.

Hier soir, je suis allé à Uni-Dufour assister à une conférence sur le thème physique et poésie. Je pensais que cela serait très bien, or je fus déçu. Beaucoup de banalités. Pourquoi des gens brillants, quand ils sont placés dans un amphithéâtre universitaire, deviennent-ils ennuyeux ? Le trac, peut-être, la peur de tenir des propos imprudents... Cela m'agace d'entendre des poètes et des savants déclarer que l'art et la science favorisent la paix, le rapprochement des cultures et autres sucreries. Pas un seul mot sur la part diabolique de l'homme qui peut se manifester dans l'art et la science. Pas un seul mot sur la volonté de puissance. Aucune profondeur dans la comparaison entre l'esprit du poète et celui du chercheur. Aucun inventaire des beaux esprits qui furent à la fois poètes et scientifiques. Grosse déception...

Un scientifique peut facilement préserver sa pudeur. On n'attend pas de lui qu'il révèle ses pensées intimes. Et quand il le fait, c'est généralement avec beaucoup de retenue. Il en va différemment pour le poète. S'il veut toucher, il doit se déshabiller. Bien sûr qu'il peut se cacher derrière des personnages ou des recherches de style, mais tôt ou tard il doit vaincre sa pudeur. D'ailleurs, même dans les poèmes à priori peu intimes, le choix des mots, les non-dits, la petite musique de la phrase trahissent les démons de l'auteur.

Par sacralisation de la vie humaine, les humanitaristes militent facilement pour abolir la peine de mort, qui tue moins de deux mille personnes par an ; mais ils militent rarement pour abolir l'automobile, qui tue plus d'un million de personnes par an. Sauraient-ils démontrer que les avantages de l'automobile compensent largement toutes ces tragédies que sont les accidents de la route ? Je sais que ma comparaison est un peu abusive, parce que je réduis deux phénomènes très éloignés à un seul aspect : le nombre de cadavres. Mais je trouve quand même cette comparaison intéressante. Elle permet de poser la question : les humanitaristes sont-ils plus sensibles aux morts qui résultent directement d'une volonté qu'à celles qui sont l'effet secondaire indésirable d'une politique du progrès ? Moi qui suis un monstre, je ne me soucie ni des morts par exécution, ni des victimes de la vitesse. Ce qui m'ennuie davantage, c'est d'avoir souvent le sentiment de vivre dans une civilisation qui tue trop à la légère de nombreuses beautés naturelles et qui noie dans un océan de

vulgarité certaines beautés de l'esprit.

Existe-t-il un équivalent masculin de l'hamadryade ? L'arbre est-il considéré le plus souvent comme un symbole féminin ou comme un symbole masculin ? Pour moi, l'arbre est plutôt féminin, en raison des fleurs, des fruits et de ces nœuds morts qui ressemblent fréquemment à des vulves. Mais l'aspect imposant des grands arbres peut en faire un symbole masculin. Je sais qu'on attribue des symboles différents à des arbres différents. Je sais aussi que la symbolique générale de l'arbre (relier la terre et le ciel, etc.) est indépendante de la distinction homme/femme. Mais alors pourquoi les hamadryades sont des gonzesses et non pas des mecs ? Une réponse possible serait de dire que les hommes ont davantage de fantasmes sexuels que les femmes ; qu'en voyant de beaux endroits (forêts, rivières), ils se disent : « Ah ! qu'est-ce que ce serait bon de faire l'amour ici ! » ; ainsi auraient-ils inventé les nymphes... Mais ces nymphes ne veulent pas se laisser faire... Bon, ce que je dis là n'est pas très sérieux...

Je viens de lire « La monadologie », ce texte court, écrit en français, où Leibniz résume sa philosophie. Il se dégage une certaine poésie de cette œuvre qui, pour moi, relève d'un savant délire. C'est curieux : les rationalistes, comme Descartes, Spinoza, Leibniz et tant d'autres, me semblent fort peu raisonnables quand ils essaient d'argumenter pour justifier leurs croyances. Le principe de raison suffisante (« rien n'existe sans qu'il y ait une raison pour qu'il en soit ainsi et non autrement ») ne suffit pas du tout aux exigences de MA raison. J'y vois un artifice, une ruse de l'intellect, une auto-duperie pour justifier une vision théiste et déterministe du monde. Et les monades ont trop l'air d'avoir été inventées pour justifier l'immortalité de l'âme. Le « meilleur des mondes possibles » découle assez logiquement des hypothèses dont part Leibniz, mais pourquoi privilégie-t-il certaines hypothèses plutôt que d'autres ? C'est la question que j'ai envie de poser à chaque philosophe. Qu'est-ce qui amène Leibniz à postuler que Dieu est suffisamment sage pour connaître le « meilleur des mondes possibles », suffisamment bon pour le choisir et suffisamment puissant pour le produire ? Qu'est-ce qui amène la plupart des Européens d'aujourd'hui à déclarer que la démocratie reposant sur le suffrage universel est le meilleur des régimes possibles ? Pourquoi la raison s'aligne-t-elle presque toujours sur les aveuglements d'une époque ?

J'ai fait rire les participants d'un café philo en déclarant que je considère comme un ennemi toute personne qui fait l'éloge de l'altruisme. Une dame m'a dit en privé à la fin de la réunion qu'elle aimait bien Mathieu Ricard avant... Mais qu'elle ne pouvait plus le supporter depuis qu'il s'était fait l'apôtre de l'altruisme... Je crois que je vais écrire un petit conte sur le thème suivant : un homme se rend chez un psychiatre et lui expose son problème. « Docteur, aidez-moi ! Quand je suis en société, il m'arrive souvent de tenir des propos horribles. Je passe pour un monstre. Mais dans mes actes, je suis d'une immense bonté. Je ne suis même pas capable d'écraser un insecte.

Aidez-moi à libérer ma méchanceté, à me comporter en accord avec ce diable que je suis ! »

Je n'ai pas vu *Citizen four*. Une chose m'amuse : ce film qui attaque la politique des USA reçoit aux USA de nombreuses récompenses. Depuis les années 60, un « bon intellectuel » est un intellectuel qui s'oppose au pouvoir. Un paradoxe en découle : on admire le courage de celui qui dénonce les « abus de pouvoir », mais la popularité qu'entraîne cette attitude la rend finalement assez peu courageuse. En URSS, les dissidents risquaient gros : ils faisaient preuve d'un grand courage. Aux USA, la contestation est plutôt devenue un visa pour le succès.

Le changement. Un mot qui pend à la bouche des candidats aux élections. Qu'appelle-t-on progrès social ? Remplacer des préjugés par d'autres. Servir les intérêts du Nombre.

Je ne vote pas. Le suffrage universel m'apparaît comme une très mauvaise idée. Je ne vote pas. Tous les partis politiques manquent de goût, d'élégance. Qui inspire les changements qu'ils nous promettent ? L'Ange de la Vulgarité. Il est à l'œuvre quand un souci de bien-être collectif l'emporte sur une exigence de beauté. Tous les partis sont plébéiens, parce qu'ils jouent le jeu de la démocratie. Je ne veux pas rentrer dans ce jeu.

Entre le monde qui change très vite et l'homme qui change très lentement, l'écart se creuse. La Sagesse crie : « En arrière toute ! », mais il y a trop de bruit pour qu'on l'entende.

Je crois que le féminisme, aujourd'hui, est surtout devenu un label, un étendard. Le féminisme n'est plus tellement dans une logique de revendication. On se dit féministe, comme on se dit antiraciste et antifasciste. Pour montrer qu'on est dans le bon camp, celui des sociaux. Alain de Benoist, et d'autres penseurs politiquement incorrects qui se sont penchés sur cette question, parlent d'une mystique ou d'une idéologie du Même. Le bon socialo est celui qui proclame l'équivalence Autre=Même. Les races, les genres, les orientations sexuelles sont déclarées constructions sociales néfastes, alors il faut affirmer Noir=Blanc, Homme=Femme, Homo=Hétéro. La même logique nie toute hiérarchie entre les cultures. Cette attitude est finalement assez cohérente avec les principes des droits de l'homme et de la démocratie. Moi, je préfère me placer dans le camp des méchants et me dire royaliste, raciste, macho, homophobe. Je suis aussi contre l'amour, la jeunesse et la plèbe (pour reprendre le titre d'un bon livre de Robert Poulet).

Ce serait une bonne idée d'écrire une encyclopédie des habitudes de pensée, avec des exemples tirés de la science, de la philosophie, de la littérature. Mais quel boulot ! Je me demande quelles sont chez moi les plus fréquentes habitudes de pensée. Il me semble que ce sont les mêmes habitudes qui conduisent tantôt à de

bonnes idées, tantôt à de mauvaises.

Je m'étonne qu'aucun savant n'ait encore tenté de faire une étude approfondie du principe de moindre réflexion : l'esprit donne la priorité aux pensées qui lui demandent la moindre réflexion. Une grande partie de l'épistémologie, de la psychologie, de la pédagogie, de l'histoire des sciences et de la philosophie pourrait dériver de ce principe... La moindre réflexion donne la réponse r1 à un problème p1. Tant que r1 ne se heurte pas à des objections de la réalité ou de l'entourage, cette réponse est acceptée. Ensuite, les objections transforment le problème p1 en problème p2 (qui est essentiellement le même que p1, mais avec des contraintes supplémentaires : il faut tenir compte d'informations qui ont été négligées en un premier temps). À nouveau, la moindre réflexion débouche sur une réponse r2, et ainsi de suite. Un grand penseur est une personne qui est capable de faire tourner cette machine un grand nombre de fois. Un penseur ordinaire est une personne qui s'arrête au bout d'un petit nombre de tours.

C'est un peu facile de qualifier d'artificiel le monde créé par les médias. Tout monde est d'une certaine manière artificiel, c'est ce que nous apprend notamment Nelson Goodman. Pourquoi les rêves suscités par les médias « capitalistes » seraient-ils plus artificiels que ceux qui naissent de la poésie, par exemple ? On peut dire qu'ils ne sont pas de même qualité, mais le mot « artificiel » me semble inapproprié.

La grève ? Elle est contraire à mon esthétique. Je sais que ma position est indéfendable, mais j'ai horreur des pétitions, des manifs et de toute action de foule. Je préfère avoir tort tout seul que raison avec une foule. J'ai trop d'orgueil pour m'engager dans une armée de grévistes. La grève est un procédé qui tire sa légitimité d'une morale de troupeau. La grève participe pleinement à l'esprit capitaliste. Que veulent les grévistes ? Conserver leur confort, fût-ce au détriment des générations futures. C'est bien compréhensible. L'égoïsme mène le monde. Alors que les grévistes aient l'honnêteté de dire : « Nous voulons du pognon ! », et s'abstiennent de présenter la grève comme un noble combat !

Voulons-nous poser l'égalité : raison = logique mathématique + principes de la recherche scientifique ? Si la réponse est oui, pourquoi la plupart des gens intelligents et cultivés, y compris des professionnels de la philosophie, donnent l'impression de ne pas s'en tenir à cela quand ils raisonnent ? Si la réponse est non, quels principes faut-il ajouter, retrancher, substituer à ceux de la logique et de la recherche scientifique pour obtenir une définition de la raison conforme à l'usage ? Mais alors peut-être vaudrait-il mieux chercher de multiples définitions : la raison de Kant, la raison de Saint-Thomas, la raison de Marx, la raison de Sartre, la raison de Lacan, etc. Je suis plutôt partisan de répondre oui à la question initiale et d'admettre que nos discours sont truffés d'arguments insuffisants. Cela n'en finit pas de m'étonner de voir avec quelle facilité l'être humain se forge des convictions si mal fondées. Il y a

beaucoup de gens avec qui je ne peux tout simplement pas discuter, parce qu'ils n'arrêtent pas d'affirmer, d'affirmer, d'affirmer des choses qui me paraissent extrêmement douteuses. Il y a des universitaires qui se sont vraiment fâchés contre moi, simplement parce que je mettais en doute (hormis l'effet placebo) l'homéopathie ou le pouvoir de ces guérisseurs qui prétendent soigner les brûlures et les hémorragies par téléphone. Je connais aussi des personnes (surtout des femmes...) qui se servent de théories psychologiques fort douteuses pour coller sur autrui des étiquettes plutôt désagréables. Si j'ajoute les partisans un peu trop chauds d'une religion, d'une morale, d'une idéologie, de principes politiques (y compris ceux de la démocratie), cela fait beaucoup de monde avec qui je perds vite l'envie de discuter quand je vois ricocher mes doutes sur le blindage de leurs certitudes.

« Vivre est une torture puisque vivre sépare. » (Albert Camus)

C'est vrai, mais il est vrai aussi que vivre est une joie puisque vivre réunit ; vivre est une aventure puisque vivre bouscule ; vivre est une enquête puisque vivre questionne ; vivre est un jeu puisque vivre défie ; vivre est une poésie puisque vivre émerveille ; etc.

« Les gens exigent la liberté d'expression pour compenser la liberté de pensée qu'ils préfèrent éviter. » (Kierkegaard)

Cette citation est jolie, mais comment définir la liberté de pensée ? Qu'est-ce qui rend une pensée plus libre qu'une autre ? Un savoir plus large ? Peut-être, mais est-ce suffisant ? Il vaudrait peut-être mieux parler de « puissance de pensée », notion qui n'est pas très claire, mais à mon avis plus intuitive que celle de liberté.

2016

« La philosophie de Bertrand Russell n'a pas engendré autant d'interprétations que celle de Heidegger. Pourquoi ? Parce que Russell est particulièrement clair et intelligible, alors que Heidegger est obscur. Je ne dis pas que l'un avait raison et l'autre tort. Pour ma part, je me méfie des deux. Mais lorsque Russell dit une bêtise, il le dit d'une façon claire, tandis que Heidegger, même s'il dit un truisme, nous avons du mal à nous en apercevoir. Pour passer à l'histoire, pour durer, il faut donc être obscur. Héraclite le savait déjà... » (Umberto Eco)

La conclusion d'Eco me semble un tantinet abusive. Il est vrai que la survie d'œuvres anciennes doit beaucoup à des professeurs d'université ; or il est probable que nombre d'entre eux privilégient les obscures, parce qu'elles nourrissent bien ce démon de l'interprétation, si glouton, si tentaculaire dans les facultés de Lettres. Mais la multiplication des gloses n'est pas le seul critère de durabilité d'une œuvre, sinon nous ne lirions plus Marc-Aurèle, par exemple, qui est très clair. Pour ma part, je suis un amoureux de la clarté, même si je sais qu'elle est difficile à définir, à tel point qu'il n'est pas saugrenu de la considérer comme une notion obscure...

Le souci de sa propre image, qu'il soit dicté par la volonté de plaire, le plaisir aristocratique de déplaire ou le culte illusoire de l'authenticité, est une preuve de maturité. Être adulte, c'est bien connaître les jeux de société. Je suis d'abord ce que je montre. Je suis ensuite ce que je cache, à plus forte raison quand je sème des indices qui tendent à laisser deviner ce que je cache. Je suis enfin ce que j'ignore être, ce que je pourrais être, ce que Tartempion croit que je suis. Mais ces terrains sont trop glissants pour y construire quoi que ce soit.

Ne m'emmerdez pas avec la connaissance de soi ! Le soi, ce coq-à-l'âne, cette chiure de l'esprit, cette imposture, ne peut affrioler que les décadents. L'introspection, quelle supercherie ! Chaque fois qu'un esprit s'interroge, examine sa conscience, explore son passé, tente de mieux se définir, il se caricature, trahi par ses outils : un jugement trompeur ; une mémoire sélective et déformante ; un langage imprécis et biaisé par l'attrait des clichés ; un savoir encombré d'idées fausses. Et quand bien même serait-on pourvu d'une lucidité surhumaine, « moins on se connaît, mieux on se porte », dit le philosophe Clément Rosset.

Mélanie se sentait prisonnière de son image. Pour s'en débarrasser au profit de ce qu'elle appelle son « moi profond », la souris s'allongea cinq piges sur le divan d'un psy féru de bouddhisme. Maintenant, la même vit à poil, ne se lave plus, ne parle plus. Elle a compris qu'il fallait se dépouiller de tous ses avantages pour être vraiment soi. Comme un oignon qui a perdu ses couches successives, la créature a trouvé son être dans le néant.

Si Dieu a créé l'homme à son image, avoir le souci de sa propre image, c'est rendre hommage à l'Éternel.

Tes pensées, gros malin, ne sont que des reflets ; tes paroles : des échos ; tes gestes : des remake. Seul un insensé cède à la tentation de considérer comme siennes les

productions de son corps et de son esprit. Ton existence est vouée à la reproduction. Tu es un sélecteur de phénomènes. Une façon particulière de combiner, voilà ce qui te distingue.

La maturité, c'est d'accueillir cette légèreté de l'être qui soutient la belle vie.

Mao a écrit : « le marxisme n'est ni magique ni beau ; il est utile. » Voilà pour moi une bonne raison de ne pas être marxiste. Je préfère le magique et le beau à l'utile. D'ailleurs, on ne devrait jamais employer le mot « utile » au sens absolu. Utile à quoi ? Utile à qui ? Le bien-être matériel de tous (communisme) ou de la plupart (capitalisme) est un critère d'utilité que privilégient les théoriciens de la politique. Mais si mon plaisir est de célébrer la beauté, un crayon m'est plus utile que n'importe quelle doctrine. Dans « Vu de droite » (1977), Alain de Benoist écrit : « L'esprit aristocratique survit au Japon dans le goût du geste et le sens de l'inutile, vertu qui se situe au-delà du bien et du mal, et qui considère comme dénuée de sens la question "raisonnable" : "À quoi cela sert-il ?" » Je ne sais pas si l'esprit aristocratique survit au Japon davantage qu'ailleurs. Je me dis parfois que cet esprit est probablement plus fréquent qu'on pourrait le croire ; mais peu de gens osent l'exprimer publiquement. Emmène tes élèves faire un bonhomme de neige qui ressemble à Mao ! Pour qu'ils prennent conscience de la futilité du marxisme... Moi, comme d'habitude, je vais courir après les nymphes de neige pour leur caresser les seins de glace.

La philosophie est le nom que se donne la pensée quand elle veut impressionner.

Être curieux de tout, comme nous le sommes, perpétue la joie. Quelle chance nous avons de pouvoir lire, écrire, dessiner, mathématiser, jouer de la musique, danser, faire du théâtre, observer les oiseaux, nager, skier, baiser ! Impossible de s'ennuyer ! Il y a toujours tant de choses à découvrir. Le problème qui se pose à moi est le suivant : mon appétit de tout me pousse à m'éparpiller, ce qui m'éloigne de l'excellence dans tel ou tel domaine. Je sens que je pourrais être un excellent écrivain, un excellent dessinateur, un excellent mathématicien, peut-être même un excellent amant... Hélas je ne suis pas assez surhumain pour exceller simultanément dans plusieurs directions. Si je vise une excellence en terrorisme rémunéré, je me condamne à investir presque toute mon énergie dans cette noble discipline. Et cela ne convient pas à ma nature de m'engager dans une seule voie, fût-elle fort riche. Alors je dois me contenter d'être un touche-à-tout. C'est délicieux de toucher les seins des femmes et les mamelles du monde, mais... la pensée de n'avoir rien accompli de grand m'attriste un peu parfois...

L'usage qui est fait du mot « infini » dans le langage quotidien ou littéraire m'agace. Quand je lis des expressions comme « amour infini », « effort infini », « infinie patience », « bonheur infini », « infinie beauté », etc., j'ai envie de crier à celui qui écrit ça : tu exagères infiniment !

Qu'est-ce qu'un esprit profond ? Le dictionnaire déclare qu'il s'agit d'un esprit qui va au-delà des apparences. Pour quoi faire ? Le but évident me semble être la recherche du vrai. Mais c'est aussi le but de l'esprit scientifique. Alors, l'esprit scientifique n'est-il pas l'idéal de l'esprit profond ? Pour moi, oui. Mais, ce n'est pas ce sens qui prévaut dans le langage courant. Quand on parle d'un esprit profond, on désigne généralement une personne dont les pensées s'expriment de manière peu compréhensible et touchent au domaine de la spiritualité. Cette profondeur-là, je m'en méfie, à tel point que je ne veux surtout pas donner l'impression d'être profond.

Chacun de nous ressent des choses qu'il n'analyse pas, se frotte à des choses qui échappent à son pouvoir ou à sa volonté de comprendre. Ce n'est pas ça la profondeur dont je me méfie. Je me méfie des énoncés universels qui ont l'air profond parce qu'ils sont vagues et mystiques. Je me méfie de toute métaphysique, de toute psychologie qui se veut « des profondeurs », de tout discours spiritualiste sur l'âme, les centres d'énergie, les chakras, etc. Il y a selon moi plus de profondeur chez l'ouvrier qui tente de réparer une machine que chez Machin qui croit tenir des vérités sur l'âme parce qu'il a lu Untel ou vécu telle expérience. Je ne veux pas de cette profondeur si répandue qui est supercherie, snobisme ou aveuglement, complaisance pour le vague. Se débarrasser de cette profondeur, c'est peut-être une voie qui mène au surhumain.

L'Église devrait rendre grâce aux Romains d'avoir tant fourni de saints. Ce que les Romains reprochaient à ces pouilleux de Chrétiens, ce n'était pas leur foi. Sur ce point, les païens sont d'une grande tolérance. Alors quel problème posaient ces foutus Chrétiens ? Mauvais citoyens, voilà ce qu'ils étaient. Ces mabouls refusaient d'obéir aux lois de Rome. Pour bien comprendre, imaginez un peu quelles seraient vos réactions si les migrants que l'Europe accueille aujourd'hui déclaraient : « Nous venons chez vous, mais nous n'acceptons pas vos lois. » Les Romains de la grande époque faisaient preuve de logique et de générosité. C'est par logique et générosité qu'ils massacrèrent tant de Chrétiens. Si, pour le disciple du Crucifié, l'existence terrestre n'est que tourment, si la mort délivre et si la vraie vie commence après la mort, c'est lui rendre service que de le tuer.

Ces derniers siècles, la production de saints a ralenti, ce qui fait plonger les valeurs catholiques sur les marchés financiers. La faillite menace le secteur de l'auréole.

« Qu'est-ce qui est saint ? », demande l'amoureux de la mort. « Qu'est-ce qui est noble ? », demande l'amoureux de la vie. Que vaut l'amour ? Le stupide amour du prochain tend vers le saint, s'éloigne du noble. La générosité, signe de noblesse, n'a rien à voir avec l'altruisme, signe de faiblesse. L'âme riche est généreuse tout naturellement. Elle ne se force pas. Ses trésors débordent. Simple effet de surabondance. L'âme altruiste, nourrie de frousse, intoxiquée par les démons du bien, doit se gargariser pour secourir les miteux. L'âme généreuse partage sa richesse avec

des personnes choisies. L'âme altruiste essaie de contaminer le monde avec son écœurante pitié.

Le saint esprit pollue gravement l'Occident moderne. Il encrasse les idées. Voici longtemps qu'il ne se contente plus d'engluer le verbe chrétien. Il dicte aussi la bonne parole à l'intello de base, au socialo chic, au missionnaire de la démocratie, au séducteur de la plèbe, au barjo de la conscience universelle, au toqué de mystique orientale. Vade retro saint esprit ! Je t'oppose l'esprit que la santé fortifie, embellit ; l'esprit qu'on n'entend jamais se plaindre, qui ne recherche pas des consolations mensongères ; l'esprit tendu vers l'excellence, affamé de gai savoir ; l'esprit qu'anime la joie de créer.

Le calendrier des misérables créatures que l'Église a sanctifiées, je veux le remplacer par un calendrier des merveilleux créateurs que la noblesse distingue.

Quelles sont les vertus aristocratiques ? Qu'est-ce qui distingue la générosité de l'altruisme ? Qu'est-ce qui est noble ? Pourquoi le noble diffère-t-il du bien ? J'ai trouvé des éléments de réponses. Je constate que la plupart des écrivains que j'aime sont des aristocrates de cœur et d'esprit. D'abord, sur le plan personnel : ils veulent donner le pouvoir à cette force qui les pousse à l'excellence. Puis sur le plan politique : ils rêvent d'une société qui miserait moins sur la médiocrité. La neuvième et dernière partie de « Par-delà le bien et le mal » s'intitule « Qu'est-ce qui est noble ? ». Ce sont des pages que j'admire. Dans « Mon cœur mis à nu » de Baudelaire, j'ai relevé quelques phrases qui, selon moi, rapprochent deux figures de l'aristocratie : le dandy et le surhomme. Dans « Hiérarchie et Démocratie » (1941), de Julius Evola, un chapitre s'intitule : « Sur l'essence de l'esprit aristocratique ». Les idées me semblent proches de celles exposées par Berdiaev dans « De l'inégalité ». Vingt ans plus tard, Evola écrit « Chevaucher le tigre », un livre qui fait de lui un précurseur de l'anarque peint par Jünger dans Eumeswil. Cet anarque n'est pas très éloigné du Montherlant des dernières années. Et puis il y a ces magnifiques écrivains royalistes que sont Perret, Raspail, Volkoff. Et des néo-païens comme Cau, Pauwels, Hamsun. Et les hussards : Nimier, Déon, Blondin, Laurent. Tous ces écrivains, et beaucoup d'autres, appartiennent à la grande famille des aristocrates.

Je crois que personne n'a trouvé de bonne idée pour remplacer dans nos sociétés actuelles les hiérarchies les plus influentes par des hiérarchies qui seraient plus raffinées. Certains auteurs (Berdiaev, Evola, Gómez Dávila) défendent le point de vue que le système féodal, avec une noblesse héréditaire appuyée par l'Église et la Tradition, convenait mieux au développement des qualités humaines que les régimes occidentaux modernes. Je crois que c'est difficile à dire, car il est toujours abusif de comparer deux époques éloignées qui ne disposent pas de la même technologie. Et de toute manière, un retour au système féodal en Europe semble peu envisageable pour le moment.

Les théories évolutionnistes de la morale sont séduisantes. Il y a probablement du vrai là-dedans, mais jusqu'à un certain point... Et tout le problème est là : comment mieux cerner le rôle des gènes ? Quand je vois à quel point les enfants et les ados peuvent se montrer horribles, je me dis que la composante génétique de la morale est assez faible... Ou alors qu'il y a une variabilité assez forte dans l'espèce humaine. À l'échelle d'une société, je crois que la religion reste le plus puissant moteur de la morale. Je ne crois pas beaucoup à l'efficacité des morales laïques, soi-disant rationnelles, utilitaristes, contractuelles.

Considérer que les activités intellectuelles et artistiques puissent être des échappatoires implique l'idée que la vie puisse être un embarras. C'est réducteur, puisque la vie est très riche. Il arrive qu'elle se présente à nous par certains aspects comme un embarras. Mais pas tout le temps et pas totalement. Alors je me refuse à voir comme des échappatoires des activités que nous aimons et qui enrichissent notre citadelle intérieure.

À propos du beau, deux théories « trop faciles » ont du succès :

1) Le beau est absolu ; il existe un seul bon goût et une immense variété de goûts imparfaits ; le bon goût, ce pouvoir de reconnaître le beau, est l'apothéose d'une éducation subtile de l'intelligence et de la sensibilité chez un être suffisamment fertile de nature.

2) Le beau n'est pas absolu ; il est même très relatif à partir d'un certain seuil ; si deux personnes ne sont pas trop incultes, cela n'a pas de sens de prétendre que l'une des deux pourrait avoir un meilleur goût que l'autre ; les lieux communs « à chacun son goût », « des goûts et des couleurs, il ne faut pas disputer », « la beauté est dans l'esprit de celui qui regarde » sont pertinents.

La première théorie est plutôt aristocratique, la seconde plutôt démocratique.

Longtemps, la deuxième théorie eut ma préférence, du moins dans les discussions. Ensuite, j'ai basculé vers la première. Aujourd'hui, je les trouve toutes les deux insatisfaisantes et je me sens ouvert à d'autres approches.

Mais, en ne considérant que ces deux théories, je crois que la première a pour effet de tirer l'art vers le « très travaillé » et la seconde vers la « fumisterie ». Ce jugement est à nuancer, bien sûr.

« La pensée est une rêverie centralisée. La rêverie est une pensée détendue. »
(Bachelard)

L'effet de la symétrie dans une formule est ambigu : on est charmé, puis un peu agacé. La pertinence nous frappe et la facilité nous déçoit.

Comment expliquer le fait qu'il n'existe aucun mot dans la langue française pour exprimer un sentiment aussi universel que la schadenfreude ? Les Français sont-ils plus hypocrites que les Allemands ?

La Rome de l'Antiquité nous a légué deux merveilles : les pensées de Marc-Aurèle et les égouts.

L'âme a besoin de piliers, d'images nobles. La corrompre, c'est l'empêcher de sortir du chaos pour atteindre le cosmos. Qu'est-ce que le mal ? Ce qui envahit l'âme quand le sol en est devenu impropre à bâtir des cathédrales. Qu'est-ce que le bien ? Un escalier taillé dans la splendeur.

Longue est l'histoire de l'âme européenne. Éduquée par le miracle grec, le génie romain, les sortilèges celtes, la vigueur viking, le rayonnement catholique, l'ordre féodal, l'aventure des croisades, l'art de la Renaissance, la littérature du Grand Siècle, cette âme portée à l'excellence avait pour devise : vivre en combattant, ne jamais se poser en victime.

Les germes de la corruption se sont introduits dans l'âme européenne à la faveur de la Réforme. La peste s'est aggravée avec la Révolution française et nombre de maladies en -isme qui lui ont succédé : utilitarisme, égalitarisme, humanitarisme, etc. Les corrupteurs vont de plus en plus loin, se conduisent sans vergogne, semblent n'avoir aucune limite. Je rêve de les réduire en cendres.

Au bûcher, les traîtres qui vendent l'Europe aux Ricains, aux Émirs, aux Chinetoques ! Que rôtiennent les dégonflés qui n'éduquent pas les jeunes à coups de pieds au cul ! Puissent les flammes lécher les couilles de ces intellos dont les idées fumeuses asphyxient les cervelles ! Grillons les maîtres du mauvais goût, les officiers du béton armé, les tagueurs, les maquereaux de la pub, les ayatollah du rap d'égouts, les journalisteux qui s'épanchent sur du papier cul ! Cramons les apôtres du narcissisme triomphant, de la teuf à perpétuelle, de la conscience universelle, de la crétinisation massive, de l'empoisonnement par le progrès ! Que finissent carbonisés les fous décadents gagnés par l'ivresse de noyer le sens de l'honneur et la passion de la qualité dans les déjections de la multitude !

Avec les cendres des corrupteurs, de ces millions de corrupteurs, les survivants de la vieille Europe pourront laver leur linge sale en famille.

Je n'ai jamais aimé le mot « compétent ». Primo, parce que j'entends « con pétant ». Secundo, parce que j'associe à l'employé compétent l'image d'un type qui fait son boulot sans aucune fantaisie. Alors je suis content d'avoir découvert cette citation de Paul Valéry : « Un homme compétent est un homme qui se trompe selon les règles. » Je m'en inspire pour proposer une définition du génie : un génie est un homme qui répand de nouvelles façons de se tromper.

C'est la sainte alliance de tous les suiveurs d'un génie, qui répand de nouvelles façons de se tromper... mais il est plus amusant d'opérer un court-circuit pour présenter les choses.

Avec la figure de l'anarque (Eumeswil), Ernst Jünger imagine un personnage dont la liberté intérieure est si grande que la société, quelle que soit sa forme, a peu de prise

sur lui. C'est un retour à la sagesse stoïcienne : la plus haute affaire est de se gouverner soi-même, de se tenir à distance de tout ce qui agite le vulgaire. À celui qui est dans cet état d'esprit, les contraintes sociales n'ont pas beaucoup d'importance, il saura s'en accommoder, en jouer, les mettre au service de sa volonté.

On peut souffrir de se juger trop médiocre. On peut aussi souffrir de ne pas se sentir assez médiocre pour savourer certains plaisirs très répandus. Il est toujours facile de se trouver des raisons de souffrir. La fierté me paraît être la meilleure protection contre la souffrance. Quand je me sens triste, je me répète une phrase de Montherlant : « La souffrance est le petit luxe des personnes de qualité médiocre. » Alors ma tristesse, même si elle ne s'évanouit pas tout de suite, m'apparaît comme une créature méprisable qui veut m'enlever mon énergie vitale. La repousser devient un impératif. Une autre de mes phrases fétiches pour éloigner la tentation de s'enfermer dans la mélancolie : il faut vivre en combattant, ne jamais se poser en victime.

L'amour est un dieu fourbe. On se force à y croire, parce que ça nous donne des frissons. Nous sommes les esclaves et les dupes de forces mal connues, de farces nébuleuses.

Simone de Beauvoir consacre tout un chapitre à Montherlant dans « Le deuxième sexe ». Malgré quelques vérités, ce sont des pages dont la sottise et la bassesse m'étonnent. Identifier un écrivain à ses personnages est une erreur que Simone de Beauvoir, elle-même écrivain, n'aurait pas dû commettre. Et surtout, cette rage de noircir un adversaire en allant jusqu'à le calomnier, cet aveuglement qui empêche Madame de Beauvoir de percevoir l'humour, la sensibilité, l'intelligence de Montherlant ont quelque chose de suspect. Alors il me vient une idée probablement fautive, mais amusante. Et si Madame de Beauvoir essayait de régler quelques comptes avec Sartre à travers Montherlant. Elle reproche à Montherlant son donjuanisme, or Sartre avait aussi ce trait. Elle reproche à Montherlant de ne pas avoir résisté pendant l'Occupation, or Sartre non plus. Thèse fragile et sans grande importance. Ce qui est quand même intéressant, c'est de constater que souvent les intellectuels ressentent le besoin de se trouver des ennemis et de leur cracher dessus sans humour, sans finesse. La philosophie comme sport de combat, je veux bien, mais avec panache !

Ne pas avoir de position est souvent position très inconfortable. Sur quoi s'appuyer quand la pensée, le savoir et le sentiment nous ont rendu sceptique, partagé ? Que faire ? Suivre une voie quelconque en feignant d'être sûr de soi ? Se rattacher à telle ou telle tradition, s'y tenir sans y croire ? Pratiquer l'alternance, c'est-à-dire tout essayer tour à tour ?

Grand plaisir pour moi de chercher la phrase qui servira bien ma pensée. Claire,

simple, complète, élégante : c'est ainsi que je la veux.

Qu'est-ce qu'une grande question métaphysique ? C'est une question qui n'admet pas d'autre réponse honnête que : « je ne sais pas ». C'est une question qui permet d'écrire de nombreux livres, car l'homme est ainsi fait qu'il trouve toujours beaucoup à dire sur ce dont il ne sait rien. C'est une question qui peut encombrer l'esprit, le polluer.

On ne peut pas demander d'aimer à qui n'aime pas. Le message évangélique : « aime ton prochain ! » est paradoxal. Il serait plus sensé de le remplacer par : « si tu aimes ton prochain, tant mieux pour toi ; sinon agis envers lui comme si tu l'aimais ! » Pour ma part, c'est un conseil que je n'ai pas envie de suivre. Il est probable qu'il y ait en tout être de quoi me plaire et de quoi me déplaire. A priori, je ne souhaite pas restreindre mon champ de vision à ce qui me plaît, ni à ce qui me déplaît. Mon prochain, je veux l'aborder sans bienveillance ni malveillance. L'aimerai-je ou non, c'est la vie qui en décidera.

Une affiche à l'école propose le slogan : « Et si la bienveillance devenait une évidence ? » Ma réponse est : non !

Les mandarins de l'éducation aiment claironner que l'école genevoise est laïque, mais ils ne la qualifient jamais d'apolitique. Et pour cause : elle n'est pas apolitique. Elle fait de la propagande pour une vision de l'égalité qui est plutôt de gauche.

Si une famille musulmane éduque ses filles de manière à en faire des femmes soumises, ça ne me gêne pas. Si une famille libertine éduque ses filles de manière à en faire des nymphomanes, ça ne me gêne pas davantage. Un monde varié me plaît. Un peu d'extrême par-ci par-là, pourquoi pas ?

Lu « Les travaux et les jours », d'Hésiode. Il y a un bon passage : le mythe de Pandore, mais tout le reste m'a déçu. Le mythe des races (avec une dégradation progressive) me laisse perplexe : s'il a un sens allégorique, je ne le vois pas (sauf peut-être la tendance fort répandue à penser que « c'était mieux avant »). Les propos que tient Hésiode sur la justice et sur le travail sont d'un colossal ennui. La partie consacrée aux jours n'est qu'un étalage de superstitions. Par exemple :

« Le quatrième jour est favorable au mariage : prends femme et conduis-la dans ta maison, après avoir consulté le vol des oiseaux, qui semble à cet égard le signe le meilleur. »

On trouvait de semblables dictons dans les almanachs de mon enfance.. La sottise est peut-être ce qu'il y a de plus durable.

Hésiode m'amuse quand il parle des usages. Par exemple :

« Ne pisse pas debout, tourné vers le soleil, ne le fais pas non plus entre soir et matin, le sexe à découvert au milieu de la route, ni même ailleurs, à l'écart des chemins, car les nuits sont aux dieux. Pour cela, l'homme sage et pieux s'accroupit

ou s'approche du mur d'une cour bien close. »

Autre exemple :

« Celui qui passe un fleuve, une rivière, avant d'avoir purifié sa conscience et ses mains, cet homme-là provoque le courroux des dieux, qui viendront tôt ou tard l'accabler de souffrances. » D'ailleurs, cette idée primitive (et selon moi détestable) que les dieux punissent toujours l'homme qui n'agit pas selon les mœurs, revient souvent dans le texte d'Hésiode.

Ce moralisateur écrit aussi :

« L'homme doit éviter de se laver le corps dans l'eau où s'est baignée la femme : il en serait un jour cruellement puni. »

Hésiode ne prend pas la peine de justifier ce qu'il affirme : on est bien loin de la « rationalité grecque »...

Ce poète est parfois très culotté. Après nous avoir révélé qu'il n'a aucune expérience de la navigation, il donne des conseils sur l'art de naviguer. Il s'en tire par une pirouette orgueilleuse :

« Mais je veux néanmoins à ce propos te dire la pensée de Zeus qui tient l'égide. Car j'ai reçu des Muses le pouvoir de chanter dans mes vers l'ineffable Beauté. »

Eh non, mon pauvre Hésiode ! Ce que tu chantais dans tes vers n'était ni la Beauté ni la Vérité, mais des niaiseries (je ne dis pas cela pour « La Théogonie »).

Trouvé un livre de 1941, édité par le département de l'instruction publique genevoise et destiné aux élèves des écoles primaires. Son titre : « Jeunesse saine ». La première partie est consacrée à l'hygiène physique, mais c'est surtout la deuxième partie que je trouve très intéressante : hygiène intellectuelle et morale. Dans un langage simple, ce livre propose une sagesse pleine de bon sens pour activer son esprit, équilibrer le souci de soi et celui des autres, développer sa volonté, son courage, sa persévérance, agir avec politesse, probité, charité, etc. Même si le texte précise que, dans notre canton, l'école est neutre sur le plan religieux (on n'abusait pas alors du mot « laïque »), des références à Dieu sont fréquemment faites et il est dit que l'école n'ignore pas la tradition chrétienne de notre pays et qu'elle appuie avec sympathie l'action des familles et des églises qui cherchent à inculquer aux enfants des principes élevés. Quand je vois à quel point les gosses d'aujourd'hui sont mal élevés, je me dis qu'il ne serait pas mauvais qu'on enseigne à nouveau à l'école primaire les principes élémentaires exposés dans ce livre de 1941... Ensuite, à l'école secondaire, on pourrait enseigner la sagesse des Grecs, des Romains et des Chrétiens. Tout cela donnerait à la jeunesse un socle solide pour construire de belles personnalités. Hélas, l'école a préféré s'engager sur un terrain qui me semble plutôt boueux...

Dans la dernière lettre du Département de l'Instruction Publique, la Présidente n'a pas peur d'employer des clichés ridicules qui puent la cuistrerie et la moraline de gauche. Voici quelques exemples de sa prose médiocre :

Le respect des « principes de base de la laïcité » est déclaré « incontournable ». Elle

précise : « Il en va du vivre-ensemble harmonieux dans une société plurielle. »

Il y a quelques années, les socialos et les verts ont fait une prodigieuse découverte intellectuelle : les gens vivent ensemble et les sociétés sont plurielles. Transcendés par la hauteur sidérale de ces pensées, les politicards nous les servent à tout bout de champ, comme la maire socialo de Meyrin dans son discours du premier août. Il y a aussi le fameux « laïcité », un mot qui sert souvent à justifier des mesures prises pour convertir les musulmans à l'idéologie du progrès, ou du moins atténuer leurs penchants réactionnaires. Je me réjouis d'enfin connaître à la rentrée scolaire les incontournables dogmes de la laïcité à la sauce genevoise.

À propos de la création d'un office des sports et de la culture, Mme Emery-Torracinta donne pour but : « développer des compétences transversales ».

Avant de s'occuper de transverser les compétences, on pourrait peut-être plus modestement verser un peu de savoir dans la cervelle des jeunes.

L'enseignement de la « citoyenneté » se fera grâce à « la création d'instances participatives ».

Et les trouble-fête qui ont le goût de la royauté, qui célèbrent une aristocratie du cœur et de l'esprit, qui ne se prosternent pas devant la déesse Égalité, va-t-on les faire aussi participer ?

Mon sentiment est qu'il ne faut absolument pas tenir compte des goûts supposés des élèves. Avant 30 ans, la plupart des gens ont des goûts de chiottes ! Après aussi, d'ailleurs, mais la proportion baisse un peu. J'ajoute qu'il me semble plus éducatif de traiter en profondeur un petit nombre de sujets que de s'éparpiller. La jeunesse peut aujourd'hui facilement se débrouiller toute seule pour picorer du savoir, mais elle a besoin d'être guidée pour apprendre à ruminer. Peu importe qu'elle rumine les pensées d'Aristote, de Sénèque, d'Abélard, de Montaigne, de Rousseau, de Nietzsche ou de Montherlant, du moment qu'elle rumine !

Je ne comprends pas bien ce qu'entend Freud par pulsion et je me demande si cette notion est très pertinente. Il amalgame des états affectifs qui semblent relever de notre nature animale (faim, désir sexuel, auto conservation) avec d'autres qui ont une dimension plus culturelle (amour, attitude vis-à-vis de la mort). L'existence chez tous les êtres humains d'une pulsion de mort me paraît extrêmement douteuse. Toute la théorie du conflit entre les pulsions venant du ça et les règles dictées par le sur-moi me paraît simpliste. Je crois que beaucoup de gens sont plutôt conscients des guerres civiles qui se déroulent dans leur esprit, qu'ils voient bien quelles sont les forces qui s'affrontent. C'est davantage le poids de chaque force en nous que nous ne sommes guère en mesure d'évaluer, me semble-t-il.

En dehors de la logique formelle et de la méthode scientifique, peut-il y avoir de « bons arguments » ? L'accumulation d'exemples en faveur d'un énoncé A est souvent considéré comme un bon argument, mais ça ne devrait pas être le cas puisque un contre-exemple suffit à invalider A. L'argument d'autorité est souvent considéré

comme un argument valable, mais si une autorité soutient A et une autre autorité soutient non-A, cet argument perd toute pertinence. Alors, quand nous demandons aux élèves de bien argumenter, qu'attendons-nous d'eux ? Qu'ils se limitent à des raisonnements logico-scientifiques ? Sinon, qu'acceptons-nous en plus comme de bons arguments ?

De même que « créer c'est penser à côté », exister c'est avoir toujours un pied dans un univers parallèle, c'est se permettre d'aller de temps en temps vivre à côté.

Pourquoi le violon a-t-il la forme qu'il a ? Jusqu'à quel point peut-on modifier cette forme et considérer le résultat comme étant encore un violon ? La sonorité produite par la forme du violon est-elle « supérieure » à celle d'une autre forme ou sommes-nous seulement habitués à cette sonorité ? Le seul instrument de musique dont je sais jouer est le chat. Mon toucher exceptionnel me permet de tirer de cet instrument des ronronnements de toute beauté.

Quand on dessine à la va-vite, il arrive qu'un monstre naisse presque involontairement. J'imagine que certaines créatures mythologiques ont d'abord existé sous forme d'images avant d'être intégrées dans des récits. Je ne sais pas si les historiens disposent d'éléments permettant d'étayer ou de réfuter cette hypothèse.

Samedi, je suis allé dessiner au Muséum d'histoire naturelle. J'ai fait la connaissance d'une tortue à deux têtes (ou plutôt de deux tortues siamoises). Les animaux ou les humains siamois peuvent avoir des organes en commun. En pareil cas, je me demande si les deux systèmes nerveux sont branchés sur ces organes. Si oui (ce qui me paraît probable), un organe commun peut-il recevoir de la part des deux cerveaux des instructions contradictoires et, le cas échéant, que se passe-t-il ? Soient Jean et Paul deux jumeaux siamois que la médecine ne peut séparer. Jean commet un assassinat avec un revolver. Paul a essayé de l'empêcher, mais n'y est pas parvenu. Pour la justice, Jean est coupable et Paul innocent. Quel verdict doit prononcer la cour : la réclusion pour les deux ou l'acquittement pour les deux ?

« La chevalerie est en elle-même la poésie de la vie. » (Schlegel) Cela me fait penser à la « chevalerie du néant », imaginée par Montherlant. Une chevalerie qui ne serait pas au service de Dieu, ni du roi, ni du peuple, ni d'une idéologie, mais qui répondrait à un besoin de hauteur. À propos de chevalerie, j'ai lu dans une revue d'histoire que l'amour courtois, au Moyen âge, n'était pas si chaste que le veut la légende. La Dame (mariée sans amour à un seigneur) offrait au chevalier élu de son cœur la possibilité de lui lécher le minou (comme ça, aucun risque de tomber enceinte !). Je serais curieux de lire les documents qui ont permis aux historiens d'aboutir à cette conclusion...

2017

Je ne suis pas croyant. Il m'arrive souvent de tenir des propos très anti-chrétiens. Malgré tout, je ne peux pas m'empêcher de voir une certaine grandeur, une certaine beauté dans le christianisme. Le Christ incarne un certain type de surhomme. Ce modèle ne me convient pas, mais c'est un modèle que je préfère quand même de loin à celui du « démocrate » libéral ou socialiste. Le fait que bon nombre de mes écrivains préférés célébraient « le trône et l'autel » me pousse à nourrir de la sympathie pour les catholiques intelligents. Je me sens plus proche de ces catholiques-là que de beaucoup d'athées conformistes qui adhèrent aux idées en vogue dans les milieux universitaires. Dans mes écrits, je me moque souvent des religions, mais j'ai un peu mauvaise conscience, car j'ai l'impression de céder à une facilité. Lors de l'avènement du « mariage pour tous » en France, beaucoup de personnalités se sont moquées des catholiques qui s'y opposent. Dans les médias, il n'est pas rare que des gens « éclairés » présentent les adversaires catholiques du « mariage pour tous » comme des gens bornés, obscurantistes, etc. Je trouve cela facile. Moi qui n'ai aucun respect pour le mariage, je trouve respectable la démarche de ceux qui veulent conserver le caractère traditionnel du mariage et le réserver aux hétéros. D'ailleurs, le mariage pour tous est surtout un bienfait pour les avocats spécialisés en divorces... donc au final, c'est le capitalisme qui en sort gagnant. Bref, ma position est : je ne suis pas chrétien, mais j'ai de l'admiration pour ceux qui le sont avec intelligence, noblesse, courage. Malheur à moi qui suis nuance ! Et Nietzsche, à qui j'ai piqué la phrase précédente, avait lui aussi un pied dans le christianisme. Il aimait Pascal et Dostoïevski. Et son Zarathoustra est un frère de Jésus. Même ambivalence chez Blake. La mort de Dieu est un des facteurs d'une grande tragédie : le déclin de l'esprit chevaleresque en Occident. S'appuyer sur une croyance en Dieu favorise une tension vers une forme d'excellence. Rejeter Dieu conduit la plupart des hommes à se contenter d'une vie centrée sur le confort, d'une vie où les hommes perdent leurs couilles et les femmes leur âme. C'est un peu triste. Pour surmonter la mort de Dieu, Nietzsche propose la création de nouvelles valeurs. Mais... il n'y a pas de nouvelles valeurs depuis la plus haute antiquité. Notre liberté se borne, dans l'hypothèse la plus ouverte, à choisir nos valeurs prioritaires dans un ensemble d'une vingtaine d'éléments. Et si chacun pour son compte fait son choix au supermarché des valeurs, comment former avec ça une nation qui soit autre chose qu'un amalgame dépourvu d'harmonie ?

– Est-ce l'étude mathématique du langage qui a fait de Chomsky un champion d'une liberté maximale d'expression ? En France, la loi Gayssot réprime les propos négationnistes. Chomsky a signé une pétition réclamant l'abrogation de cette loi.

– User de l'arme juridique pour restreindre la liberté d'expression, n'est-ce pas illusoire ? Supposons que la loi m'interdise d'énoncer : « Il faut exterminer les Suisses ». Ai-je le droit, comme je viens de le faire, de citer cette phrase ? Si non, les avocats ont-ils, eux, le droit de citer cette phrase lors d'un procès contre un homme

accusé de l'avoir dite ? Ai-je le droit de faire dire cette phrase à un personnage de fiction ? Ai-je le droit de dire : « Faut-il exterminer les Suisses ? Certaines personnes le pensent. » ou « Il ne faut pas exterminer les Suisses et je n'ai pas le droit de dire le contraire, hélas. » ou « Il faut terexminer les Suisses. » ? Comme l'avance Zinoviev dans *Les hauteurs béantes*, une loi limitant la liberté d'expression ne peut prévoir toutes les astuces qui permettront de la contourner.

– Il y a une parade : opter pour des lois vagues qui laissent au juge une grande marge d'appréciation.

– En Occident, la tendance est plutôt à la précision ; souvent, la lettre l'emporte sur l'esprit.

– La langue est probablement trop agile pour que la loi puisse en contrôler tous les mouvements, et pour que les mathématiques puissent en modéliser toutes les potentialités.

– Gödel, qui trouva des failles dans les mathématiques, semble en avoir aussi découvert une dans la constitution des USA. En 1947, il étudia soigneusement ce texte avant l'audition requise pour être naturalisé américain. Gödel, accompagné de ses deux témoins Einstein et Morgenstern, dit à l'examineur que la constitution américaine, comme celle de l'Autriche, comportait une faille. Un moyen existait d'instaurer légalement une dictature. « Je peux le prouver », déclara-t-il. Un mémorandum de Morgenstern relate cette histoire. Hélas, on ne sait rien du raisonnement de Gödel.

– Par contre, après sa mort, on a retrouvé dans ses papiers une preuve de l'existence de Dieu, qui formalise des idées puisées chez Saint-Anselme, Descartes, Leibniz.

– La puissance déductive du langage ne permet d'aboutir qu'à l'existence d'un Dieu abstrait, d'un objet mathématique, en somme.

– Certains physiciens soutiennent que l'univers, tel que la science peut le modéliser, est en quelque sorte un objet mathématique. Ce point de vue nous offre une opportunité de conférer à un Dieu abstrait un statut ontologique comparable à celui de l'univers.

– Hum ! L'univers se modélise à travers un dialogue compliqué entre expérience et langage, tandis que le Dieu des preuves ontologiques sort d'un processus linguistique simple, beaucoup trop simple. C'est un retour à la Kabbale, avec d'autres outils. Je ne pense pas que la langue, même avec l'appui des maths, puisse nous conduire à Dieu, mais elle nous permet d'accomplir de beaux voyages.

Vu hier la Tate Modern. Il y a de belles œuvres, mais aussi beaucoup de merdes qui ne sont même pas drôles. Parmi les artistes modernes qui ont les faveurs des musées, il y a, me semble-t-il, une proportion excessive de rebelles, de contestataires. En art comme ailleurs, le conformisme de gauche m'ennuie. Je ne peux m'empêcher de trouver un peu ridicules, un peu puériles les œuvres qui attaquent les pouvoirs, qui célèbrent la liberté, l'égalité, la fraternité universelle, etc. L'art que j'aime fleurit dans les jardins de l'aristocratie.

Dans notre société occidentale très permissive, comment faire de l'art qui sera jugé immoral par la plupart des gens ? Les tabous du sexe, de la mort, de la religion ayant été renversés depuis longtemps, il me semble qu'il ne reste plus qu'une seule solution pour un artiste qui veut choquer : se déclarer raciste, antisémite ou homophobe. Cela dit, depuis plus d'un siècle, la volonté de choquer est devenue en art une forme de conformisme.

Mais entrez, entrez donc, vous les démons du bien ! Venez prendre possession de mon âme ! Donnez-moi la foi dans les grands principes qui me font si cruellement défaut ! J'aimerais tant pouvoir enfin m'exprimer comme tous les esprits que la tolérance éclaire. J'aimerais tant pouvoir affirmer sans ironie que je veux me battre pour un monde plus juste ; que je rêve du plus grand bonheur possible pour le plus grand nombre ; que les droits de l'homme sont mes nourritures spirituelles ; que rien ne distingue un homme d'une femme, à part les organes sexuels ; qu'il faut lutter contre les préjugés, les stéréotypes, les discriminations ; qu'il est nécessaire de s'engager pour défendre les minorités, encore trop souvent stigmatisées par des obscurantistes ; que la gay pride et le mariage pour tous m'enthousiasment ; que notre devoir est d'accueillir à bras ouverts tous ceux qui fuient la guerre ou la pauvreté ; que l'immigration massive est une chance incroyable pour l'Europe, qu'elle va enrichir notre culture ; que la démocratie est le seul régime raisonnable ; que l'école obligatoire améliore l'homme ; que la laïcité s'impose dans toute société avancée ; que la liberté d'expression garantit le droit de blasphémer, d'attaquer violemment les dogmes religieux, mais qu'on ne saurait se réclamer d'elle pour tenir des propos racistes, pour nier des crimes de guerre ; que l'existence d'une extrême droite ne peut s'expliquer que par la peur, l'ignorance, la bêtise, l'égoïsme et la méchanceté ; que – les infréquentables mis à part – tout le monde est artiste, tout le monde est philosophe, toutes les cultures se valent.

Ah ! comme ce serait exquis de chanter les mêmes chansons que l'élite intellectuelle et artistique ! Comme ce serait confortable de me sentir proche des bonnes âmes ! Comme ce serait gratifiant d'enseigner à mon tour le catéchisme de l'ouverture ! Oh, s'il vous plaît, démons du bien, entrez dans ma tête ! Certes, mon intelligence, mon savoir, mon goût, ma vertu vous font barrage, mais démolissez-moi tout ça, que diable ! Avant de mourir, je veux connaître l'ivresse d'un progressiste convaincu.

L'humour, souvent fondé sur la transgression, la déformation, l'exagération, est en fin de compte assez conventionnel... On rit moins en prenant de l'âge, parce que cet aspect conventionnel devient plus évident au fur et à mesure que nous accumulons des informations. Tout finit par rejoindre le fleuve des lieux communs. Les adversaires de la censure, les partisans d'une liberté maximale d'expression sont les véritables ennemis des humoristes et des provocateurs : ceux-ci ont besoin d'interdits pour s'exprimer. Le plaisir de transgresser peut relever du plaisir aristocratique de déplaire (qui comporte bien sûr de la vanité, mais qui n'est pas que vanité). Il relève plus fréquemment d'un désir infantile d'attirer l'attention. Mais bon, un adulte qui ne

se comporte jamais de manière infantile est chiant comme la mort.

Une personne X peut-elle convaincre une personne Y de la beauté de l'objet Z ? Réponse évidente : cela dépend des éléments X, Y et Z. Si on veut aller plus loin, que faire ? Une vaste étude statistique pour essayer de voir s'il existe des catégories pour X, Y et Z qui favorisent l'opération « X convainc Y de la beauté de Z ». A priori, on peut penser que cette opération est facilitée par exemple si X et Y sont tous deux historiens de l'art ou si X et Y sont amoureux l'un de l'autre, etc. On peut aborder de la même manière des questions comme : « X peut-il convaincre Y de la vérité de l'affirmation Z ? » ou « X peut-il convaincre Y qu'il est mal de faire Z ? ». Une question de la forme « Peut-on convaincre autrui de... ? » n'est pas une question philosophique, mais une question de psychologie sociale. D'autant plus que ce sont souvent de mauvaises raisons qui convainquent et de bonnes raisons qui s'avèrent impuissantes à convaincre.

Pour comprendre un saule, le mieux est de le caresser, de le dessiner. Caresser, dessiner sont deux manières de penser sans les mots. C'est bon de laisser les mots se reposer au cimetière. Pour sortir un mot de sa tombe, il faut avoir une belle danse macabre à lui faire accomplir. Sinon, à quoi bon ? Deux heures de dessin, deux heures où les mots ne se manifestent quasiment pas dans mon esprit, deux heures où je pense avec des traits, des formes, des ombres, cela me fait du bien, cela me fait vivre autrement. J'ai l'impression de voir le monde comme je ne l'avais jamais vu. C'est bon, très bon. Sauf pour la sociabilité. Moi qui suis déjà peu sociable...

En matière d'humour, mes dieux sont des dieux de l'enfance, des auteurs de bd comme Goscinny, Gotlib, Greg. Mon intérêt « scientifique » pour l'humour est né une première fois vers l'âge de 12 ans, quand je réalisais de petites bd. Je piquais des recettes d'humour à mes auteurs favoris. Plus tard, c'est la pratique des jeux oulipiens, des exercices de style qui m'a fait prendre conscience qu'il existe des procédés simples pour produire de l'humour. En théâtre d'improvisation, c'est pareil : il y a des trucs pour faire rire. Mais en humour comme en art, les choses ne deviennent intéressantes que si on parvient à dépasser la technique.

J'admire, je trouve beaux la générosité, l'héroïsme, l'esprit chevaleresque, le sens du sacrifice, pour autant qu'ils ne soient pas guidés par une foi religieuse, par l'espoir d'une récompense dans un au-delà. Mais je ne sais pas pourquoi je trouve ces conduites belles. Je ne vois aucune bonne raison de valoriser ces conduites. Au contraire, la raison me dirait plutôt qu'il est con de sacrifier sa vie pour offrir un peu plus de confort à des gens qui sont majoritairement des abrutis.

Être hors sujet est une façon d'élargir le sujet.

L'idée d'homme abstrait, contenue implicitement dans nombre de textes, m'embête.

Elle engendre des confusions, des théories douteuses. L'homme abstrait est un imposteur. Je ne peux tout simplement rien dire d'intelligent sur le pouvoir de conviction d'un discours esthétique, moral ou autre, si je n'ai pas d'informations sur l'émetteur et le récepteur. L'homme abstrait des philosophes est-il homme, femme, chrétien, bouddhiste, jeune, vieux, savant, ignare, intelligent, débile ?

Quel est le but de la semaine de l'Égalité ? Information la plus large et la moins biaisée ou propagande politique et morale sous la bannière (plutôt socialiste) du « vivre-ensemble harmonieux dans une société plurielle » ? L'école ne cherche-t-elle qu'à susciter la réflexion ou tend-elle à valoriser l'égalité des ethnies, des genres, des orientations sexuelles, des cultures, des religions ? L'éducation citoyenne est-elle envisagée « par-delà le bien et le mal » ou est-elle engagée en faveur de grands principes ? Et si, pour changer, on « déconstruisait » l'égalité ? Et si, pour changer, on invitait des opposants au mariage pour tous ? Et si, pour changer, on organisait une semaine du politiquement incorrect, avec des concours de blagues sexistes, de dessins xénophobes, de pamphlets anti-démocratiques, etc. ?

J'hésite à soumettre à nos collègues les questions suivantes.

Semaine de l'égalité. Quelques sujets de réflexion :

1. Dans quelle mesure la semaine de l'égalité est-elle une opération de propagande politique et morale ?
2. N'est-il pas un peu hypocrite d'invoquer « l'éducation citoyenne » ?
3. L'école est-elle tenue de s'engager en faveur des principes qui fondent la démocratie ou peut-elle les remettre en question ?
4. L'égalité n'est-elle pas une valeur prisée davantage à gauche qu'à droite ?
5. Dans quelle mesure un vocabulaire peut-il être révélateur d'une couleur politique ? Je pense à des formules comme : « déconstruire les stéréotypes de genre », « mieux vivre-ensemble », « défense des minorités », « lutte contre les discriminations », « société plurielle », etc., etc.
6. Dans quelle mesure une sélection de spectacles, d'intervenants, d'associations partenaires peut-elle tendre à présenter sous un jour favorable l'égalité (que ce soit celle des genres, des orientations sexuelles, des ethnies, des cultures, des religions) ?
7. L'école peut-elle enrichir le débat en mettant à l'étude des penseurs qui s'opposent à l'égalité ?

Sur la vérité, je ne pense avoir rien de très original à dire. Je me méfie du slogan « à chacun sa vérité », idée trop facile, trop courante et qui me semble en contradiction avec la notion initiale de vérité.

« Chez la plupart des individus, le cerveau joue le rôle non pas d'une Académie des sciences, mais d'un simple ministère de la Propagande. » (Pierre Gripari, Frère Gaucher ou le voyage en Chine)

Être inactuel, c'est se distancer de la propagande.

J'ai relevé dans le Travail de Certificat d'une élève une phrase naïve mais charmante : « Un intellectuel est un homme qui se pose des questions ». Quitte à verser dans la caricature, je dirais plutôt : un intellectuel est un homme qui donne des réponses quand il ferait mieux de se taire. Ou encore : un intellectuel est un homme trop désireux de s'engager pour s'engager à bien réfléchir.

La question de l'utilité de l'art ne déclenche en moi que des pensées très rudimentaires. Par exemple :

1. Ce qui me rend l'art utile, c'est le plaisir d'enrichir mon âme.
2. Ce qui rend l'art utile à un artiste qui prostitue son talent, c'est le plaisir d'être admiré.
3. Ce qui rend l'art utile à un artiste engagé, c'est le plaisir d'essayer de moraliser la société.
4. Ce qui rend l'art utile à un collectionneur, c'est le plaisir de posséder ou de réaliser un bon investissement.
5. Ce qui rend l'art utile à des ministères de la culture, c'est le plaisir d'exercer un pouvoir.
6. Ce qui rend l'art utile à un enseignant, c'est le plaisir de répandre la culture.
7. Ce qui rend l'art utile à des intellectuels de gauche, c'est la possibilité de prendre appui sur l'art pour défendre des thèses progressistes.
8. Ce qui rend l'art utile à des intellectuels de droite, c'est la possibilité de prendre appui sur l'art pour défendre des thèses conservatrices.

Etc., etc., on peut allonger cette liste... Je sais que cette vision éclatée est assez éloignée d'une approche philosophique classique. Mais c'est une manière très simple de montrer que L'Utilité, en tant que catégorie générale, reste une notion très floue et probablement abusive. Tout cela est évidemment très banal, mais l'originalité est-elle utile aux philosophes qui ne recherchent pas les plaisirs de la notoriété ?

Difficile de parler de l'art avec un article défini. La beauté n'est manifestement pas le but de toute œuvre d'art.

Dans « Histoire égoïste », Jacques Laurent raconte qu'au début des années cinquante, les écrivains rassemblés autour de Sartre faisaient régner la terreur dans le monde littéraire. Ils essayaient d'imposer l'idée manichéenne que des écrivains qui refusaient de s'engager (à gauche, bien sûr) étaient nécessairement de mauvais écrivains (et des salauds). C'est fou quand même à quel point la politique peut influencer le jugement esthétique.

« Dieu et le roi, voilà nos maîtres, donc n'en aurai d'autre », disait Bayard, le chevalier sans peur ni reproche. Une France devenue sans Dieu ni roi peut-elle encore engendrer des héros ? Oui, la France actuelle s'est trouvée un héros : Emmanuel Macron. Pourquoi ? Parce que la mission d'un héros est de combattre le Mal. Or tous

les beaux esprits de France s'accordent à dire que le Mal absolu, c'est l'extrême-droite sous toutes ses formes. Et les quelques penseurs qui n'ont pas une vision manichéenne, qui refusent de condamner en bloc l'extrême-droite sont traités d'idiots ou de pourris. L'élection du président au suffrage universel a surtout pour effet d'exciter les peurs, les haines, les revirements, les trahisons, les dénonciations, les amalgames, les manipulations, les visions caricaturales, les idées simplistes, dans tous les partis. Cela provoque un spectacle qui met en scène ce qu'il y a de plus bas dans l'homme et qui tend à exacerber les divisions de la population. Le système helvétique, où le président n'est pas élu au suffrage universel, mais par une assemblée nationale élue au scrutin proportionnel, me paraît moins pernicieux.

Je suis incapable de bien penser ou de bien sentir quelles sont les différences entre penser et sentir. A priori, je dirais que penser est plus proche du langage que sentir. Mais je sens bien que ce n'est pas suffisant. Jean Dutourd, un peu par goût du paradoxe, disait qu'il n'avait pas d'idées, mais seulement des sentiments. Tout cela n'est pas du tout clair pour moi.

Une théorie que j'ai entendue plusieurs fois (qui diable en est l'inventeur ?) : une personne qui ne s'aime pas méprise les gens qui l'aiment, parce que soit ces gens aiment un masque dont ils sont dupes, soit ils ont le mauvais goût d'aimer une personne qui n'en est pas digne. C'est logique, mais tordu. Une objection partielle, c'est que toute personne est suffisamment composite pour aimer certaines parts d'elle-même et ne pas en aimer d'autres.

En dehors de quelques domaines (mathématiques, sciences, certains champs de la philosophie), pour moi tout propos est simpliste, banal. Ce n'est pas une raison pour ne pas tenir de tels propos. D'une certaine manière, je suis très modeste. Je me rends compte que mon esprit ne me permet guère mieux que de choisir les lieux communs qui me conviennent. L'originalité, si elle n'est que volonté de produire un effet, m'intéresse de moins en moins. La complexité, j'en suis conscient, mais elle a quelque chose de paralysant si on ne parvient pas à la dépasser un peu. J'ai envie d'écrire un texte intitulé : « Éloge des idées simples, des préjugés, des lieux communs ».

À l'épreuve de philo du bac français 2017 figure le sujet suivant : une œuvre d'art est-elle nécessairement belle ? Pour moi, il est évident que la réponse est non, car je connais beaucoup d'œuvres d'art (considérées comme telles par les spécialistes) qui ne sont pas belles, voire franchement laides. Mais on ne peut pas se contenter d'écrire ça dans un texte pour le bac. Alors il aurait mieux valu que le sujet soit formulé autrement, par exemple ainsi : un artiste peut poursuivre d'autres buts que de créer de la beauté ; en voici quelques uns : représenter, explorer, amuser, étonner, provoquer, faire de la propagande ; développez-en deux ou trois.

Ce que j'aime n'est pas nécessairement beau. J'aime certaines œuvres parce qu'elles déclenchent en moi une émotion qui me renvoie à l'idée (pour moi mystérieuse) de beauté. Mais j'aime aussi des œuvres pour de toutes autres raisons : parce qu'elles m'étonnent, me font rire, rêver, réfléchir, etc. Et il y a des œuvres que je n'aime pas pour le moment, mais que je pourrais peut-être trouver belles dans quelques années, parce que, par exemple, la pratique du dessin éduque ma sensibilité. Sur des sujets comme l'art et la beauté, je me méfie des théories.

On peut se demander si une société qui revendique de plus en plus de droits est une société en bonne santé...

« Le siècle des Lumières » est un cliché qui m'agace. Je ne trouve pas que les philosophes du 18^e siècle soient plus lumineux que les autres. Je préfère les lumières de Montaigne et de Pascal à celles de Voltaire et de Rousseau. Et la grande révolution qui se situe vers 1800 n'est pas la révolution française, mais la découverte de l'électricité (dixit Valéry).

Je n'ai jamais vu d'échelle de valeurs, précisément représentée. Je crois que cette notion est une légende. Les valeurs ne sont pas une construction de la pensée rationnelle, organisatrice, hiérarchisante. Les valeurs sont des mots qui résument des habitudes contagieuses, suffisamment durables pour créer un esprit de groupe, pour caractériser la « noblesse d'âme » d'une caste. Je parle sans réfléchir... ce que je dis est probablement faux... C'est seulement ce qui me passe par la tête en ce moment.

Si la théorie de la relativité s'appelle ainsi, c'est parce que la relativité des valeurs était une idée à la mode au 20^e siècle. L'espace et le temps sont relatifs à l'observateur, bon, et alors ? Ils le sont parce qu'Einstein part du postulat que les lois de la nature sont les mêmes pour tous les référentiels. Sa théorie est plutôt absolutiste.

Bien qu'étant assez inactuel, je tombe souvent dans certains pièges de la modernité, notamment la futilité, l'éparpillement, l'esquisse...

Le postulat « rien n'arrive sans raison » a-t-il une autre raison d'être que psychologique ? Est-il autre chose qu'une croyance motivante ? S'il ne répond à aucune nécessité logique, ne serait-il pas plus conforme à l'esprit scientifique d'en faire l'économie ? N'est-il pas en contradiction avec le principe du rasoir d'Occam ? On peut rechercher des raisons à tout sans avoir besoin de postuler que de telles raisons existent nécessairement.

Existe-t-il dans l'univers des endroits où il ne se passe rien pendant une durée Δt ? Selon la mécanique quantique, le vide n'est pas totalement vide, puisqu'il est rempli de l'énergie du vide. Mais on peut considérer que la seule présence de cette énergie ne constitue pas à proprement parler un événement. L'idée d'événement

implique un changement. Alors on peut dire qu'il se passe quelque chose quand l'énergie du vide fluctue. La question que je me pose est alors la suivante : quel est l'écart maximal possible de temps entre deux fluctuations de l'énergie du vide en un point donné de l'espace ?

La mythologie est à la zythologie ce que l'ambrosie est à la bière. De plus, l'exploitation de la mythologie en littérature ne répond ni au besoin d'identification, ni au snobisme du double sens ou de toute autre complexité, mais au désir d'écrire une histoire éternelle, donc hors de l'actualité, indépendante de la technologie moderne, centrée sur ce qui remue l'âme depuis la nuit des temps.

Une doyenne nous a transmis la lettre d'une dame d'Amnesty International, qui propose de venir en classe donner un atelier sur les droits humains, afin d'œuvrer pour « un monde plus juste », de « déconstruire les stéréotypes et préjugés » et patati et patata... J'ai protesté contre ces propos cuculs et cette démarche qui, selon moi, relève de la propagande. La complaisance du Département de l'Instruction Publique envers la propagande pour des valeurs dites progressistes m'agace. Je ne suis pas strictement opposé à la propagande à l'école, mais à deux conditions : 1. J'aimerais que toute démarche de propagande soit reconnue comme telle et non pas camouflée sous des oripeaux rhétoriques (comme « l'éducation citoyenne »). 2. J'aimerais que si on tolère une propagande en faveur d'une position, on tolère aussi une propagande contre cette position. Mais je rêve, bien sûr !

En Europe, les proportions d'artistes, d'écrivains, de musiciens, d'amateurs d'art, de littérature, de musique n'ont probablement jamais été aussi fortes qu'aujourd'hui. Vivons-nous pour autant dans une époque de haute culture ? La quantité n'exclut pas la qualité, mais... la démocratie libérale encourage un climat général de médiocrité qui nuit à l'amour de l'excellence. Stendhal prétend que le meilleur régime est la monarchie absolue tempérée par l'assassinat. Jolie formule, et très juste ! Mais, dans notre société de l'enfant-roi, du sénile-roi, du discriminé-roi, de la victime-roi, le retour à la monarchie absolue n'est pas pour demain. S'il faut nous accommoder de la démocratie, comment la tempérer pour rendre la vie plus romanesque ?

J'ai l'impression que les adolescents et les jeunes adultes sont très conformistes, surtout ceux qui se déclarent anti-conformistes. Mais, dans les grandes villes, les conformismes sont multiples. Il y a par exemple le conformisme de la révolte, celui des bons sentiments humanitaires, celui du bien-être (jouissance et confort), celui de telle religion, celui de telle philosophie, etc. L'esprit libre est celui qui voit l'omniprésence de la propagande et ne se laisse pas séduire. Je comprends qu'un professeur de philosophie soit désireux de former des esprits libres. Est-ce de la vanité ? Je dirais plutôt une forme de volonté de puissance. Peut-être vaut-il mieux ne pas attacher trop d'importance à cette ambition. Je crois que mes professeurs ont eu peu d'influence sur le développement de mon esprit. Et ceux qui m'ont probablement

le plus apporté sont les professeurs qui m'ont conduit involontairement à penser contre leurs idées.

Mener une campagne contre le harcèlement musical.

« Vous savez Cioran, je pense exactement le contraire de ce que vous pensez, et pourtant il n'y a pas une seule phrase de vous avec laquelle je ne sois pas d'accord. » (Clément Rosset). Trop extrême pour être vraie, cette phrase amusante nous fait réfléchir. Pourquoi nous paraît-il envisageable qu'un accord sur les éléments puisse coexister avec un désaccord sur l'ensemble ? Même si on admet ce cliché un peu vague que « le tout est plus que ses parties », comment les mêmes parties pourraient permettre la construction de deux tout diamétralement opposés ? À première vue, je ne trouve qu'une solution : les parties sont contradictoires ou permettent des interprétations divergentes. Cela me ramène à une autre question : comment peut-il y avoir des nietzschéens de gauche et des nietzschéens de droite ? Il y a, me semble-t-il, deux raisons : biais d'interprétation et surtout biais de sélection (chacun privilégie ce qui lui plaît dans l'œuvre de Nietzsche et met entre parenthèses ce qui lui déplaît). Je m'aperçois que mon analyse n'est pas complète. Prenons cette phrase très nietzschéenne de Cioran : « L'espoir est une vertu d'esclave ». On peut être d'accord avec cette affirmation et en tirer des conclusions existentielles différentes. Par exemple, on peut se dire : « il m'est impossible de ne plus espérer, donc j'accepte ma condition d'esclave ». Mais on peut se dire aussi : « plutôt que d'espérer, qui est avant tout une attitude passive (espérer, c'est en grande partie attendre, s'en remettre à la chance, au destin, à Dieu), je vais m'efforcer d'agir ».

Espérer n'est pas nécessairement attendre passivement. Par exemple, l'espoir d'une vie après la mort peut modeler toute une existence à travers des pratiques religieuses. Cet espoir peut conduire à des œuvres artistiques immenses. À un niveau plus terre à terre, espérer peut consister à préparer son esprit à un changement d'existence ; attendre, guetter un moment favorable pour prendre une décision importante. Quand l'espoir n'est pas une fuite dans le rêve, il peut être un bon stimulant. Quand l'espoir fait bouger, il n'agit pas tout seul. Il y aurait tout une théorie à développer pour comparer l'espoir, le désir et la volonté. À priori, sans trop réfléchir, je dirais que l'espoir est le plus passif des trois, le désir le plus énergique, le plus pur, le plus amoral et la volonté le plus contrôlé. Mais qu'est-ce qui contrôle la volonté ? Souvent, c'est le poids de toute une éducation morale, le surmoi freudien. Dans ce cas, ne pourrait-on pas dire que la volonté est une vertu d'esclave de la morale ?

Dans le langage courant, dire à quelqu'un : « fais preuve de volonté » veut souvent dire : « retiens-toi ! ». Oui, la volonté peut aussi être (ou devrait être) l'affaire du moi, mais le moi est probablement la notion la plus floue de toute la psychologie. J'ai l'impression qu'il s'agit d'un mot fourre-tout (comme Dieu, d'ailleurs) qui désigne un des plus gros carrefours de nos ignorances. J'ai écrit dans un poème que ce qui

décide en moi, c'est un magma dont je suis bien en peine de peser les éléments. Même en se limitant au schéma tripartite : tête, cœur et ventre, qui peut prétendre avoir l'oreille suffisamment fine pour distinguer le rôle de chaque instrument dans le concert qui se joue en nous ? Je ne suis pas très optimiste sur l'efficacité de la raison à prévoir les conséquences probables de nos actes. Et quand bien même serait-elle efficace, ne serait-ce pas une grave folie que de vouloir toujours écouter la raison ? On peut être esclave de sa tête, comme on peut être esclave de son cœur ou de son ventre. Une sagesse parmi d'autres est de parier parfois sur la raison, parfois sur autre chose, comme la poésie.

Je suis écœuré par cette société qui veut tout moraliser, aseptiser. Pour beaucoup de gens, c'est un plaisir de condamner. C'est facile, ça ne demande pas beaucoup de réflexion et c'est un moyen de se faire des amis. Les écrivains et les artistes que j'aime œuvrent contre « le démon du bien ».

La souffrance ne rend pas plus fort, tout au plus rend-elle plus prudent ou plus lâche. Il y a des êtres hypersensibles qui éprouvent de très grandes joies et de très grandes souffrances, et d'autres êtres, moins sensibles, chez qui les états d'âme sont moins intenses. Je ne crois pas aux vertus de la souffrance. Mais je crois aux vertus du plaisir.

2018

D'après Jones, Freud aurait dit à Marie Bonaparte : « La grande question restée sans réponse et à laquelle moi-même n'ai jamais pu répondre malgré mes trente années d'étude de l'âme féminine, est la suivante : que veut la femme ? » Freud n'est pas loin de Woody Allen. Mais une méta-question se pose alors : cette question est-elle pertinente ? À savoir, par-delà la multiplicité des femmes, y aurait-il des tendances féminines suffisamment générales pour légitimer une recherche des volontés de LA femme ? Et si Freud dit n'avoir pu élucider le mystère de la femme, c'est qu'il pense avoir résolu celui de l'homme. Alors, selon Freud, que veut l'homme ? Coucher avec sa mère ? Oui, mais encore ? Boire de la bière avec des copains ? Oui, bien sûr, mais à part ça ? Développer sa puissance sexuelle, sociale, (intellectuelle, artistique), etc. ? La femme veut souvent la même chose que l'homme, mais peut-être pas de la même manière.

Lou Salomé s'oppose à Freud sur la question de la pulsion de mort. Elle pense qu'une telle pulsion innée n'existe pas. Elle voit plutôt dans l'attrait pour la mort une pulsion de vie détournée, une volonté de puissance qui se retournerait contre soi. Je n'ai pas lu les textes psychanalytiques de Lou Salomé, mais la biographie que je lis suggère qu'elle a essayé de rapprocher la pulsion de vie freudienne et la volonté de puissance nietzschéenne.

Beaucoup d'écrivains, d'artistes, de créateurs, de penseurs disent être animés par la volonté d'imprimer dans l'humanité une trace de leur singularité, de laisser leur cicatrice sur la terre (Malraux), d'œuvrer pour l'honneur de l'esprit humain (Dieudonné, le matheux, pas le bouffon). Cette volonté rend sans doute plus intéressante (mais pas forcément plus heureuse) la vie de certains êtres et cela peut suffire à la justifier. Mais, dans une perspective nihiliste (pas de dieux, pas d'au-delà, pas de sens de la vie), on peut se dire qu'une telle volonté n'a pas plus d'importance qu'une autre. On peut conférer plus de noblesse à cette volonté qu'à celle par exemple de devenir riche ou de baiser plein de gonzesses ou d'entraîner des millions d'hommes à la guerre. Mais la grande question est : qu'est-ce qui nous fera choisir la noblesse plutôt qu'autre chose ? Ou plutôt, comme les grands artistes sont souvent aussi de gros cochons : qu'est-ce qui nous fera choisir la noblesse en parallèle au cul ?

Et si ce que voulait la femme était : un peu plus de noblesse et un peu moins de cul... ?

Ce qui m'intéresse dans la vie, ce sont les moments où s'ouvre un palais de poésie et de joie.

Rilke a hésité à suivre une psychanalyse, parce qu'il souffrait de terribles angoisses.

Aurait-il écrit les sonnets à Orphée, les élégies de Duino et les derniers poèmes s'il était allé s'engluer chez un psy dans les égouts de l'âme ? Comment savoir ? Peut-être aurait-il écrit des textes avec un humour à la Woody Allen...

Qu'appelle-t-on raison ? Dans les sciences : un outil puissant ; en philosophie : un guide pour délirer un peu, mais pas trop ; dans la vie sociale et professionnelle : un manuel de civilité ; dans la vie intime : un boulevard qui mène à la médiocrité.

Il arrive souvent qu'une « crise » prenne une tournure « théâtrale » qui a pour principal effet d'augmenter les souffrances au lieu de les calmer.

« Ce qui ne me tue pas me rend plus fort » est une sottise. En vérité: ce qui me tue me rend plus mort.

Je tiens énormément à toi. Un psy dirait sans doute que c'est de la dépendance affective. Bon, et alors ? Toutes les passions sont des addictions. Écrire, lire, dessiner, observer les oiseaux sont aussi des passions pour moi. Renoncer à ses passions, c'est renoncer à vivre. Oui, me dira-t-on, mais si une passion fait trop souffrir ? Il est vrai que ma passion pour toi occasionne parfois de grandes souffrances (et aussi de très grandes joies, bien évidemment). Mon âme répugne à la souffrance. Mais ce n'est pas la seule dimension qu'elle prend en compte. Un homme que ses couilles font souffrir doit-il se les couper ? Voilà une pensée très chrétienne... Tu es devenue une part de mon âme. Renoncer à toi serait m'amputer d'une part de mon âme. Je ne le veux pas. Et d'ailleurs qui pourrait me convaincre que je vivrais mieux sans toi ? Il y a un titre de Montherlant que j'adore : Garder tout en composant tout. Que veut-il dire ? Ceci : « Une âme saine, ayant ce fond de simplicité qui caractérise et permet les choses grandes, sera toujours assez flexible, assez abondante et assez vigoureuse pour fondre joyeusement dans une unité supérieure la plupart de ces prétendues antinomies qui arrêtent tant de larves que nous croisons. Bonheur, souffrance, candeur, souillure, sagesse, folie, tout m'appartient et je veux tout avoir, car tout m'est bon, si rien ne l'est assez. » Nietzsche et Lou Salomé ont dit à peu près la même chose.

J'aime le mot « élégance ». Par contre, je n'aime pas beaucoup les mots « respect » et « dignité », peut-être parce que je les ai trop entendus dans le langage des bien-pensants. Je ne pense pas être quelqu'un de très respectueux. Je crois que le mépris peut avoir autant de valeur que le respect (voir Nietzsche). Et je crois que la dignité devrait se mériter. L'idée de dignité inhérente à l'être humain, qu'on trouve dans les droits de l'homme, m'agace. Dire qu'un homme est digne simplement parce qu'il est un homme, voilà pour moi un tour de passe-passe rhétorique sans intérêt. Quant à la dignité moins automatique, si elle relève d'un simple conformisme aux mœurs, elle n'est pas très sexy. Le mot « hauteur », lui, me plaît. De même que le mot « élégance ». La hauteur, l'élégance témoignent d'une volonté de viser une éthique de nature esthétique.

Rivarol : « Ce qui n'est pas clair n'est pas français. » Jusqu'à la moitié du dix-neuvième siècle, on peut considérer en effet que le français fut un modèle de clarté. Ensuite, de nombreux écrivains, les symbolistes, les surréalistes, beaucoup de poètes du vingtième siècle, ont détourné le français vers des régions obscures

Qu'est-ce qui a pour moi de la valeur ? Ce vers quoi ma volonté tend. Que réclame la volonté qui travaille en moi ? De la puissance. Qu'est-ce que la puissance ? Ce qui augmente le nombre, la durée ou l'intensité de mes plaisirs ; ce qui diminue le nombre, la durée ou l'intensité de mes souffrances (peurs, ressentiments, hontes colères, deuils, etc.) ; ce qui équilibre plaisirs et souffrances ; ce qui compense les défaites par des victoires.

Pourquoi A, B, C, etc. ne valorisent-ils pas autant les mêmes choses ? Parce la puissance ne connaît pas l'égalité. A privilégie sa puissance matérielle, B sa puissance amoureuse, C sa puissance artistique, D sa puissance intellectuelle, E sa puissance sportive, F sa puissance communicative, G sa puissance philanthropique. Parce que l'alchimie du plaisir et du manque varie d'une personne à l'autre. T est un drogué du travail, toute sa volonté vise à optimiser sa puissance de travail. V est un vieillard pauvre et malade, la seule puissance qu'il lui reste est de jouer de l'harmonica.

Y a-t-il des valeurs universelles ? La plupart le sont, ou presque. Ce qui varie, c'est l'investissement dans telle ou telle valeur.

Comment une civilisation en vient à privilégier certaines valeurs ? C'est une question d'histoire. Et de biologie pour celles qui partout sont fortes.

Un état peut-il prôner un respect égal de toutes les valeurs ? Il peut prôner ce qui lui chante, mais il doit agir. Or les actions révèlent des valeurs prioritaires. Vers quoi tend le discours sur la relativité des valeurs, des cultures, sur le respect de la diversité ? Il pourrait tendre vers un accroissement collectif de puissance dans tous les domaines. Il pourrait aussi tendre vers un nivellement par le bas des multiples formes de puissance, c'est-à-dire vers la tiédeur, la médiocrité. Je crois que la pensée relativiste a souvent pour effet de laisser certains phénomènes imprimer sur une société la priorité de plaisirs peu nobles.

Qu'est-ce qui pour moi est noble ? Je n'ai pas encore trouvé de réponse complète. Une condition nécessaire est de se frotter à une immense difficulté. Pas de noblesse dans la facilité ! Le plaisir de se glorifier d'une belle âme en adhérant aux lieux communs de la moraline progressiste est trop facile pour être noble. Le plaisir de savoir bien jouer Chopin après quinze années d'apprentissage du piano est assurément noble.

Ce que d'aucuns nomment valeurs n'en sont pas de mon point de vue. L'égalité ne m'apparaît pas comme une valeur, parce qu'elle ne relève pas de ma volonté, mais d'une volonté politique de limiter les volontés individuelles. Un esclave peut considérer l'égalité comme une valeur, parce que l'égalité, dans son cas, augmenterait ses plaisirs. Mais je ne veux pas attacher d'importance au point de vue d'un esclave.

La charité ne m'apparaît pas comme une valeur, parce que j'éprouve davantage de malaise que de plaisir à donner une pièce à un mendiant. Par contre, je reconnais que la charité est une vertu.

Qu'est-ce qu'une vertu ? Une vertu est un guide fourni par une tradition. Une vertu nous indique des manières d'agir qui feront de nous une personne honorable dans une société traditionnelle. Pour qui trouve du plaisir à être honoré ou souffrirait trop de se sentir déshonoré, ne serait-ce qu'à ses propres yeux, une vertu est une valeur. Toutes les traditions opèrent une distinction entre vertus plutôt masculines et vertus plutôt féminines. La psychobiologie semble montrer que les sexes diffèrent aussi sur le plan des valeurs.

Y a-t-il encore des vertus européennes ? Certains hommes se réclament des vertus d'Homère, d'Aristote, de Marc-Aurèle, du catholicisme. Mais ces traditions, minées depuis longtemps, n'ont plus beaucoup de poids. Il règne en France une mystique démocratique ou républicaine que les hommes ayant encore un peu de caractère ne peuvent pas prendre au sérieux. Cette mystique ne favorise pas les vertus anciennes qui ont fait de l'Europe le continent de la plus haute culture. Elle favorise d'une part un libéralisme qui remplace le beau par le rentable, d'autre part une tolérance qui ouvre grand la porte à de fortes vertus non-européennes. Dans le langage des progressistes, comment s'appelle ce phénomène qui éloigne l'Europe de la grandeur ? Le vivre-ensemble.

Existe-t-il un désintéressement qui ne servirait pas les intérêts de la fierté ou d'une autre composante de l'âme ?

L'estime de soi, malgré les critiques pertinentes d'Albert Ellis, est une théorie à la mode, au point que l'OMS affirme l'importance de fortifier l'estime de soi des étudiants pour prévenir le suicide. Pourtant, combien d'écrivains et d'artistes ont nourri leur œuvre avec le pessimisme, la culpabilité, les ruminations, l'envie, l'hypersensibilité, le doute, le perfectionnisme, l'autocritique : autant de caractéristiques d'une faible estime de soi, d'après Wikipédia ? La solitude, le manque de reconnaissance de la part d'autrui, de mauvaises relations avec les parents ruinaient l'estime de soi. Probable, mais ces conditions ne favorisent-elles pas quelquefois les forces créatrices ?

Est-ce mon devoir d'enseignant de mettre en place une pédagogie améliorant l'auto-estime de chaque élève et d'œuvrer ainsi pour le bonheur hygiénique du plus grand nombre ? Ma réponse est : non !

D'après le test de Rosenberg, mon estime de moi serait moyenne. Mais les questions de ce test me paraissent ridicules, tant elles sont générales et biaisées par des filtres conformistes. Ce questionnaire et la grandeur qu'il est censé mesurer me semblent révélateurs d'une pauvreté, d'une grossièreté qui caractérisent souvent la psychologie américaine.

J'oppose à la souffrance morale ma volonté très égoïste de faire ce que j'aime faire.

La culpabilité ne mène qu'à se taper la tête contre le mur. Au diable, la culpabilité ! Je ne vais pas perdre mon énergie avec cette faiblesse mentale.

« Il se peut que Dostoïevski se soit trompé : la beauté ne sauvera pas le monde car les hommes, pour beaucoup, lui préfèrent la laideur et la vulgarité. Le salut est donc, plus que jamais, une affaire personnelle. » (Paul-François Paolo, *L'imposture du vivre-ensemble, de A à Z, L'artilleur*, 2018). C'est ce que je pense aussi. J'ajouterai qu'un certain humanitarisme, lui aussi, tue la beauté. Quand une région est prête à détruire des paysages naturels pour accueillir toujours plus de gens qui vont surtout apporter des problèmes, personnellement je préfère accorder la priorité aux arbres.

Il me semble qu'il échappe à beaucoup de philosophes que Heidegger est un humoriste. Dans son essai : « Le mot de Nietzsche « Dieu est mort » », j'ai relevé quelques phrases d'un comique irrésistible :

« Or, si la valeur ne laisse pas l'être être l'être qu'il est en tant qu'être même, alors le dépassement du nihilisme n'est, au contraire, que le véritable accomplissement du nihilisme. »

« Nihilisme signifie : tout est nul à tous les égards. Tout, c'est l'étant en entier. Or, l'étant se tient sous la lumière de tous ses égards lorsqu'il est éprouvé comme étant. Nihilisme signifie alors qu'il n'en est rien de l'étant comme tel en son entier. Mais c'est à partir de l'être que l'étant est ce qu'il est, et comment il est. Étant admis que tout « est » tienne à l'être, l'essence du nihilisme consiste en ce que de l'être lui-même, il ne soit rien. L'être lui-même, c'est l'être en sa vérité, laquelle vérité appartient à l'être. »

La clef de cet humour poétique est donnée par la dernière phrase de cet essai : « Et la pensée ne commence que lorsque nous avons éprouvé que la Raison, tant magnifiée depuis des siècles, est l'adversaire le plus opiniâtre de la pensée. »

Vive la 'pataphysique !

Les grands scientifiques ont parfois tendance à surestimer leurs connaissances. En 1897, Berthelot, un grand chimiste français, écrivait : « L'univers est désormais sans mystère. » À la même époque, Henri Poincaré, un immense génie des mathématiques et de la physique, considéré comme un des derniers grands savants universels, écrivait : « Le bon sens à lui tout seul est suffisant pour nous dire que la destruction d'une ville par la désintégration d'un demi-kilo de métal est une impossibilité évidente. » Si des personnes d'une intelligence hors du commun et d'une culture phénoménale peuvent commettre des erreurs graves, le bon sens devrait nous conduire à nous méfier du bon sens, à douter de ce que nous croyons savoir. A fortiori en philosophie et en sciences humaines. C'est pourquoi ces intellectuels, ces politiques, ces pédagogues qui nous assènent avec une conviction inébranlable une salve de lieux communs chics me font bien rire.

Je n'ai aucun mépris pour les gens qui consacrent beaucoup d'énergie à faire la fête

et à s'éclater au lit. Par contre, j'ai un certain mépris pour les « penseurs » qui tombent dans le blabla et le chichi, qui se croient supérieurs parce qu'ils enculent des mouches. Au delà des caricatures, le fait qu'une pensée riche soit une chose rare n'en fait pas une chose respectable. Je veux bien qu'on place la pensée au-dessus de certains plaisirs plus communs, mais au nom de quels critères ? Qu'est-ce qui pourrait conférer à la pensée une valeur supérieure ? Certains vont répondre : Dieu, ce qui évacue la difficulté. D'autres vont dire que la pensée augmente la liberté. C'est déjà plus intéressant, car fort discutable (j'ai souvent écrit mon impression que la raison peut faire de nous des esclaves). En admettant cette réponse, quels sont les avantages de la liberté ? Dans nos sociétés, nous valorisons principalement la liberté parce qu'elle nous permet de nous amuser. Donc si la pensée tire sa valeur de la liberté, c'est dans le but de nous amuser, et donc la valeur suprême est le plaisir et la pensée n'en est qu'un instrument. Cette réponse nie la supériorité de la pensée. Alors je reviens à ma question : qu'est-ce qui pourrait conférer à la pensée une valeur supérieure ? Certains vont dire : la pensée permet de mieux connaître le monde. Pourquoi pas ? Mais que répondre à Cioran : « Objection contre la science : ce monde ne mérite pas d'être connu » ? Certains vont dire : la pensée rend la vie humaine plus intéressante. C'est la meilleure réponse que je parviens à trouver, si je tenais à donner une réponse. En vérité, c'est une question que je ne me pose pas vraiment, parce que placer la pensée au-dessus de... ou au-dessous de..., je m'en bats les couilles, pour parler comme les jeunes filles d'aujourd'hui. Il me plaît ce monde moderne où, grâce à la pensée de philosophes éminents, le romantisme est mort, remplacé par des jeunes filles qui ont des couilles et qui parlent comme des putes...

Je fais une distinction entre les mots « culture », « savoir », « éducation ». Ce qui m'énerve chez beaucoup de gens qui font de la propagande pour la culture, qui demandent des sous pour la culture, qui affichent des slogans du genre « défendons la culture » chaque fois que l'état veut diminuer des subventions, c'est que la culture en question est un fourre-tout où l'on met sur un pied d'égalité de nombreuses merdes pour intellos décadents et quelques chefs-d'œuvres. Je veux bien qu'on célèbre la culture pour monter des pièces de Montherlant qui n'est plus joué nulle part, parce que bien trop à contre-courant, mais je ne veux pas qu'on prélève un sou sur mes impôts pour jouer des pièces qui sont à mes yeux une négation de l'art. La tolérance, l'ouverture, la diversité, tous ces mots creux chéris des progressistes ne sont bien souvent que des alibis pour promouvoir la médiocrité, les valeurs à la mode.

Il y a énormément de choses, d'artistes, d'écrivains que j'admire. Mais je ne sais pas parler de ce que j'admire. Les mots ne me viennent pas. Alors que les mots me viennent très facilement pour parler de ce qui me déplaît. Disons que je maîtrise mieux la langue du diable que celle de Dieu.

Mon scepticisme me conduit tout naturellement à détruire plutôt qu'à construire. Du reste, beaucoup de philosophes me semblent plus convaincants dans leurs entreprises

de démolition que dans celles de construction. Un lieu commun dit qu'il est plus facile de détruire que de construire. En art, oui. En philosophie, c'est très discutable. Une grande partie du « progrès » en philosophie se traduit par des destructions de systèmes bâtis sur des hypothèses douteuses.

Dans « La Nausée », Sartre dit : « Par définition l'existence n'est pas la nécessité. » Ailleurs, il définit le Salaud comme celui qui pense que son existence est nécessaire. Si l'on réunit ces deux définitions, on peut dire que pour Sartre, le Salaud est celui qui n'accepte pas la définition que Sartre donne de l'existence. Je sais que la philosophie de Sartre est complexe, riche, etc., je sais que je n'en extrais là qu'un tout petit morceau qui simplifie à l'extrême une pensée très élaborée, n'empêche que c'est quand même gonflé de nommer « salauds » ceux qui n'adhèrent pas à une définition.

Trop attendre peut transformer un trop tôt en trop tard.

Il y a des gens qui convertissent rapidement leurs hypothèses en certitudes.

Pourquoi attaquer ? Parce que mon esprit s'amuse ainsi.

Je ne pense pas que seule la gentillesse soit belle. Par exemple, l'humour peut être beau, or l'humour est rarement gentil. Je pense que le courage d'un soldat sur un champ de bataille peut être beau, or là non plus, on ne saurait parler de gentillesse. D'autre part, la gentillesse n'est pas nécessairement belle si elle s'accompagne d'un aveuglement. Avec les meilleures intentions du monde, un gentil peut, par suite d'une mauvaise analyse, provoquer bien plus de malheurs qu'un cynique. Un scorpion peut être beau. Nombre d'écrivains, d'artistes, de philosophes sont des scorpions dans leur œuvres, et parfois aussi dans la vie. Heureusement qu'il y a des scorpions, sinon le monde serait ennuyeux ! Le problème, c'est qu'il y a trop de scorpions excessivement nuisibles. Disons qu'il y a des gentils scorpions, comme moi, qui font des piqûres bienfaites, et des scorpions qu'il vaut mieux brûler. Et ce qui se fait par-delà le bien et le mal, peut-il être beau ? Nietzsche répondrait oui. La recherche de vérités est belle, même si elle doit être impitoyable envers les erreurs ou les impostures.

Si l'humanité parvient à doter les robots de toutes nos facultés sensorielles, cognitives et affectives, d'en faire des plus-qu'humains, des super-génies intellectuels et artistiques, quelles en seront les conséquences pour nous autres pauvres humains ? Peut-être (je suis loin d'en être sûr) celles-ci :

- a) Plus personne ne croira en l'existence d'une âme immortelle.
- b) Plus personne n'aura le goût de créer une œuvre intellectuelle ou artistique, car nous nous sentirons débiles par comparaison avec les robots.

Nous ne savons encore pas grand-chose du cerveau. Fait-il inconsciemment des statistiques, des évaluations de probabilité ? Peut-être, mais de manière, me semble-t-

il, peu adaptée à la complexité de notre monde post-préhistorique.

Du moment qu'il ne s'agit pas de marcher pour la paix, pour le progrès, pour le climat, pour revendiquer ci, pour protester contre ça, je marche avec plaisir.

Je lis en ce moment « Intra muros », le journal tenu en prison par Pierre-Antoine Cousteau. Passionnant ! Robert Brasillach, Lucien Rebatet et Pierre-Antoine Cousteau (le frère du commandant Cousteau) furent les trois plus belles plumes du journal « Je suis partout ». À la fin de la guerre, tous trois furent condamnés à mort, uniquement à cause de leurs écrits. Seul Brasillach fut exécuté, les deux autres ayant bénéficié d'une commutation de peine en détention à perpétuité. Le motif invoqué par les tribunaux pour les condamner était : « intelligence avec l'ennemi ». Ce qui a fait dire à un allemand qui habitait en France pendant la guerre et qui a été condamné lors de l'épuration : « On m'a accusé d'intelligence avec moi-même. » En prison, Brasillach écrivit ses très beaux « Poèmes de Fresnes », où il rend notamment hommage à André Chénier, condamné à mort par les révolutionnaires (à son procès, le procureur avait déclaré : « La république n'a pas besoin de poètes », tout comme au procès de Lavoisier, le procureur avait lancé : « La république n'a pas besoin de savants », bref à cette époque comme à beaucoup d'autres, la république avait surtout besoin de cons). En prison, Rebatet écrivit « Les deux étendards », un chef-d'œuvre sur l'amour, la religion et la musique, un gros roman qu'admirait Albert Camus, Georges Steiner et François Mitterand, notamment, mais dont personne ne peut plus parler en France, parce que Rebatet n'a jamais renié ses opinions fascistes. En prison, Cousteau écrivit « Intra muros », son journal, resté inédit jusqu'en 2017, qui révèle un homme aristocrate dans l'âme. C'est aussi grâce à la prison que des écrivains comme Casanova, Dostoïevski, Alphonse Boudard, Jacques Perret, Soljenitsyne, etc. accouchèrent de chefs-d'œuvres. Je me dis que si la France veut que la littérature renoue avec l'excellence, il faut de toute urgence mettre en prison les talents les plus prometteurs.

Kierkegaard écrit le plus sérieusement du monde : « l'individu, en tant qu'individu, est en rapport absolu avec l'absolu ». J'espère qu'il explique auparavant ce qui distingue un individu en tant qu'individu d'un individu en tant qu'autre chose qu'individu ; qu'il explique ce qu'est un rapport absolu ; qu'il précise la nature de l'absolu et les possibilités d'être en rapport avec. En tout cas, une phrase pareille, sortie de son contexte, produit un drôle d'effet, comme tant de phrases de Heidegger, de Sartre et d'autres abstrauteurs de quinte-existence. Définition : est absolu ce qui existe indépendamment de toute condition ou de tout rapport avec autre chose. Moi, avec mon esprit borné de mathématicien, si un philosophe me balance une définition pareille, mon premier réflexe est de lui dire : donnez-moi quelques exemples incontestables. Et si la personne en face de moi n'est pas capable de répondre à ma demande, je me dis que cette notion est sans intérêt. Ça m'avance à quoi, à moi le loup et l'agneau Pascal, en tant qu'unité distincte de ce qui n'est pas moi, de me

savoir en rapport mystérieusement absolu avec ce qui existe indépendamment de toute condition ou de tout rapport avec autre chose, y compris de tout rapport avec moi qui suis quand même en rapport avec ça, dont je ne suis pas foutu d'avoir une idée de ce que c'est, faute d'exemples à la portée de mon pauvre esprit grâce auquel j'aurai la grâce d'accéder au royaume des cieux dont le pluriel me divise ? Est-ce à travers ce que Wittgenstein nomme jeux de langage que « Jésus se venge depuis 2000 ans de ne pas être mort sur un canapé » (Cioran, bien sûr !) ?

Une petite blague intéressante :

Deux vieilles se croisent dans la rue.

– Comment vas-tu Marguerite ?

– Oh ! Je n'ai pas le moral... Je viens de perdre mon mari...

– Ah bon ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

– Je l'ai envoyé dans le jardin chercher des carottes et des poireaux pour faire la soupe. Il a été pris d'un malaise... J'ai appelé les secours, mais quand ils sont arrivés, ils m'ont dit qu'il avait eu une crise cardiaque.

– Aïe ! aïe ! aïe ! ma pauvre ! Comment as-tu réagi ?

– J'ai fait des pâtes.

En montrant que l'autre ne souffre pas nécessairement de ce nous croyons qu'il souffre, cette blague permet d'aborder aux moins deux problématiques :

1. La fausse attribution (par projection ou évaluation probabiliste) d'états d'âme ou de pensées à autrui.
2. Le danger de se positionner en sauveur, du fait qu'on a toujours une vision plus ou moins biaisée des drames d'autrui.

Plusieurs mathématiciens (notamment Hardy et Dieudonné) ont dit que les mathématiques pures ne poursuivaient aucun but utilitaire, pouvaient ne servir à rien. Selon eux, cette inutilité rapproche les mathématiques de l'art, d'une quête de la beauté pour l'honneur de l'esprit humain. C'est une manière de voir qui me plaît. Plus généralement, le sens de l'inutile est une vertu que je place haut. Alain de Benoist écrivait : « L'esprit aristocratique survit au Japon dans le goût du geste et le sens de l'inutile, vertu qui se situe au-delà du bien et du mal, et qui considère comme dénuée de sens la question « raisonnable » : « À quoi cela sert-il ? » » Et Baudelaire écrivait : « Être un homme utile m'a paru toujours quelque chose de bien hideux. » Il y a encore mes deux chéris, Oscar Wilde, pour qui « tout art est inutile », et Montherlant, pour qui « l'âme dit service, et l'intelligence complète inutile », ce qui est le plus court résumé de son attitude devant la vie : une chevalerie du néant, qui ne serait pas au service de Dieu, ni du roi, ni du peuple, ni d'une idéologie, mais qui répondrait à un besoin de hauteur.

Au vingtième siècle, les seuls régimes qui se sont opposés au libéralisme ont été le communisme et le fascisme. Ils ont chacun fait des millions de morts, pour des résultats peu glorieux. Un régime autoritaire est-il la seule possibilité de freiner le

libéralisme ? Les excès de la société de consommation, de la société du spectacle ne sont-ils pas inévitables dans une démocratie ?

La pauvreté ne suffit pas à faire de vous une personne respectable.

Après 15 ans de mariage, le summum de l'immoralité, ce n'est pas de tromper la personne épousée, c'est de ne pas la tromper,

Le dogme de notre époque est que nous ne pouvons pas viser l'Être sans accueillir l'Autre et l'Autre doit être de préférence basané, pauvre, inculte et victime de persécutions.

Est-ce une liberté que d'avoir la possibilité ou l'illusion de choisir ce qui a de fortes chances de nous rendre esclave ? Si un dictateur décidait d'interdire dans son pays l'usage de tous les écrans, ce serait la révolution. Le dictateur serait pendu et les héros de la révolution seraient fêtés au nom de la liberté. Mais de quel côté se trouve la liberté ? Du côté du dictateur qui veut abolir l'esclavage collectif aux écrans ? Du côté des révolutionnaires qui veulent laisser le choix illusoire d'entrer dans un tel esclavage ? Ou ni d'un côté ni de l'autre, mais, dans ce cas, comment régler le problème de dépendance que les écrans posent de plus en plus dans notre monde, notamment chez les jeunes qui sont pour la plupart totalement accros ? Le libéralisme ne peut pas résoudre ce problème ; au contraire, il a tout à gagner à l'amplifier. La démocratie ne peut pas résoudre ce problème, parce que la majorité ne veut pas renoncer à cet esclavage si puissant. Voilà (entre autres) pourquoi je ne suis ni libéral ni démocrate. Je ne suis pas marxiste non plus. Et je ne crois guère au retour du système féodal. Bref, même si mes valeurs sont plutôt de droite, la politique est un domaine qui me dépasse, me déboussole, m'échappe. Difficile, voire impossible pour moi d'avoir des « convictions politiques ».

Hier soir, vu un reportage à la TV qui me confirme que nous allons de plus en plus vers une civilisation de putes. Nécessité de séduire pour survivre. Que la séduction soit un pilier de la démocratie libérale, c'est une évidence, mais la technologie permet d'amplifier ce phénomène. Dans certaines entreprises, les employés reçoivent plusieurs fois par jour sur leur téléphone portable les notes que les clients leur décernent. Si un employé a de trop mauvaises notes, il peut se faire virer. Youpi ! Avec ce système, les employés les plus sensibles stressent à mort, ce qui va augmenter les troubles anxieux et permettre de développer encore plus le secteur des thérapies. Et comme les thérapeutes aussi seront notés, ils vont consommer du cannabis pour se détendre. Et comme les dealers aussi seront notés, ils vont faire du yoga. Etc. Même les mendiants seront notés. Alternance de stress et de « ressourcement » : voilà le sort de l'homme moderne.

Les hommes aiment la bagarre. Ce n'est que dans les moments de fatigue qu'ils se

laissent aller à des rêveries d'harmonie.

Romain Gary écrivait dans « La nuit sera calme », 1976 : « l'homme sans mythologie de l'homme, c'est de la barbaque. Tu ne peux pas démythifier l'homme sans arriver au néant, et le néant est toujours fasciste, parce que, étant donné le néant, il n'y a plus aucune raison de se gêner. Les civilisations ont toujours été une tentative poétique, que ce soit religion ou fraternité, pour inventer un mythe d'homme, une mythologie des valeurs, et pour essayer de vivre ce mythe ou du moins de s'en rapprocher, le mimer de sa vie même, l'incarner dans le cadre d'une société. »

En lisant ce texte, il me vient à l'esprit qu'un certain fascisme, celui de Brasillach par exemple, était précisément, du moins au début, une tentative poétique pour inventer un mythe d'homme, une mythologie des valeurs.

D'après une étude sociologique : les universitaires sont majoritairement de gauche, athées, anti-libéraux. Aux USA comme en France. Ce phénomène a tendance à s'auto-entretenir pour plusieurs raisons, notamment le fait que les personnes ayant une influence sur les étudiants sont justement des professeurs, donc des universitaires, donc en majorité des gauchistes.

Dans une lettre à Lou Salomé, Freud révèle qu'il a écrit « Malaise dans la civilisation » pour lutter contre l'ennui. Cela confirme une idée de Schopenhauer (reprise par Moravia dans « L'ennui ») : l'ennui peut être un moteur puissant. Il y aussi je ne sais plus quel psychologue ou pédagogue ou philosophe qui recommandait de laisser les enfants s'ennuyer, parce que l'ennui stimule la créativité. Un bon enseignant est un enseignant dont les cours sont très ennuyeux.

La psychologie expérimentale semble montrer que l'apprentissage à long terme est meilleur quand il demande un effort (à court terme, ce serait plutôt l'inverse). Face à un professeur qui explique bien, les élèves ont moins besoin de faire des efforts pour comprendre qu'avec un professeur qui explique mal. Donc le meilleur professeur est celui qui explique mal. En présence d'élèves qui veulent apprendre, cette thèse est à tester. J'ai souvent eu l'impression d'apprendre mieux avec des enseignants qui, de mon point de vue, expliquaient mal, parce que cela m'obligeait à me creuser la tête. Or chercher à combler tout seul les trous d'une explication, c'est vraiment très formateur.

Ce que je sais n'est rien comparé à ce que j'ai oublié, et la somme de ce que j'ai su au moins pendant cinq minutes n'est rien comparée au savoir de l'humanité, et ce savoir n'est rien comparé à tout ce qui est.

Il y avait à Athènes et à Rome un autel dédié au Dieu Inconnu. Montaigne en parle dans ses Essais (Livre II, chapitre XII). Il dit que cette divinité non chrétienne sembla la plus excusable à Saint-Paul. Honorer un Dieu Inconnu, voilà qui m'intrigue.

Plusieurs hypothèses me viennent.

1. Étant polythéistes, les Grecs et les Romains ont pu se dire qu'ils ne connaissaient pas nécessairement tous les dieux et que des autels au Dieu Inconnu permettraient de rendre hommage à tous les dieux dont ils ignoraient l'existence. Un peu comme les monuments au soldat inconnu en France.

2. Le Dieu Inconnu est une idéalisation de tout ce qui nous demeure inconnu.

3. Le Dieu Inconnu est un Dieu « sans qualités », sans caractéristiques. Mais alors pourquoi est-il un dieu ?

Je ne me souviens pas d'avoir lu quelque chose au sujet de ce Dieu Inconnu chez Hésiode, Homère, etc. Il est tellement discret qu'il a voulu rester inconnu des grands poètes qui ont écrit la mythologie. Montaigne parle de ce Dieu Inconnu pour exprimer son accord avec Saint-Paul. Il écrit : « De toutes les opinions humaines et anciennes touchant la religion, celle-là me semble avoir eu plus de vraisemblance et d'excuse, qui reconnaissait Dieu comme une puissance incompréhensible, origine et conservatrice de toutes choses, toute bonté, toute perfection, recevant en bonne part l'honneur et la révérence que les humains lui rendaient sous quelque visage, sous quelque nom et en quelque manière que ce fût. » Le dieu des philosophes est souvent défini ainsi, mais honorer un tel dieu, c'est alors presque nécessairement passer au monothéisme, je dirais même au déisme. Est-ce qu'à l'époque de Saint-Paul les païens auraient pu élever des autels à un tel dieu ? Mes connaissances historiques ne sont pas suffisantes pour répondre.

Rire est le propre de l'homme, dit Rabelais, mais pleurer aussi. Comment cela se fait-il ? Il semble bien que certains mammifères puissent être joyeux (un chat qui joue) ou tristes (un chat qui s'isole parce qu'il souffre). Pourquoi ces états d'âme ne s'extériorisent pas avec le rire et les larmes ? Il y a là quelque chose de mystérieux. Est-ce lié au fait que dans la vie sauvage des émotions extrêmes comme le rire ou les larmes rendent plus vulnérables ? Est-ce que des scientifiques se sont penchés sur cette question ? Je ne sais pas. Chez l'homme, il me semble que le rire et les larmes sont d'abord des signaux qu'émet le bébé pour communiquer avec sa mère. Puis ils deviennent des signaux sociaux. Ce qui est étonnant, c'est que l'être humain puisse aussi rire et pleurer quand il est seul. Mais peut-être n'est-ce pas si étonnant dans la mesure où l'être humain a tendance à faire seul des choses dont la fonction première est sociale, comme parler. Penser, c'est en grande partie parler seul. L'homme est social jusque dans la plus profonde solitude.

Camus disait : « Il faut imaginer Sisyphe heureux. » Mais Sisyphe est dans l'action, or l'accomplissement d'une tâche, absurde ou non (toute tâche est absurde pour un nihiliste), peut rendre heureux, ou du moins placer au-delà du bonheur et du malheur. Aristote, déjà, disait grosso modo que le bonheur est dans l'action, et certains psychologues d'aujourd'hui lui donnent raison. Le tragique de la condition humaine ne se résume pas au supplice de Sisyphe, mais aussi à celui de Tantale, qui est, à mon avis, bien pire. Camus aurait-il pu écrire : « Il faut imaginer Tantale heureux » ? J'en

doute. Tantale est condamné à l'inaction, il ne peut rien accomplir, il ne peut rien toucher. Les seuls éventuels palliatifs à sa souffrance sont le détachement, l'atrophie de toute animalité, la perte des sensations et des sentiments, le refuge dans une vie glaciale de pur esprit solitaire. C'est-à-dire, dans tous les cas, une forme de suicide. Si, comme le soutient Camus, le seul problème philosophique vraiment sérieux est le suicide, Tantale me paraît plus proche de ce problème que Sisyphe. C'est un supplice de Tantale qui a mené Pavèse au suicide. Et probablement aussi Ernest Hemingway, Romain Gary, Henry de Montherlant et bien d'autres. La vieillesse produit davantage des Tantale que des Sisyphe. N'avoir pour seule compagnie que ses propres pensées qui ne peuvent tourner qu'autour d'une perpétuelle frustration, n'y a-t-il pas de quoi devenir fou ? Je ne sais pas si Camus a écrit ou non sur Tantale. S'il ne l'a pas fait, il est malheureusement passé à côté d'un beau sujet qui aurait tellement bien complété le mythe de Sisyphe. En fait, Camus s'adressait plutôt à la jeunesse, voulait lui délivrer un message d'espoir, voulait parier sur un certain optimisme. Ce pari est possible avec Sisyphe. Il l'est beaucoup moins avec Tantale. Pourtant la vie humaine est faite de périodes où nous sommes Sisyphe, d'autres où nous sommes Tantale. Quelle « révolte » Camus aurait-il proposé à Tantale ? Quelle « révolte » est une réponse à la présence simultanée du désir et de l'impossibilité de l'assouvir ? Reviens des morts, Camus, et réponds-moi ! La « révolte », n'est-ce pas une gaminerie, une figure de rhétorique, une auto-duperie ? L'amor fati, chanté par Nietzsche, n'est-ce pas du même acabit que ces « Loué soit le Seigneur ! » que les bigots chantent à la messe ? Toutes les « consolations de la philosophie » ne sont-elles pas en définitive, comme Montherlant le dit dans un accès de lucidité, du « pipi de chat » ? Mais voyons, ces questions sont dépassées ! Dans notre société, Sisyphe est devenu le drogué du boulot, menacé de burn-out, à qui on conseille « le lâcher-prise », « la méditation de pleine conscience » ; et Tantale n'est plus qu'un dépressif auquel on propose mille thérapies. Soigner les Sisyphe et les Tantale est désormais un marché juteux. Je laisse conclure Woody Allen : « J'aimerais terminer sur un message d'espoir. Je n'en ai pas. En échange, est-ce que deux messages de désespoir vous iraient ? »

Une amie a mis sur son profil WhatsApp une citation de Martin Luther King : « Si tu ne peux pas voler, alors cours. Si tu ne peux pas courir, alors marche. Si tu ne peux pas marcher, alors rampe, mais, quoi tu fasses, tu dois continuer à avancer. » Je n'aime pas ce genre de rhétorique chrétienne, alors je lui ai envoyé ma propre version revue et corrigée :

Si tu ne peux pas marcher, alors cours ! Si tu ne peux pas courir, alors vole ! Si tu ne peux pas voler, alors navigue dans l'espace interstellaire ! Mais ne rampe jamais ! Ramper n'est bon que pour ceux qui ont une mentalité d'esclave !

Bien sûr, c'est un exercice d'une grande facilité de retourner des citations. Lautréamont et beaucoup d'autres l'ont fait. L'art de Wilde a souvent été de retourner des lieux communs. D'une certaine manière, le Zarathoustra de Nietzsche est en grande partie un retournement des Évangiles. D'ailleurs, je n'aime pas beaucoup le

Zarathoustra de Nietzsche. Je préfère de loin des livres comme *Le gai savoir*, *Par delà le bien et le mal*, *Le Crépuscule des idoles*, *Ecce homo*.

Aujourd'hui, un collègue portait un tee-shirt avec l'inscription $B >$ (la formule de la moyenne arithmétique). Je lui ai demandé le sens de B. Il m'a dit B comme Be, en anglais, c'est-à-dire « être ». Donc l'être est supérieur à la moyenne. Cela m'a rappelé un passage du livre *Psychologix*, où il est question des illusions et biais cognitifs. De nombreuses études montrent que, dans beaucoup de domaines valorisés positivement, presque tout le monde se croit au-dessus de la moyenne. Or nous vivons dans une société démocratique où, contrairement à ce qu'affirmaient Baudelaire, Flaubert, Nietzsche, Berdaiev, Guenon et d'autres fortes têtes, l'avis de la majorité ne peut être que l'expression de la compétence. Donc il est urgent de modifier la définition de la moyenne, de telle manière que tout le monde soit effectivement au-dessus de la moyenne. Ce sera beaucoup plus facile d'enseigner les statistiques avec cette nouvelle moyenne. En plus, le taux de réussite aux examens sera de 100%, puisque tout le monde sera au-dessus de la moyenne. On n'en est pas loin. Il y a quelques années, Luc Ferry avait choqué les progressistes en disant une vérité, à savoir qu'aujourd'hui, pour ne pas avoir le bac, il fallait presque demander de ne pas l'obtenir.

Un sondage SOFRES réalisé en 2010 sur un échantillon représentatif de 1000 Français (où chacun pouvait donner 5 réponses) portait sur les valeurs morales. La 1^{re} question était : « Quelles sont les valeurs les plus importantes au quotidien ? »

Réponses :

1. Politesse 62%
2. Sincérité 50%
3. Écoute 48%
4. Sens des responsabilités 44%
5. Gentillesse 41%
6. Humour 39%
7. Patience 32%
8. Sens de l'effort 28%

Etc.

La 2^{ème} question était : « Quelles sont les valeurs qui manquent le plus au quotidien ? » Réponses :

1. Politesse 62%
2. Écoute 47%
3. Patience 42%
4. Sincérité 42%
5. Gentillesse 32%
6. Sens de l'effort 31%
7. Sens des responsabilité 29%
8. Humour 26%

Etc.

Ce qui est frappant, c'est que pour beaucoup de ces valeurs, le pourcentage est proche dans les deux listes. Cela donne à penser que, statistiquement, les valeurs considérées comme les plus importantes au quotidien sont aussi perçues comme celles qui manquent le plus.

Il me semble que c'est souvent au gré des circonstances et de ses états d'âme qu'une personne va se montrer polie ou non, sincère ou non, drôle ou non, patiente ou non, etc. Alors, que représentent ces valeurs morales ? S'agit-il simplement d'indicateurs statistiques des fantasmes actuels de société idéale ?

Si on compare ces valeurs françaises d'aujourd'hui avec celles du « Mos majorum » de la Rome antique, on est frappé par l'abîme qui les sépare.

Fides, pietas, majestas, virtus, gravitas, constantia, frugalitas. Sans doute, ces valeurs n'étaient pas souvent respectées au quotidien (l'histoire romaine montre autant d'horreurs que l'histoire de n'importe quelle civilisation), mais au moins il s'en dégagait une certaine poésie. Ce qui manque le plus au discours moral de la France moderne, c'est précisément la dimension poétique. On est dans une morale de midinette qui lit « Psychologie magazine » et « Philosophie magazine »...

Qu'aurait dit Flaubert de toutes les tentations que la société d'aujourd'hui présente au citoyen lambda ?

Vu hier un bref reportage sur la sylvothérapie. Cela consiste à se « soigner » (de quoi ? Mystère...) par des promenades en forêt, des câlins aux arbres et des méditations de groupe (une douzaine de personnes assises en cercle et prenant un air « inspiré »). Je constate que la plupart des activités humaines sont converties en thérapies, depuis les années soixante. Et ce sont en majorité des gonzesses qui sont adeptes de ces thérapies « parallèles ». Je ne sais pas ce que nous pouvons en déduire sur l'état de notre civilisation, mais je n'y vois pas un signe de « Grande Santé ».

Trouvé un livre de 1780, écrit par un théologien qui cherche à prouver les vérités de la religion chrétienne contre les attaques des philosophes. Ce qui est intéressant avec ce genre de livre, c'est de repérer les erreurs de raisonnement. Si l'auteur repère les erreurs de raisonnement des philosophes des lumières, il commet à son tour des erreurs de raisonnement quand il veut établir des « vérités ». La principale caractéristique d'un discours rationnel, c'est souvent l'erreur...

Il y a quelques jours, j'ai vu une émission TV sur les « rebelles ». Or les exemples fournis étaient tous des rebelles politiquement corrects, c'est-à-dire des gens dont la « rébellion » (par exemple l'objection de conscience ou la cause homosexuelle) est valorisée par beaucoup de monde (la plupart des médias, des artistes, des intellectuels, des enseignants) dans notre société. Les journalistes sont-ils aveugles ? En démocratie, pour moi le rebelle est celui qui s'oppose à la démocratie. Or aucun rebelle de ce type n'a été montré. Le véritable rebelle est celui qui refuse de former

un groupe pour exprimer sa rébellion, parce que « dès qu'on est plus de quatre, on est une bande de cons ». La rébellion d'un groupe n'est jamais que le conformisme d'un groupe A qui s'oppose au conformisme d'un groupe B de taille plus grande. Certains de nos élèves se croient rebelles parce qu'ils fument du cannabis, s'habillent de jeans troués, contestent la société libérale, s'émeuvent du sort des migrants, luttent contre l'homophobie, pratiquent l'amour en groupe, etc. Or tout cela est devenu hyper-conformiste... Qu'ils agissent ainsi si ça leur chante, mais qu'ils ne se présentent pas comme des rebelles ! Cela me fait penser à ces panneaux suspendus à la cafétéria de notre école. Avec des slogans tels que : « Je suis contre le racisme », « Je suis contre le jugement sur les apparences », « Je suis contre les discriminations », etc. Je trouve archi-nul et consternant que notre école valorise une « démarche artistique » aussi pauvre et aussi conformiste. Si au moins l'élève s'était montré un tantinet provocateur, avec des slogans comme : « Je suis contre l'anti-racisme et l'anti-sexisme qui deviennent des croisades morales », « Je suis pour certaines discriminations, car l'intelligence et le goût discriminent », « Je préfère un jugement sur les apparences, plutôt qu'un jugement sur des vertus supposées », etc., alors ce serait déjà un poil plus intéressant, mais... je ne suis pas sûr que la direction aurait accepté un tel affichage... Les dés sont pipés. L'école n'est pas seulement un lieu de transmission du savoir, c'est aussi une machine à propagande. Je racontais récemment à un vieil anarchiste rencontré dans un bistrot que la propagande à l'école et dans les médias se fait tout simplement par la sélection de l'information qu'on va transmettre. Ainsi, quand j'étais collégien, le cours d'histoire portait essentiellement sur la révolution française et sur la révolution russe. Ainsi, quand j'étais aux études pédagogiques, les séminaires tournaient toujours autour de théories gauchisantes de l'éducation. Ce qui m'a rendu allergique au progressisme, ce sont moins les idées elles-mêmes qu'un sempiternel esprit de propagande, un prosélytisme religieux.

Une petite expérience qui semble confirmer l'idée que la statistique joue un rôle important dans le fonctionnement de la pensée. En 2002, trois chercheurs français, Pacton, Fayol et Perruchet ont demandé à des élèves de CE2 comment ils écriraient « barivo » et « barilo » (qui n'existent pas dans la langue française). Les élèves furent beaucoup plus nombreux à opter pour la terminaison -eau dans « balivo » que dans « barilo ». Or la graphie -eau est celle qui s'impose majoritairement (dans 62,5% des cas) en français après un v (comme dans caniveau) alors qu'elle n'est présente que dans 4,4% des cas après un l (comme dans rouleau). Mais, comme on ne trouve nulle part trace de cette règle, on est tenté de supposer que les élèves ont intégré cette information par un traitement statistique, en général peu conscient, lors de leur apprentissage de la langue. L'hypothèse d'un fonctionnement statistique du cerveau est assez intéressante. Si on lui ajoute l'hypothèse que c'est de manière très grossière que le cerveau fait des statistiques, cela permet d'expliquer aussi pourquoi nous faisons tant d'erreurs. On le voit bien en maths. Deux ou trois exemples suffisent souvent à convaincre nos élèves d'une loi générale, même quand cette « loi » est fautive. En somme, il se pourrait que le même processus de base soit à l'œuvre dans la

pensée qui tombe juste et dans celle qui tombe faux. Cela dit, j'ai envie de parier sur un cerveau qui ne serait pas seulement une machine à faire des statistiques...

Vivre l'instant présent : il me semble que ce lieu commun, à la fois très ancien et très à la mode, n'est en définitive qu'une invitation à moins penser. La pensée ne connaît guère le présent. Elle s'appuie sur le passé pour imaginer des possibilités (futurs ou éternelles). Vivre l'instant présent, c'est donner la priorité aux plaisirs du corps et du cœur, au détriment de ceux de la tête. Pourquoi ? Parce que ce slogan s'adresse à des gens déprimés ou stressés. Vivre l'instant présent : c'est une lobotomie douce. J'exagère un peu, bien sûr. Je suis bien placé pour savoir que c'est bon de parfois mettre hors-circuit le néo-cortex et de se laisser aspirer par le spectacle d'un oiseau, par l'acte de peindre, par un effort sportif, par les lèvres d'une jolie femme. Mais vouloir élever au rang de sagesse profonde une formule assez niaise, voilà qui est signe d'excès.

Lu dans un livre de sociologie récent, sérieux, non polémique (même si Foucault et Bourdieu sont sévèrement critiqués, à juste titre, me semble-t-il) le fait suivant : partout dans le monde, les enfants issus de l'immigration réussissent moins bien à l'école que les autres enfants, à une notable exception près : les enfants originaires de l'Asie du sud-est réussissent aussi bien, voire mieux. Si l'Europe veut résoudre les problèmes posés par l'immigration, elle ferait bien d'étudier le pourquoi de cette réussite des Asiatiques du sud-est et de voir s'il est possible d'en tirer des leçons pour les autres. Mais la France est particulièrement stupide sur ce plan. Au nom de principes moraux, elle interdit les statistiques ethniques et les discours relevant des faits qui pourraient donner à croire que certaines ethnies posent plus de problèmes que d'autres. En Suisse, on est un peu plus ouvert à ces questions, même si le procureur général du canton de Neuchâtel s'était fait copieusement insulter il y a quelques années, parce qu'il avait dit une vérité que certains veulent absolument escamoter : au moins 80% des dealers de rue sont des réfugiés venant de l'Afrique de l'ouest. Pourquoi les immigrés africains sont de mauvais élèves à l'école et de bons dealers de rue, pourquoi les réfugiés asiatiques sont de bons élèves à l'école et ne sont pas des dealers ? Voilà de bonnes questions qui peuvent faire avancer les choses. À mon avis, une bonne idée serait d'envoyer les réfugiés africains en Chine, en Corée et au Japon. Mais les Asiatiques ne sont pas cons : ils ne veulent pas des Africains chez eux...

La pétition est une demande qui s'appuie sur le nombre de signatures, c'est-à-dire sur une des plus mauvaises raisons qui soient.

Tous les logiciens sont incohérents.

Or je suis logicien.

Donc je suis cohérent.

Ce syllogisme est, d'une certaine manière, valide. La conclusion logique devrait être :

« Donc je suis incohérent », mais cette conclusion me permet précisément de dire le contraire. C'est par cohérence avec mon incohérence que je détourne le modus ponens. La sémantique perturbe le rêve d'une logique purement formelle.

Est-ce que la fin de la philosophie est la fin de la philosophie ? Cette question n'est pas une lapalissade si le premier mot « fin » est pris dans le sens de « but » et le second dans celui de « mort ».

La sérénité, c'est bon de temps en temps, mais ça devient vite ennuyeux. Tu vis dans l'inquiétude, mais tu vis. Profite de cette intensité !

J'existe quand je me sens engagé dans une action ou une interaction d'une manière qui implique à la fois des pensées omniprésentes et des émotions fortes. J'existe quand je me confronte à ce qui a tant d'importance pour moi que tout ce qui s'y rapporte peut me rendre très heureux ou très malheureux. Le reste du temps, je ne dirais pas que je n'existe pas, mais, comment dire... c'est ce qu'on appelle dans un roman du remplissage. Toute vie contient beaucoup de remplissage, et c'est nécessaire. Mais ce n'est pas suffisant.

C'est faire bien grand cas de l'opinion que d'être attaché à la liberté d'opinion.

C'est fou quand même à quel point les informations (dans les journaux, à la TV) peuvent être biaisées par un langage inapproprié. Je viens de voir le journal télévisé à la RTS. Darius Rochebin a dit à plusieurs reprises : « les enseignants s'opposent à la campagne de publicité de Mediamarkt qui récompense les élèves ayant eu des bonnes notes ». On ne m'a pas consulté sur ce sujet... En vérité, il faudrait dire : « certains enseignants qui ont une grande gueule et qui s'adressent aux médias s'opposent etc. » Mais rien ne permet aux journalistes de prétendre que ces quelques grandes gueules sont représentatives de la majorité des enseignants. Et c'est souvent comme ça pour plein de choses...

Vu aux infos de la RTS que des politiciens du canton de Vaud veulent interdire les publicités sexistes. Allons plus loin ! Enlevons les statues de nus dans les parcs publics, interdisons aux mineurs l'entrée dans les musées où sont accrochés des tableaux de nus. L'antiracisme et l'antisexisme deviennent des maladies... La propagande progressiste est tellement lourde qu'elle finit par provoquer l'effet contraire au but visé. De plus en plus de gens deviennent racistes et sexistes, non par conviction, mais par agacement devant toutes ces personnalités du monde politique et « culturel » qui veulent dicter leur petite morale de petits maîtres. Je sais bien que le racisme et le sexisme peuvent conduire à des actes de violence horrible. Mais la question importante est la suivante : est-ce avec de la propagande et des interdictions portant sur les propos et les images que cette violence va diminuer ? J'en doute fort.

Le 4 juillet est une date mémorable : c'est, en 1862, le jour où Charles Dogson imagina les aventures d'Alice au pays des merveilles, lors d'une promenade en barque sur l'Isis avec Alice Liddell et ses sœurs ; et c'est, en 1865, le jour où parut le premier livre des aventures d'Alice.

Si les Américains avaient eu le bon goût de rester sujets de la couronne britannique, aujourd'hui, ils fêteraient Alice...

Discussion intéressante avec une bouddhiste. Je lui pose la question : n'est-ce pas se mutiler l'âme que de vouloir se « libérer » des émotions négatives ? Sans la colère, la peur, le dégoût, la tristesse, etc., nous n'aurions pas Shakespeare, ni Beethoven, ni Bosch. Le bouddhisme ne peut-il pas se résumer à : pour ne plus souffrir, vivez moins ! ? Les bouddhistes pensent au contraire vivre plus pleinement. Mais comme leur expérience semble incommunicable, j'ai des doutes. L'idée d'essayer de modérer les émotions négatives est présente dans toute la philosophie occidentale. Mais il me semble que les bouddhistes poussent cette idée à l'extrême, au point qu'elle en devient déraisonnable.

J'ai bien peur que la sapiosexualité fasse partie des plus inavouables déviances... C'est très embêtant, parce que l'ONU, toujours très soucieuse de combattre les discriminations, va s'emparer du sujet et décréter une journée internationale de la lutte contre la sapiophobie. Et alors là, on n'aura plus le droit d'en rire...

Supposons qu'un vaisseau spatial, avec à son bord 10 millions d'extra-terrestres, atterrisse en France. Le porte-parole sort de l'appareil et va expliquer à Macron que la planète d'où vient toute cette population est devenue inhabitable suite à des changements climatiques. « Nous avons fait un long voyage et nous demandons à la France de nous accueillir », déclare-t-il. « Hormis notre petite taille et notre couleur verte, nous sommes comme vous », précise-t-il. Comment le gouvernement français réagirait-il ?

Chez Stendhal, le mot « passion » n'a pas le sens négatif que lui donnent beaucoup de philosophes. Pour Stendhal, la passion est génératrice d'énergie, elle multiplie l'élan créateur, elle pousse à l'action, à l'héroïsme, à l'oubli de soi. Maine de Biran, lors d'une discussion avec Stendhal, défendit un point de vue opposé, à savoir, grosso modo, que la véritable énergie est employée à combattre la passion et non pas à la suivre. La vision de Stendhal me paraît plus vivante. Ils me barbent un peu, ces philosophes qui ne voient que les aspects négatifs de la passion. Modérer ses passions peut être vu comme une victoire, mais aussi comme une mutilation. Pas étonnant que Nietzsche aime Stendhal !

À Lausanne, au-dessus d'un cadran solaire, j'ai vu l'inscription : « Le temps s'en va, mais l'éternité reste ». No comprendo ! J'imagine un petit garçon me demandant : « Dis Monsieur, où c'est qu'il s'en va, le temps ? Où c'est qu'elle reste, l'éternité ? »

Je lui répondrais : « Le temps est un monstre invisible qui nous accompagne partout et nous aide à mettre de l'ordre dans nos souvenirs. L'éternité est une créature légendaire qui ne peut pas changer et qui reste cachée. Certains pensent que les grands artistes parviennent parfois à rendre visibles des grains de beauté de l'éternité. » Évidemment, l'enfant me poserait de nouvelles questions qui me plongeraient dans l'embarras... Qu'est-ce qu'un philosophe ? Un adulte dont l'esprit, loin de se reposer, se repose des questions d'enfant, parce qu'il a compris que les réponses usuelles sont rarement satisfaisantes. Beaucoup de physiciens disent ne plus savoir ce qu'est le temps... surtout devant les énigmes posées par les expériences quantiques sur les particules intriquées. Même à l'échelle macroscopique, l'hypothèse d'un temps continu soulève des problèmes délicats. Un théorème de Cohen montre que nous sommes libres d'accepter ou non l'existence d'infinis intermédiaires entre le dénombrable et le continu. Même en mathématiques, nous avons l'embarras du choix... L'extraordinaire dans la science, c'est que des notions de base comme le nombre, l'espace et le temps nous entraînent dans des représentations du monde qui sont de plus en plus surprenantes, où ces notions-mêmes évoluent, se ramifient, débouchent sur des paradoxes.

L'apologie facile, dans un langage pauvre, du sexe, de la drogue, de la violence, de la prison ; la victimisation des noirs et des arabes ; la révolte d'apparat, la rébellion surjouée, récupérée tant par des organisations politiques (parti socialiste, SOS racisme, etc.) que par de grandes marques de baskets et de fringues ; tout cela fait, pour moi, du rap un des courants les plus vulgaires de l'industrie du divertissement. Même s'il y a quelques rappers qui n'écrivent pas trop mal, les meilleurs restent à des années-lumières de Brassens, par exemple.

« Café philo », pourquoi ? Parce que c'est intéressant comme expérience de se regrouper pour échanger des idées autour d'un thème. Dans la vie courante, les conversations portent davantage sur les gens que sur les idées. Bien sûr, il est rare qu'une idée originale jaillisse d'un café philo. C'est plutôt l'occasion de passer en revue tous les lieux communs sur un thème donné, de voir lesquels sont à l'épreuve des balles. Ce qui est intéressant aussi, c'est d'observer les gens. Il y en a qui expriment uniquement par une mimique leur désaccord avec des propos... Les politiciens savent bien utiliser cette arme redoutable et les cameramen sont complices...

Hier soir : café philo. Thème : peut-on vivre sans engagement ? Ma réponse : oui. J'étais minoritaire, comme souvent. J'ai défendu le point de vue qui suit.

Ce qui rend la vie intéressante, c'est d'investir beaucoup d'énergie dans des activités qui nous tiennent à cœur. Je peux m'investir dans un amour, dans un travail, dans une œuvre artistique, dans un combat politique, dans un service bénévole, etc. Mais s'investir n'implique pas s'engager. S'engager, c'est se lier par une promesse, c'est vouloir ajouter le devoir à la passion. Mais une passion peut mourir, alors pourquoi

prendre l'engagement de continuer à poursuivre sa route dans une direction qui ne nous attire plus ? C'est l'autre qui veut que je m'engage, pour être rassuré, pour pouvoir se dire qu'il peut compter sur moi. À court ou moyen terme, c'est normal. Aucun projet non individuel ne peut être mené sans une promesse de ne pas laisser tomber. Ce qui me paraît hypocrite, c'est l'engagement à long terme. Personne ne peut prévoir quelles seront ses priorités dans 5 ans. Je ne vois qu'un seul engagement à long terme difficilement contestable : faire un enfant, c'est s'engager à s'en occuper pendant une vingtaine d'années.

Beaucoup de participants du café-philo défendaient une position très courante : pour rendre le monde meilleur, il faut s'engager. Mes trois objections sont les suivantes :

1) c'est souvent ceux qui veulent rendre le monde « meilleur » (selon leurs valeurs) qui ne réfléchissent pas suffisamment aux conséquences désastreuses que pourraient avoir leurs actions « humanitaires » ;

2) s'investir (sans s'engager) permet déjà de contribuer à changer le monde ;

3) je m'accommode du monde tel qu'il est, j'ai mieux à faire que d'essayer de le changer pour le rapprocher de mes goûts, qui sont de toute manière éloignés de ceux de la plupart des gens.

Un des participants a dit : ne pas s'engager un tant soit peu en politique, c'est, dans un régime démocratique, s'engager indirectement en faveur du libéralisme qui est le système s'imposant par défaut quand aucune force ne le combat. Il n'a pas tort. Au fond, je suis complice du libéralisme. Donc je vais arrêter de dire du mal du libéralisme... Après tout, ce n'est pas si mal, le libéralisme... Dans une société libérale, il y a de quoi contenter tous les goûts : du rap à l'opéra, de Basquiat à Dali, de Christine Angot à Jean Dutourd, de BHL à Clément Rosset, etc. Dans une société libérale, presque tous les plaisirs de la vie sont accessibles à presque tout le monde. Même si la société de consommation noie la beauté dans un océan de vulgarité, elle ne la tue pas. Les gens épris de beauté savent où ils peuvent la trouver. Même si cette société ne favorise pas l'émergence d'êtres de qualité, elle ne les tue pas. Et ces êtres savent se rencontrer. Bref, pourquoi m'opposerais-je au libéralisme ?

Quand je dis « je crois », cela signifie « il m'apparaît probable ».

Un préjugé faux, que l'on rencontre souvent chez les intellectuels, est l'idée que la plupart des préjugés sont faux.

« Isaac Newton destroyed the poetry of the rainbow by reducing it to a prism. »
(John Keats)

Non, Newton permet d'ajouter la poésie d'une explication à la poésie d'un beau spectacle. Ce qui est mystérieux, inexpliqué, peut être ressenti comme poétique par un esprit religieux qui sera tenté de le regarder comme une manifestation de puissance divine. Ce que la science contribue à détruire, c'est une forme de poésie religieuse primitive. Encore que... Quand je constate à quel point la pensée magique demeure forte chez la plupart des gens, je me dis que la science ne détruit presque

rien.

Souvent, le ressenti de beauté tire sa puissance d'émotions archaïques. Dans ce cas, si l'esprit de la personne qui regarde se met en mode explicatif, la rationalité risque de parasiter l'affectif, d'en couper les effets, et adieu donc le sentiment de beauté ! De même, si, en faisant l'amour, on se met à passer en revue la succession de tous les mécanismes physiologiques, l'excitation sexuelle risque fort de chuter...

Cela dit, la beauté est multiforme. Il existe aussi une beauté qui caresse l'intellect ou l'imagination évoluée. Beauté d'une preuve mathématique, d'une explication physique ou psychologique, d'un mécanisme ingénieux, d'une combinatoire de la danse, d'une blague subtile, etc. Ce genre de beauté n'est pas dépourvu d'une dimension affective (ressenti de plaisir), mais c'est une jouissance qui tire son origine du néo-cortex. Cette zone du cerveau est probablement beaucoup moins active en ce qui concerne la beauté primitive, celle qui émerge des spectacles de la nature ou des mises en scène de l'âme agitée par de grandes forces inchangées depuis la préhistoire. En art ou en littérature, on a vu au fin du dix-neuvième siècle, avec les humoristes du Chat Noir, et au début du vingtième siècle, avec les futuristes, que la technique pouvait renouveler l'esthétique. Écrire sur *La Science de l'amour*, comme Charles Cros, ou sur le *Culbuteur* ou la *Bielle*, n'est pas forcément une mauvaise idée. Je rêve d'écrire une tragédie sur l'apoptose des lymphocytes T. Et cela pourrait être formidable de créer un nouveau Macbeth où chaque personnage irait puiser dans les théories les plus pointues de la neuropsychologie pour expliquer tous les actes qu'il est en train de commettre... Je ne sais pas trop pourquoi le recours à la science dans un texte littéraire produit généralement un effet burlesque...

Quand j'avais 16 ans, j'avais imaginé des petites annonces à base de métaphores scientifiques. Il y en a une dont je me souviens : Cation de sodium recherche anion de chlore à qui s'assembler pour que la vie ait plus de sel.

L'antiantiracisme est distinct du racisme.

Il y a plusieurs catégories de fous : ceux dont la folie est source de joie et ceux dont elle est pluie de poisons...

Les Français m'amuse... Sur les feuilles officielles des questions posées en philosophie pour le bac 2018, il est écrit : calculatrices interdites. Aucune autre interdiction n'est spécifiée. Donc théoriquement un étudiant peut se présenter au bac philo avec une machine à coudre... J'imagine que la raison de cette interdiction est d'empêcher les élèves d'utiliser des informations philosophiques qu'ils auraient stockées dans la mémoire de leur calculatrice, mais quand même... ça fait un peu ridicule... Je vais proposer à l'éducation nationale française d'écrire sur les énoncés : seul matériel autorisé : crayons, gommes, stylos, plumes, cartouches d'encre, montre, vêtements, ornements, prothèses. Pas de taille-crayons, bien sûr, car la lame pourrait être enlevée et servir d'arme pour trancher la gorge du surveillant.

En réalisant ses désirs, on connaît des joies ; en ne les réalisant pas, on vit frustré. Avec le temps, le désir peut mourir, dans un cas comme dans l'autre. La réalisation, à mon avis, a plus de chances d'entretenir un désir longtemps. C'est en écrivant qu'un écrivain va entretenir son désir d'écrire et non pas en s'abstenant d'écrire. Idem en amour, si ce qu'on aime quand on aime est l'action, et non pas seulement la conversation. Ce sont les comportements amoureux, les jeux corporels tendres, érotiques, sexuels, qui vont entretenir le désir amoureux.

L'amour soi-disant sain, entre deux adultes ayant atteint le stade de la « maturité affective », l'amour sans dépendance affective, bref l'amour que font miroiter certains psy qui écrivent des bouquins de « développement personnel », n'est-il pas une illusion ? Ou ne s'agit-il pas d'un amour un peu froid ?

Le vrai philosophe est un créateur de nouvelles étiquettes et le vrai poète un créateur de nouveaux clichés.

En exaltant l'aventure et le risque, le fascisme se proposait d'offrir un remède à l'ennui. Il n'y pas 36 remèdes à l'ennui. Je n'en dénombre que 7 : la passion amoureuse, la passion guerrière, la passion artistique, la passion sportive, la passion exploratoire (voyager), la passion de la connaissance, la passion du pouvoir.

La génétique française est marquée par des scientifiques de gauche, comme André Langaney, Axel Kahn, Albert Jacquard, qui rejettent l'idée de race humaine. Je ne pense pas que ce soit un bon signe de neutralité... Pas plus que ça ne le serait si les généticiens médiatiques étaient tous de droite... La politique peut souvent fausser la rigueur scientifique quand les sujets sont particulièrement sensibles. Récemment, le généticien américain David Reich donnait des arguments en faveur d'un concept génétique de race humaine. Je ne suis pas assez savant pour évaluer ces arguments, mais je suis stupéfait par la position prise par un médecin français dans le journal « Le Monde ». Il déclare : « La génétique ne peut pas prendre le risque de cautionner une idéologie inégalitaire. À titre personnel, je suis farouchement opposé à l'ouverture de cette boîte de Pandore : exceptionnellement, les savants doivent faire passer la vérité scientifique après le principe philosophique fondamental de l'égalité de tous les groupes d'hommes. » Je dis souvent que l'égalité est la religion laïque de la France d'aujourd'hui et ce médecin contribue à me donner raison. Il me fait penser à Dostoïevski, qui écrivait dans une lettre à Nathalie Fonvisine : « Si l'on me prouvait que le Christ est hors de la vérité et qu'il fût réel que la vérité soit hors du Christ, je voudrais plutôt rester avec le Christ qu'avec la vérité ».

Lu un article intéressant qui rapproche beaucoup Nietzsche de Montaigne, et, dans une moindre mesure, de Pic de la Mirandole, à travers un plaidoyer pour la métamorphose, signe de santé, de noblesse, d'enrichissement de soi, et pour une mise

en valeur de l'imagination comme puissance favorisant le regard large. Il y a un point cependant qui n'est pas étudié, c'est que les hommes sont très inégaux devant les possibilités de métamorphoses. À causes des contraintes extérieures, mais aussi du fait que la plasticité n'est pas équitablement distribuée par la loterie génétique. Cela me fait penser au dernier numéro du *Point*, avec Cédric Villani en couverture. Dans un dossier consacré aux maths, un article veut faire croire au bon peuple que les maths sont à la portée de tous, que tout le monde est doué pour les maths et, plus généralement, que tout le monde est doué pour tout, du moment qu'il s'investit dans un domaine. Ah bon... Autrement dit, si un élève est mauvais en maths, c'est uniquement parce qu'il ne s'investit pas assez... Je crois que le journaliste qui a écrit cet article ne s'est pas assez investi dans la recherche d'informations... ou alors un bon journaliste doit apprendre à mentir sur les sujets sensibles pour se conformer à une certaine ligne politique...

J'ai rêvé cette nuit que j'étais professeur de réparties drôles. Et j'enseignais dans une forêt. Rêve sympa, mais je ne me souviens plus hélas des exemples que je donnais. Bah ! un tel métier n'a pas d'avenir. La France va bientôt interdire l'humour. Une féministe contemporaine écrit sans rire que « l'humour est un outil privilégié du sexisme, du racisme et de l'homophobie », « un outil d'exclusion », « un outil de dominant-e-s ». Bref l'humour est au service de ce que la religion progressiste décrète péchés capitaux.

Dans la mesure où la symétrie, qui répond sans doute à une tendance très puissante de l'esprit humain, comme en témoignent les arts, la musique, la littérature, joue aussi un rôle majeur dans les sciences – pensons par exemple à ces principes fondamentaux de la physique moderne exprimés en termes de symétries –, n'y aurait-il pas lieu d'affirmer que la science offre une vision très anthropocentriste de l'univers ? Postuler, afin de prouver mathématiquement la conservation de l'énergie, que le monde obéit à des lois temporellement invariantes, n'est-ce pas commettre un péché d'orgueil, n'est-ce pas céder à la tentation de marquer du sceau de l'éternité quelques belles formules dont accouchent des esprits distingués ? Constater que les philosophes ont presque tous jugé comme allant de soi la conservation de la substance (« de rien, rien ne peut sortir ») ne devrait-il pas nous mettre en garde contre cette prétendue évidence, nous conduire à la suspecter d'être humaine, trop humaine ? Mais avons-nous le choix ? Le dialogue entre l'esprit humain et le monde peut-il déboucher sur quelque chose de mieux qu'une « divinisation » de telle ou telle symétrie, de telle ou telle invariance ?

C'est un enchantement pour moi d'apprendre que la *Boquila trifoliolata*, cette liane d'Amérique du Sud, peut imiter les feuilles des arbres qu'elle enlace ; c'est un enchantement de découvrir l'existence du Wood Wide Web, cette association symbiotique entre les racines des arbres et les mycorhizes, qui permet l'échange d'informations et de nutriments entre les arbres d'une forêt, à tel point qu'une vieille

souche à moitié pourrie peut être maintenue en vie grâce aux arbres voisins. Chaque fois que la nature « trouve » une bonne idée, elle l'exploite à de multiples niveaux. Le mimétisme, l'architecture en réseau, etc. Comment la plupart des gens, et nos élèves en particulier, peuvent-ils ne pas être dévorés de curiosité devant ce monde absolument fantastique, plus « incroyable » que les délires surréalistes ? Comment s'intéresser à des petites histoires insignifiantes (actualités, matchs de foot, vie des stars, etc.), alors que les quarks sortent d'un roman de James Joyce pour allaiter un monde comme représentation qui a soif de théorie des groupes et qui dit : « Que ma volonté soit symétrique ! » ? Nos élèves attachent de l'importance à des questions sans aucune envergure, alors que la science en est à tester plusieurs modèles de l'univers... Quel décalage ! Et ce mot « culture » qui est devenu imposture ! Sous le label de « culture », tant de sous-merdes ! Quand on me présente une pétition pour défendre la culture et que, bien entendu, je ne signe pas (je ne signe jamais de pétition – par principe), on me demande : « Mais alors, tu n'aimes pas la culture ? » Je réponds : « La culture qui s'abaisse à récolter des signatures pour être défendue, non je ne l'aime pas ; d'ailleurs elle s'avère souvent de qualité médiocre. » Quelle ironie d'enseigner à des incultes dans une école dite de culture générale ! En fait, la culture générale est ce petit bagage qui permet de transformer des cervelles vides en des cervelles bourrées d'erreurs et de vulgarités.

Avec un papa qui a travaillé au CERN, tu dois connaître l'origine du mot « quark »... Eh bien moi, malgré ma grande culture littéraire, je l'ignorais jusqu'à hier... C'est l'immense (et, entre nous soit dit, assez chiant) James Joyce qui l'a inventé dans « Finnegan's Wake » (un livre absolument illisible...). Je me disais hier que les accélérateurs du CERN ne sont pas des accélérateurs de particules, mais des accélérateurs d'idées. Et ce sont des collisions d'idées qui justifient des idées voulues par notre besoin de symétrie. Les particules ne sont qu'une vue de l'esprit. D'un esprit qui privilégie certaines structures mathématiques et qui a soif d'invariances. D'après un théorème de Noether, la conservation de l'énergie peut se déduire d'un monde obéissant à des lois temporellement invariantes. Mais c'est un postulat que nous faisons parce que notre esprit est encore trop pauvre pour imaginer des lois qu'un espace bizarre pourrait métamorphoser au fil du temps. La physique fondamentale injecte partout de la théorie des groupes. Est-ce parce que l'univers se conforme à la théorie des groupes ? Est-ce parce que les mathématiciens ont tellement développé cette théorie qu'elle est devenue le meilleur outil dont nous disposons actuellement ? Qu'est-ce qu'une particule ? Une idée provisoire. Pourquoi deux particules intriquées nous intriguent ? Parce que l'idée de particule au sens de la mathématique des quanta ne correspond pas à l'idée de particule au sens de la mathématique newtonienne.

Ces dernières années je suis allé souvent au théâtre. Beaucoup de déceptions, hélas ! Ce que j'attends : un texte excellent ; une mise en scène simple qui soit au service du texte ; des acteurs qui n'en font pas trois tonnes. Or ces conditions sont rarement

toutes remplies. J'ai horreur de ces metteurs en scène qui veulent exploiter un texte classique pour glorifier leur ego. Un téléphone portable dans la main de Don Juan, Macbeth en tee-shirt Adidas, Cyrano de Bergerac pédé, le Cid membre des jeunes hitlériennes, etc. Messieurs, de la simplicité, s'il vous plaît, de la simplicité ! Et des costumes d'époque ! Pour faire ressortir la poésie de Shakespeare, magique, intemporelle, évitons tout ce qui est moderne ! Le rêve, le mythe viennent des profondeurs archaïques ; les clins d'œil à l'actualité gâchent tout ! Et vous, comédiens, un peu de retenue, s'il vous plaît ! La passion, je veux la voir à l'intérieur, non pas à renfort de singeries ! Et surtout, articulez, que diable, articulez !

Je trouve désolant que d'immenses auteurs dramatiques du 20^e siècle, Montherlant par exemple, ne soient pour ainsi dire plus joués. Le style de Montherlant est probablement trop riche pour le goût vulgaire de notre temps et sa morale aristocratique est devenue incompréhensible pour les âmes étriquées dont grouille l'Europe.

J'aime passionnément les lettres, les arts, les sciences, la musique, mais je déteste la culture. Contre cette imposture, ce n'est pas mon revolver que je sors, mais un bazooka. Je ne suis pas un homme cultivé – quelle horreur ! Je suis un chat sauvage érudit, ce n'est pas du tout la même chose ! Je suis un Barbare au gai savoir, un Ogre nourri d'encyclopédies. Là où je passe, la culture ne repousse plus...

Le meilleur moyen d'être original (et parfois drôle) est peut-être de laisser parler le monstre qui est en nous. Le premier degré du petit monstre qui nous habite fournit un deuxième degré très honorable au personnage civilisé que nous feignons d'être. Que veut un homme, au fond ? Un grand sage du douzième siècle nous donne la réponse : « L'homme aime égorger ses ennemis, voler leurs chevaux, se reposer dans le giron de leurs femmes et de leurs filles. » (Gengis Khan) À partir de là, on peut commencer à philosopher sérieusement... Mais si on démarre en appuyant sur les pédales de la bienveillance et du respect, la philosophie devient un exercice ennuyeux.

Peut-être qu'approcher Paul Valéry en tant que philosophe – c'en est assurément un et même un des meilleurs, trop ignoré parce que sceptique – pourrait ouvrir beaucoup de fenêtres dans l'esprit de nos élèves. Paul Valéry rayonne dans toutes les directions, permet d'accrocher de multiples thèmes, de les prolonger par la poésie, de les enrichir par les contributions des génies qu'il convoque à ses fêtes de la pensée. Une œuvre de jeunesse comme « Introduction à la méthode de Léonard de Vinci » pourrait servir de base à un cours. Paul Valéry a publié ce livre quand il avait 23 ans, c'est-à-dire l'âge de nos élèves du soir. Leur montrer de quoi est capable un jeune homme peut être stimulant pour eux. Nos élèves du soir ne sont pas des champions de la pensée, mais quelques uns sont tout de même suffisamment curieux pour que nous puissions les exciter avec autre chose que du sexe. Rien à voir avec la racaille des banlieues françaises. « Une phrase revient de manière récurrente dans nos enquêtes : lire c'est bon pour les pédés », écrit Alain Bentolila, professeur de linguistique et auteur d'une

étude sur l'illettrisme en France dans les milieux issus de l'immigration. À Genève, heureusement, nous n'en sommes pas là, du moins pas encore...

Il ne faut pas souhaiter ramener les jeunes vers la lecture. La lecture, sauf s'il s'agit d'ouvrages pratiques, produit des monstres comme toi et moi, des inadaptés. Je ne te dis pas tous les problèmes que je peux avoir en société, surtout avec des gens qui se croient « cultivés » et qui ont bien du mal à supporter les doutes que j'oppose à leurs convictions fondées sur trop peu d'éléments. Je peux passer pour un méchant simplement parce que je réfute leurs affirmations. Les gens croient que je les attaque personnellement, alors que je n'attaque que certains de leurs propos.

Le rôle de l'école est d'entretenir l'état d'esprit « cool » de la jeunesse. Nous voyons bien que la société occidentale fait tout pour ça depuis des décennies... Oublie Paul Valéry ! Si tu veux être dans l'air du temps, enseigne la fine fleur de la pensée contemporaine à travers des vidéos d'actrices et de chanteuses qui expriment, avec des mots facilement compréhensibles, les valeurs chères à tous ceux qui ont du cœur... Je caricature à peine... Ta volonté de stimuler l'intelligence des élèves relève d'une démarche ultra-réactionnaire ! Attention, citer Montherlant dans un cours peut te valoir un blâme !

Plus sérieusement, je comprends ton embarras du choix. Quels philosophes enseigner ? Quel équilibre trouver entre le survol de beaucoup et l'investigation plus profonde de quelques uns ? Parmi les philosophes vivants, lesquels deviendront peut-être des classiques ? Les philosophes démodés le sont-ils pour de mauvaises raisons ? Puis-je privilégier dans mon enseignement les philosophes que j'aime ? Dois-je descendre au plus bas niveau pour essayer de faire grimper quelques marches aux élèves les plus nuls ou dois-je sacrifier les plus faibles au profit de ceux qui ont un terrain plus fertile ? Dois-je racoler avec des thèmes actuels ou dois-je avoir le courage de me lancer sur la voie moins facile de l'inactuel ? J'imagine que tu te poses toutes ces questions et bien d'autres, mais peut-être que je me trompe... Peut-être que ta principale question est : « Où diable ai-je mis la feuille numéro 3 de ce texte de Bergson sur la mémoire ? »

« La société petite-bourgeoise a pour idéal tout ce qui est commun, tout ce qui rassemble et qui ressemble, tout ce qui est avec : la sympathie, la symphonie, la synérèse, la synchronie de la vie, les syntagmes figés. L'art ne désire que ce qui sépare, la distinction, la nuance, l'écart, la diérèse, la solitude. » (Renaud Camus, *Esthétique de la solitude*, POL, 1990)

De ce point de vue, « l'art rassembleur », cette idée progressiste, a quelque chose de contradictoire. Et le diable (étymologiquement : celui qui divise, qui désunit) personnifie l'art.

Quand j'écrivais dans la revue *Le coin de table*, aujourd'hui disparue suite à la mort de son fondateur Jacques Charpentreau, je lisais souvent dans les pages de cette publication que la poésie n'avait plus la cote auprès des Français. Mais c'est faux !

La poésie d'aujourd'hui est le rap. Les rappers Booba et Kaaris sont, je l'ai entendu à la TV, les Verlaine et Rimbaud de notre temps. Il faut quand même dire que la TV manque de pédagogie. Cette comparaison, bien que pertinente, risque d'être mal comprise du public jeune. En effet, tout le monde apprécie Booba et Kaaris, mais, à part quelques universitaires séniles, qui a encore envie de lire Verlaine et Rimbaud ?

Partant du principe que la paix universelle est le plus grand bien, nombre de philosophes contemporains « démontrent » que la démocratie est le plus sûr garant de la paix universelle. C'est rigolo, parce que Dante Alighieri, partant du même principe, « démontre » que la monarchie temporelle est le plus sûr garant de la paix universelle. Les « démonstrations » des philosophes (j'en ai lues quelques unes dans une anthologie des philosophes médiévaux) me sont difficiles à suivre, car elles sont truffées, entre les lignes, de postulats qui me semblent extrêmement douteux. Et il y a chez presque tous les philosophes un lieu commun qui m'amuse : la perfection de l'homme est dans la pensée. Venant de gens qui font métier de penser, quelle valeur accorder à cette opinion qui flatte leur vanité ? Oh, je connais leur argumentation. En bref, la perfection de l'homme est dans la pensée, parce que nul animal ne peut rivaliser avec nous dans ce domaine. Mouais... ! L'homme est aussi l'animal chez qui la sexualité est probablement la plus riche, donc on pourrait tout aussi bien décréter que la perfection de l'homme est dans la sexualité. C'est d'ailleurs l'opinion de beaucoup d'hommes... La perfection est une idée naïve. On la retrouve souvent dans les discours théologiques. « Dieu=perfection ». Quel ennui ! « Tendre vers la perfection » suppose qu'une perfection existe et qu'elle est unique. Je me tiens prêt à flinguer tout philosophe qui en donnerait une « démonstration »... L'homme est-il, comme Nietzsche le prétend, ce qui doit être dépassé ? Non ! L'homme libre, l'homme noble est, plus modestement, celui qui fait de son mieux pour ne pas vivre dans les égouts. François Busnel demandait à Fabrice Lucchini s'il était nietzschéen. Fabrice a donné en substance cette sage réponse : « Non, c'est bien trop difficile d'être nietzschéen. Moi, je suis trop lâche pour ça. Je ne peux pas me libérer des passions tristes. Je suis envieux, narcissique, en proie au ressentiment... Dire un oui inconditionnel à la vie, c'est magnifique, mais je ne le peux pas ! » Je pourrais dire à peu près la même chose que Fabrice Lucchini. J'aime et j'admire la poésie de la vie que Nietzsche insuffle à ses lecteurs, mais je ne me sens pas à la hauteur. Et il manque, chez Nietzsche, comme chez beaucoup d'autres, une philosophie de la vieillesse. Comment trouver encore le goût de vivre quand déclinent les facultés d'agir, de penser, de créer, d'aimer ? Comment donner un rôle aux vieux dans une société qui a cessé de valoriser la sagesse de ceux qui ont vécu ? Une jeune fille d'aujourd'hui ne va pas demander des conseils à sa grand-mère, elle préférera poser des questions sur un forum internet. Les vieux ne sont bons qu'à s'occuper des bébés quand les mamans vont travailler... et encore ! De plus en plus de vieux meurent de solitude. Car on meurt de solitude, même si on a une pensée riche.

Ce n'est pas moi qui parle de l'homme, ce sont les philosophes... Je ne fais que

répéter ce qu'ils disent. Maintenant, si l'on veut une définition universaliste de l'homme, je suppose qu'il est possible d'en proposer. On peut chercher du côté de l'homme statistique de Musil ou des universaux humains de Donald Brown. Il est vrai qu'au sein de l'espèce humaine, il y a déjà d'importantes différences entre les genres (que certains nient), de non-négligeables différences entre les races (que beaucoup nient) ou les ethnies (si on veut employer un mot qui soit moins polémique) et des différences considérables entre les individus. Un point de vue est alors de refuser la légitimité de l'homme avec un article défini.

À propos d'une affiche publicitaire qui déclare : « La liberté naît de l'acceptation de soi et de l'autre. »

Si je suis un con et si l'autre est un con, ce qui naît de l'acceptation de nos deux conneries est une complaisance envers la connerie. Appeler cette complaisance « liberté » n'est qu'une connerie supplémentaire. La liberté, selon l'idée que je m'en fais, naît de l'énergie, du savoir, de l'intelligence, de l'imagination, de la générosité, de la faculté de prendre de la hauteur, du courage de guerroyer, de la volonté de tout explorer. La liberté est l'horizon d'une longue quête individuelle, du moins tant qu'on en a la possibilité. La liberté qui m'intéresse n'a rien à voir avec « l'idéologie du sympa », avec le cliché « j'accepte tout le monde comme il est », avec le « jouir sans entraves » et autres niaiseries.

Clément Rosset s'étonne que le thème de l'éternel retour, chez Nietzsche, ait suscité tant de commentaires et d'interprétations de la part des philosophes (Heidegger, Deleuze, etc.), et soit fréquemment jugé très important, voire considéré comme la clef de voûte de la pensée nietzschéenne, alors que, dans l'ensemble des œuvres publiées par Nietzsche, il n'existe que deux pages expressément consacrées à cette idée : l'aphorisme 341 du *Gai savoir* et l'aphorisme 56 de *Par-delà le bien et le mal*. Il est vrai qu'on peut trouver aussi des traces de l'éternel retour dans des papiers que Nietzsche n'a pas publiés (lettres et fragments parus après son effondrement). Il est vrai aussi que de brèves allusions à ce thème peuvent figurer dans des œuvres postérieures au *Gai savoir*. Pour Clément Rosset (et je vois aussi la chose ainsi), l'éternel retour est une fiction, un conte pour habiller la « passion du oui », « l'acquiescement total à la vie », une fable. Si c'était plus que ça, il faudrait admettre que Nietzsche eût cédé à la tentation de faire miroiter une nouvelle sorte d'arrière-monde après avoir détruit ceux des grandes religions. Je trouve que l'éternel retour n'est pas très éloigné d'une synthèse du paradis et de l'enfer. Éternité de la joie, éternité de la souffrance. Ce que tu fais de beau, tu le revivras éternellement, ce que tu fais de laid idem. N'est-ce pas là une manière religieuse d'injecter de la morale ? La répugnance de Nietzsche pour les arrière-mondes me donne à penser, comme je le disais plus haut, que l'éternel retour n'était pour lui qu'une fiction. Et je ne l'apprécie pas. Elle n'est pas à mon goût. Peut-être ai-je mal compris. Peut-être changerai-je d'avis. Je n'ai jamais rencontré personne qui m'ait donné l'impression d'acquiescer totalement à la vie...

Oui, un bon texte présent vaut un bon texte ancien. Mais il est plus facile de repérer des joyaux dans les textes classiques – pas si nombreux que ça en fin de compte, surtout si on se limite à ceux qui ont bien vieilli – que dans les dizaines de milliers de livres qui paraissent chaque année. Je ne doute pas que d'excellents livres, dans tous les domaines, paraissent chaque année. Personnellement, je connais très peu d'auteurs vivants et, parmi ceux que j'ai lus, très très peu m'ont enchanté. Comment trouver les excellents dans l'abondante production actuelle. C'est très difficile. Je n'ai aucune confiance dans le jugement des critiques littéraires français, même si je me laisse parfois séduire par un article élogieux. Quand je tombe sur un bon livre actuel, c'est souvent par hasard. Il y a un autre problème avec l'actualité en philosophie. Je le vois bien au café philo. Chaque fois qu'est abordé un thème actuel il se produit inévitablement une attirance vers tous les lieux communs qu'on entend dans les médias à propos de ce thème. Ce n'est pas inintéressant de répertorier les lieux communs (notamment pour voir en quoi ils révèlent les morales souterraines et les mystiques cachées de notre temps), mais je pense que, dans un cours de philo, il y a d'autres priorités. Je dirais que les auteurs grecs et latins sont la priorité dans ce qu'il reste de notre civilisation (bientôt morte et enterrée). Ils forment le socle de toute la pensée occidentale. Il vaut mieux aborder peu d'auteurs, mais essayer de les traiter en profondeur, que de survoler toute la philosophie. Le survol, nos élèves peuvent facilement le faire tout seuls grâce à Internet. Et c'est un biais cognitif de s'imaginer qu'un philosophe actuel, qui évoque dans ses textes YouTube, FaceBook, Tinder, les sex-toys, le Paddle, les Stock-options, le tourisme de masse, le niqab, le terrorisme, etc., va davantage intéresser les jeunes que Plutarque racontant les vies des Anciens. Je bénis ce prof d'anglais qui m'a fait découvrir Shakespeare et Wilde, qui ont été pour moi des coups de foudre. Alors que tant d'autres profs (de français, d'anglais, d'allemand), espérant séduire leurs élèves avec des livres modernes, ne sont parvenus qu'à m'ennuyer tant leurs choix étaient révélateurs de ce que j'appelle une « complaisance envers la médiocrité des hommes de notre temps ». À propos de questions existentielles, une des plus importantes est cette métaquestion : à quoi bon se poser des questions existentielles ? Je n'ai pas de réponse générale et je soupçonne que, dans bien des cas, celui qui ne se pose presque pas ce genre de questions vit plus agréablement que celui qui rumine trop. Cela me ramène à ce que je disais il y a peu : Détourne tes élèves de la lecture ! Dis-leur de se jeter dans l'amour et les torrents de la vie sans se poser de questions, d'explorer tout ce qui est humain par-delà le bien et le mal (en évitant quand même ce qui est illégal) pour découvrir à travers l'expérience les plaisirs qu'ils entendent privilégier et les maux qu'ils préfèrent éviter. Dans le monde de fous qui est le nôtre, la chose la moins folle, la plus sérieuse, est de cultiver sa joie. Tout le reste n'est que philosophie, donc chose sans aucune importance, sauf pour des fous comme toi et moi.

Ne faudrait-il pas remplacer le mot « Philosophie » par « Logophilie » ? L'amour d'une raison me semble plus fréquent chez ceux qu'on nomme philosophes que

l'amour d'une sagesse. L'amour d'une sagesse est plutôt au cœur de l'œuvre d'auteurs qu'on désigne habituellement comme des « moralistes ». Certes, nombre de philosophes traitent d'un bonheur, d'une éthique, d'un art de vivre, et l'on peut voir en ces thèmes des piliers d'une sagesse, mais ils les traitent souvent en privilégiant une raison. Une sagesse née de sentiments (associés à une raison rudimentaire qui n'a pas besoin de l'autorité de grands penseurs) est plus éloquente dans des poèmes, des contes, des aphorismes que dans les grosses machines de Saint-Thomas, Leibniz, Spinoza, Kant, Hegel, Marx, Sartre. La critique de la raison pure, de Kant, est un monument de sa raison. Elle ne propose aucune sagesse. Et, dans d'autres ouvrages, c'est aussi avec sa raison qu'il veut formuler une morale. Kant est manifestement davantage un homme de chaire que de chair, de tête que de cœur ; un logophile plus qu'un philosophe.

Dans mes textes de réflexion, je devrais remplacer beaucoup d'articles définis par des articles indéfinis.

Ce qui me gêne dans le mot « culture », c'est qu'il est accommodé à toutes les sauces : culture pop, culture hip-hop, culture pub, culture gay, culture alternative, culture pygmée, etc. Bref, à trop fourrer ce mot dans tous les trous de cul, il en ressort merdeux. Présenter n'importe quelle cornichonnerie comme de la culture m'apparaît parfois comme une stratégie, menée par certains « penseurs de la démocratie », pour crétiniser les esprits avec l'idée niaise que « tout se vaut », que toutes les cultures sont également respectables, que la qualité n'est rien d'autre qu'une question de goût. Eh bien non ! L'étendue et la profondeur du savoir jouent un rôle bien plus important que le goût quand il s'agit de porter un jugement sur la qualité d'une œuvre. Il est évident (sauf pour les abrutis du show-biz qui voient du racisme partout) que les Italiens de la Renaissance ont produit des merveilles bien supérieures aux meilleures réalisations des Suisses, des Papous, des Bochimans, des Patagonsiens de la même époque. J'aime bien les « arts premiers », mais quand même... gardons le sens de la mesure... ils ne peuvent rivaliser en beauté avec les chefs-d'œuvre de Cellini, Michel-Ange, Bernini, etc.

En 1872, Nietzsche voyait dans la culture moderne une maladie dont les trois symptômes étaient :

1) En s'élargissant, la culture tend à se mettre au service de l'esprit de troupeau ; elle produit des hommes standardisés et disqualifie le penseur solitaire.

2) L'État, ce « mystagogue de la culture », prend la culture en main, entretient l'illusion qu'à travers elle se dessine un progrès (c'est vrai dans les sciences et techniques, mais discutable pour tout le reste), favorise la spécialisation et l'éparpillement relativiste.

3) La culture s'incarne dans la figure du Journaliste, dont les horribles défauts sont : la démagogie démocratique, la superficialité, le culte de l'actualité – ce savoir éphémère peu signifiant.

On le voit, depuis 150 ans, la « maladie culturelle » n'a fait qu'empirer...

En français, l'acception non paysanne du mot « culture » est assez récente. Elle apparaît à la fin du 17^e siècle et se fraye un chemin au 18^e sous l'influence de la philosophie allemande. Louis XIV ne parlait pas de « politique culturelle ». Et il protégeait des hommes comme Corneille ou Molière, et non pas des jeunes gauchistes prétentieux à moitié drogués, dépourvus de talents mais non d'appuis politiques, qui réclament aux autorités d'une ville un « centre culturel », pour y mener à bien leurs petites partouzes artistiques...

Quand je tombe en enfer, le seul truc auquel j'essaie de me tenir est le suivant : ne pas rester tout en bas plus de 3 jours sans réagir, sinon une dépression risque de s'installer durablement. Alors, au plus tard le 3^e jour, je me force à mener des activités : dessin, sport, ménage, etc., peu importe, la seule chose qui compte étant de ne pas rester sans rien faire à ruminer des idées noires. Je ne prétends pas être toujours parvenu à réaliser ce programme, mais il m'a souvent réussi. Une fois que je suis sorti de la tristesse et que j'ai retrouvé ma joie, il me devient presque impossible de comprendre comment j'ai pu me laisser aller à me faire moi-même autant de mal avec des pensées pourries. Le problème est que le gros cafard chamboule toute la biochimie du cerveau et rend provisoirement stupide.

Il y a des philosophes qui respirent la joie : Nietzsche, Clément Rosset. Il y en a d'autres qui ont ce qu'on peut nommer un pessimisme joyeux : Schopenhauer, Cioran. Il y a des écrivains qui trempent leur plume dans la joie : le Dumas des Trois Mousquetaires, Joseph Delteil. Il y a des musiciens comme Mozart et Rossini qui nous font entendre la joie. Même Wagner, le tragique, compose joyeusement. La marche funèbre de Siegfried est une ode à la joie. Il y a les bandes dessinées scénarisées par Goscinny, Gotlib, Greg qui me plongent dans la joie jusqu'au cou. Il y a les films des joyeux Marx Brothers, du joyeux Howard Hawks. Il y a les tableaux de Hieronymus Bosch, où la joie d'imaginer est présente dans chaque détail. Il y a les écureuils et les cascades. Il y a le champagne et les grenades. Il y a les baisers et les caresses. La joie est d'une richesse inépuisable.

Je crois que beaucoup d'intellectuels ont tendance à sous-estimer le rôle joué par la biologie dans nos vies et de privilégier les explications psycho-sociales. Moi, j'ai le vice inverse : une tendance excessive à voir la part animale. J'ai si peu d'esprit que je me sens plus proche d'un bonobo que d'un professionnel de la pensée assise. J'ai envie de grimper aux arbres avec toi.

Une condamnation morale de l'égoïsme n'est guère compatible avec une condamnation morale de l'hypocrisie. L'égoïste qui n'a pas le goût de la solitude a-t-il d'autre choix que l'hypocrisie ?

Un homme qui ne croit pas en un dualisme corps/esprit, qui ne croit en aucune métaphysique, en aucun dieu, en aucun arrière-monde, et qui est plutôt égoïste, n'a-t-il pas de choix existentiel plus raisonnable que la recherche des plaisirs ? Et cette recherche n'est-elle pas assez difficile ? C'est un art et une science de parvenir à jongler avec les plaisirs sans tomber ni dans l'addiction, ni dans la satiété, sans compromettre de grands plaisirs futurs par de petits plaisirs présents, mais sans non plus renoncer à des plaisirs présents pour d'improbables plaisirs futurs, etc. En plus, il faut composer avec les plaisirs des proches qui comptent pour nous...

J'aime bien les 3 fonctions principales que tu donnes du dialogue argumentatif (polémique, pédagogique, heuristique). J'en ajouterais une 4^e :

4) constructive (se mettre d'accord sur un ensemble de définitions explicites et d'hypothèses explicites pour essayer de penser à partir de bases communes, faute de quoi la discussion verse dans le dialogue de sourds, où les interlocuteurs utilisent les mêmes mots, mais dans des sens différents, ou se réfèrent implicitement à des hypothèses incompatibles).

Je n'ai pas lu les « Réflexions sur la question juive », de Sartre, mais j'imagine qu'il néglige deux aspects importants. Aujourd'hui, un fort antisémitisme vient des Musulmans radicaux, ce qui n'était guère le cas à l'époque (1946) où Sartre a publié son livre. D'autre part, ce qui m'a frappé dans la lecture de nombreux grands écrivains français antisémites, c'est l'impression qu'ils reprochent surtout aux Juifs d'exercer un puissant groupe d'influence dans les médias. Aux USA, c'est flagrant que l'industrie du cinéma est sous le contrôle des Juifs (Woody Allen dit que la cérémonie des Oscars est la plus grande fête juive...). Il y a des raisons historiques à cela : les grands studios américains ont été fondés par des Juifs. Mais pourquoi semblent-ils recruter prioritairement des Juifs ? En France, c'est un peu moins évident, mais beaucoup de gens pensent qu'il y a une « mafia juive » dans les grands médias. Je peux comprendre qu'un certain antisémitisme soit dirigé contre ce côté maffieux (réel ou supposé). Ce qui complique encore la question juive, ce sont les aspects politiques. À l'époque de Sartre, les intellectuels juifs avaient la réputation (juste ou fausse, je n'en sais rien) d'être plutôt de gauche. Donc l'antisémitisme pouvait être une forme d'anticommunisme. Aujourd'hui, la situation me semble beaucoup plus confuse.

Camus écrit qu'il ne connaît qu'un seul devoir : celui d'aimer. C'est aussi le message du Christ. Mais aimer par devoir, est-ce vraiment aimer ? N'est-ce pas un exemple du paradoxe « sois spontané ! », cher à Watzlawick ? Le devoir peut nous pousser à œuvrer en faveur d'autrui, mais le devoir peut-il nous pousser à aimer ceux qui nous déplaisent ? N'y a-t-il pas lieu de distinguer un altruisme par devoir et une générosité par amour ? Je crois que Nietzsche opère une telle distinction. Camus n'aurait-il pas dû plutôt parler d'un devoir d'agir pour le bien d'autrui ? On pourrait le définir ainsi : tant qu'une personne ne te nuit pas, fais-lui du bien, ou, du moins, ne

lui fais pas de mal ! Et pour ceux qui pensent avec Freud et Hobbes que l'homme est un loup pour l'homme, il convient peut-être aussi d'ajouter le conseil de Mérimée : « Souviens-toi de te méfier ! » Chez moi, le sentiment est puissant, par contre le sens du devoir est faible. Je suis généreux par amour, mais je ne ressens pas le devoir de me montrer bon envers des gens que je n'apprécie pas. Certains prétendent que le fait de n'aimer que ses parents et amis est une forme égoïste d'amour. C'est possible. L'amour de toute l'humanité est pour moi une idée contradictoire. Aimer implique différencier, distinguer, discriminer.

Si tes élèves te demandent : « Mais au fond, Madame, c'est quoi la philosophie ? » Tu peux leur montrer le tableau de Dali, intitulé « La philosophie éclairée par la lumière de la Lune et du Soleil couchant ». Et s'ils veulent voir à quoi ressemble un philosophe, tu peux leur montrer « Le philosophe », de Max Klinger, ou « Le philosophe », de Manet, ou « Le philosophe », de Soutine, etc. Le philosophe de Max Klinger fait un peu cliché avec le truc usé du miroir, mais il a le mérite de montrer l'importance du zizi dans la pensée conceptuelle. Le philosophe rêveur de Manet porte un chapeau, ce qui est un très bon signe d'intelligence... Et le philosophe de Soutine représente à merveille des gens comme Deleuze, Derrida, Foucault, etc.

Ce qui me déplaît foncièrement dans la psychanalyse, c'est son manque de modestie et sa réticence à se prêter à la méthode expérimentale (au contraire de Piaget). Freud, en essayant de tout expliquer à partir de sa théorie, n'aurait-il pas cédé au sentiment infantile de toute-puissance ? La psychanalyse est assurément une construction intellectuelle séduisante. Mais la beauté d'une construction ne suffit pas à la rendre valide. Freud était un génie de l'introspection, comme Montaigne, comme Paul Valéry, etc. Or l'introspection, biaisée par les filtres personnels, produit un mélange de vérités et d'erreurs, ne se laisse pas toujours transposer à l'ensemble des hommes (on a souvent dit que la psychanalyse s'adressait aux bourgeoises de la société viennoise d'avant-guerre, et non pas, par exemple, aux Japonais ou aux Rwandais). D'où la nécessité de soumettre chaque théorie aux outils nouveaux de la science. Freud d'ailleurs, contrairement à beaucoup de ses successeurs, disait qu'il souhaitait que la psychanalyse évolue en fonction des découvertes sur le cerveau. Il était plus ouvert à une remise en question des dogmes de la psychanalyse que beaucoup de psychanalystes actuels qui se réfugient dans le confort intellectuel d'une orthodoxie éloignée de l'esprit scientifique. La psychanalyse freudienne, qui considère toutes les religions comme des illusions, ressemble paradoxalement à une religion, dans la mesure où elle relève davantage d'un acte de foi que d'une patiente et humble recherche sur la nature de l'esprit. Quand Michel Onfray a publié son livre sur Freud, la société de psychanalyse française a eu des réactions hystériques, traitant l'auteur de facho, jetant sur lui le soupçon d'antisémitisme. Ce genre de réactions s'apparente plus à celles de fanatiques attaqués dans leur religion qu'à celles de savants bousculés dans leurs théories.

Il est possible que tous les symptômes de psychopathologies aient leur origine dans

nos six premières années. Mais cela me paraît peu probable, car les structures cognitives sont loin d'être achevées à l'âge de six ans, comme l'a montré Piaget. Or il me semble que les structures affectives et cognitives sont liées. En tout cas, il y a place pour un doute raisonnable. Même en partant du postulat que le moi se structure à six ans, cela rend la cure psychanalytique vaine dans la mesure où la plupart des gens n'ont que très peu de souvenirs fiables de cette période de leur enfance... Tout au plus la cure peut-elle amener le patient à se convaincre lui-même, à partir de souvenirs postérieurs, qu'il a mal traversé la phase œdipienne. Admettons que le patient soit convaincu. Que peut-il alors faire à l'âge de 60 ans pour remédier à ce mauvais passage survenu à l'âge de 6 ans ? Est-il raisonnable de penser qu'un homme ou une femme ayant vécu 54 années avec un moi « défaillant » va pouvoir y remédier avant de basculer dans la sénilité ? Il n'est pas exagérément pessimiste d'en douter. Mais si on abandonne le postulat que « tout se joue avant 6 ans », il est permis d'envisager l'idée que la plasticité cérébrale pourrait faire en sorte que le moi se construise pendant toute la vie et que la phase œdipienne, à supposer qu'elle soit réelle, ne soit qu'une péripétie non déterminante. Cette vision a le mérite de refuser la fatalité du passé. Mais il est probable qu'elle soit fautive, elle aussi... De nombreuses autres théories sont envisageables, par exemple celle d'un moi qui se figerait vers l'âge de 25 ans, et deviendrait peu malléable par la suite. Ou celle d'un moi qui serait davantage construit par l'hérédité que par la phase œdipienne. Ou celle, chère aux bouddhistes, d'un moi qui ne serait qu'une illusion dont la méditation peut nous débarrasser. Etc. La psychologie n'en est qu'au stade des balbutiements. Toute affirmation générale sur les hommes devrait faire l'objet d'une enquête très poussée pour voir si elle résiste à l'épreuve des faits.

Une vieille question : y a-t-il un besoin de croire (je n'utilise pas ce verbe au sens exclusivement religieux) même chez le plus sceptique des scientifiques ou des philosophes ? Je n'en suis pas sûr. On dit souvent qu'il est impossible d'agir sans croire. Mais on peut imaginer quelqu'un qui se contenterait d'agir en fonction d'hypothèses. Une hypothèse n'est pas vraiment une croyance. On m'objectera que retenir certaines hypothèses plutôt que d'autres repose sur une croyance, à savoir que les hypothèses retenues ont une probabilité de vérité plus forte que d'éventuelles concurrentes. Oui, sauf que cette croyance pourrait être provisoire, relever plutôt du pari. On peut imaginer un esprit qui se dirait : « Compte tenu de mes connaissances actuelles et de mes limites, je me base sur telles et telles hypothèses, mais ma confiance en elles peut être remise en question. » À l'heure actuelle, l'hypothèse d'une nécessité de croire n'a pas ma faveur. Mais je peux changer d'avis... Du moins, je retiens l'hypothèse que je peux changer d'avis... D'ailleurs, je viens de changer d'avis... Les enfants sont pleins de croyances. Certaines se renforcent, d'autres s'atténuent. Étudier les enfants permettrait probablement de mieux comprendre les mécanismes des croyances. Et aussi de mieux comprendre comment se forment les jugements de valeur, les sentiments moraux et esthétiques. Un philosophe ne devrait pas oublier qu'il n'y a pas beaucoup de sujets dont on puisse parler sérieusement sans

rechercher des racines dans l'enfance. J'ai l'impression par exemple qu'il est superficiel de parler de la liberté sans étudier comment les enfants deviennent progressivement plus autonomes et quels sont les facteurs qui peuvent freiner ou compromettre cette autonomie. Piaget n'est pas seulement le nom d'une école pour handicapés, c'est aussi celui d'un grand bonhomme dont la démarche mérite d'être prolongée, étendue. Un philosophe est handicapé dans sa recherche de vérités s'il ne regarde le monde qu'avec des yeux d'adulte.

J'ai regardé hier les infos sur la RTS et je me suis dit : c'est nul ! Pourquoi ? Parce qu'à l'occasion d'une marche pour l'égalité, la présentatrice a rappelé que l'écart salarial moyen entre hommes et femmes en Suisse a baissé, mais est encore de 12%. C'est bien joli de balancer un chiffre comme ça, encore faudrait-il expliquer comment il est calculé. Moi, je le sais, mais je pense que beaucoup l'ignorent. Or la méthode de calcul a une importance considérable. Ce que la présentatrice aurait dû expliquer, si le journal télévisé avait une vocation pédagogique, c'est la chose suivante : même si le principe « à travail égal salaire égal » était respecté dans toutes les entreprises de Suisse, l'écart salarial moyen entre hommes et femmes pourrait rester élevé en raison du fait que les hommes et les femmes, pour des raisons multiples, ne sont pas répartis fifty-fifty dans chaque profession. Il aurait fallu expliquer aussi que, réciproquement, un écart salarial moyen de zéro entre hommes et femmes n'implique pas nécessairement une égalité salariale pour un travail égal. En fait, les journalistes implantent dans les esprits des interprétations fausses ou, en tout cas, simplistes. Et j'ai l'impression que ce phénomène est fréquent.

[À propos d'un texte de Neruda] Cette idée que les conquérants ensemencent de leur langue magnifique les peuples conquis est délicieusement subversive. Dans la France d'aujourd'hui, si une personnalité se permettait sur un plateau de télévision de célébrer l'ensemencement des ex-colonies françaises par une des plus belles langues de la terre, il se ferait lyncher, attaquer en justice, bannir des médias... Pitoyable France, rendue folle par une crise de vertu !

Il y a une dépendance dont on ne parle jamais : la dépendance au fantasme d'indépendance. Elle a fait des millions de morts...

En me levant, je me suis posé la question : que se passerait-il si une « panne » privait le système solaire de la force de gravitation durant une nanoseconde ? Alors, bien sûr, je me suis interrogé sur les conséquences du principe d'inertie : les planètes seraient légèrement déviées de leur trajectoire, la rotation de la terre me ferait légèrement décoller tangentiellement, etc. Et puis je me suis demandé : mais au fond, qu'est-ce qui justifie le principe d'inertie ? Et Wikipedia me dit : « Il n'y a pas de théorie unique acceptée qui explique la source de l'inertie. » Voilà une chose importante que mes professeurs ne m'ont pas apprise lors de mes études...

J'ai lu quelque part que les personnes qui travaillent beaucoup ne peuvent pas tomber amoureuses, parce que le sentiment amoureux se développe dans la rêverie, dans ces moments d'inaction où des images de la personne aimée envahissent l'esprit, où des fragments de scènes vécues sont remémorées. Résonances, rémanences, permanences : l'amour, c'est en grande partie ça.

Certains esprits religieux essaient de justifier l'immortalité de l'âme à partir d'un temps qui ne serait qu'une illusion. Un peu facile, comme ruse !

Il est possible de considérer que ce n'est pas le temps qui serait une illusion, mais l'instant ; que ce n'est pas l'espace qui serait une illusion, mais le point. Ou, plus exactement, l'instant et le point sont des idéalizations. J'ai du mal à penser que le temps puisse être réduit à une construction de l'esprit. L'idéalisme pur et dur me paraît suspect. Il est possible que l'espace et le temps soient une tromperie. Il est possible aussi que l'idéalisme, qui voit l'espace et le temps comme des tromperies, soit une tromperie. C'est un vieux problème. J'ai bien peur que le retourner dans tous les sens soit une perte de temps. Pendant ce temps, le temps crée de la vie. Et la vie est bien plus belle que la métaphysique.

L'économie moderne n'est-elle pas un labyrinthe qui essaie de croître dans l'espoir d'échapper au Minotaure ? Et que penser de l'arithmétique de Presburger, qui permet d'échapper au Minotaure de Gödel, mais qui rend impossible la multiplication des ailes et l'envol vers le soleil ?

La philosophie est une catégorie d'humour. Deux exemples lus dans un livre de Clément Rosset :

Les planètes ne parlent pas, selon Lacan, pour trois raisons contradictoires, quoique d'ailleurs également valables : premièrement, parce qu'elles n'ont rien à dire – deuxièmement, parce qu'elles n'en ont pas le temps – troisièmement parce qu'on les a fait taire. Lacan poursuit son délire en attribuant le mutisme des planètes à la fixité de leur éclat. Les étoiles en revanche scintillent, donc elles pourraient parler si Newton ne les avait pas fait taire...

W.V.O. Quine, qui peut paraître moins drôle, rejoint pourtant la 'pataphysique dans ses Méthodes de logique. Se fixant pour but de définir la singularité en se passant de tout nom singulier, de tout nom propre, il se définit lui-même ainsi : celui qui est tel que quiconque a écrit « Méthodes de logique » lui est identique. La 'pataphysique étant la science du particulier, incluant le postulat qu'il n'y a de science que de l'universel, on est en plein dedans avec Quine. Bingo !

Notons X tout ce que je ne fais pas principalement par nécessité, ni par sens du devoir, ni par pitié, ni par peur, détresse, colère, ressentiment et autres passions tristes, mais parce que j'aime ça, parce que j'y prends du plaisir, fût-ce le plaisir de faire plaisir, qui est un des plus grands. Peut-on appeler X du divertissement ? Cela

dépend. Il y a dans X à la fois des choses assez futiles, auxquelles je n'attache guère d'importance, comme de jouer aux cartes, et je veux bien qu'on parle alors de divertissement, et d'autres choses qui me tiennent à cœur, comme d'écrire des courts textes ou d'embrasser Mme ***. Même avec cette nuance, vais-je disqualifier certains éléments de X en affirmant qu'ils sont une manière de fuir mon néant ? Pas du tout ! X est ma part joyeuse et je ne connais rien de mieux que la joie pour me sentir exister. Avec ou sans Dieu, le sentiment du néant m'apparaît comme un symptôme dépressif. Dépression métaphysique, peut-être, mais dépression tout de même. Que tout soit vanité, comme le dit l'Ecclésiaste, que la vie n'ait pas de sens, soit absurde, comme le prétendent certains philosophes, on peut s'en réjouir plutôt que de s'en affliger.

Je ne dirais pas que je suis animé par un bonheur intérieur. Plus modestement, j'essaie de cultiver mon pouvoir d'être joyeux, de résister à la tentation de la tristesse.

Hier soir, j'ai regardé à la télévision l'émission « La grande librairie ». Parmi les invités, il y avait deux êtres merveilleux, qui ont d'ailleurs parlé de l'émerveillement : Christian Bobin et Pascal Quignard. Quand Christian Bobin parle, j'ai l'impression qu'il fait de la poésie en direct. Ce qu'il dit n'est peut-être pas très original, mais il le dit d'une manière qui me fascine. Cet homme rayonne de bonté. Christian Bobin est le Petit Prince qui a pris de l'âge. Et Pascal Quignard, avec son air austère et ironique, son visage méditatif et sa voix calme, cisèle chacune de ses phrases comme un aphorisme. Il n'a pas peur de répondre brièvement et de laisser planer ensuite un silence énigmatique. Ce grand érudit accorde au désir, à sa part animale, une place primordiale. Christian Bobin et Pascal Quignard font partie de ces êtres un peu hors du monde, à la fois lointains et proches. Heureusement qu'il existe des êtres comme eux ! Ils sont des contrepoisons à la vulgarité envahissante.

Pour détourner le Sartre qui écrivait sur la question juive, n'y aurait-il pas quelques bonnes raisons, dans la France de ces dernières décennies, d'affirmer : « Ce n'est pas le penchant raciste qui provoque l'antiracisme, mais, au contraire, c'est l'antiraciste qui crée le Raciste » ?

Voici les pensées indigentes de Pascal sur des thèmes sartriens.

Un homme avec qui je n'ai pas noué de lien est pour moi proche d'un objet, surtout si je l'observe sans entrer avec lui en contact visuel ; mais il suffirait que nos deux regards se croisent, qu'un léger sourire ou une expression de curiosité se dessine sur son visage pour qu'il cesse d'être pour moi un objet. Il ne deviendrait pas un homme pour autant, parce que je peux avoir la même expérience avec un chat.

Quand le nombre de choix possibles se limite à deux ou trois (faire la guerre ou désertier ou se suicider), la liberté est bien moindre, la situation est beaucoup moins mienne que dans d'autres cas où ce nombre de choix possibles est élevé. Je ne vois pas très bien où Sartre veut en venir en déclarant l'homme responsable du monde. Ce

fin psychologue de Nietzsche aurait probablement trouvé ça suspect. N'y aurait-il pas l'ombre d'une morale kantienne qui cherche à se faufiler derrière cette rhétorique ? Je partage l'idée ou plutôt l'évidence qu'il n'y a pas de situation inhumaine. Mais j'en tire la conclusion qu'il faudrait alors éviter d'utiliser des mots comme droits « humains », « humanisme », etc. Tout est « humanisme », y compris les pires atrocités commises par l'homme...

Le but du philosophe est de trouver la vertu. Tant qu'il la cherche, il n'a aucune raison de se tuer, puisque sa quête est inachevée. S'il la trouve, il n'a aucune raison de se tuer, puisque tuer un être vertueux serait contraire à la vertu. Donc le suicide n'est pas un problème philosophique.

Depuis l'antiquité, des philosophes plaident en faveur de la vertu (quelle que soit la définition qu'ils en donnent) en invoquant l'argument suivant : un homme qui n'est pas vertueux n'est aimé de personne et c'est là un grand malheur. Dans une société vertueuse, cet argument serait recevable ; mais, dans une société comme la nôtre, où cohabitent tant de mœurs différentes, de valeurs opposées, cet argument perd beaucoup de sa force. Prenons par exemple nos élèves. Beaucoup trichent pendant les épreuves. C'est enfreindre la vertu d'honnêteté. Mais, de nos jours, un tricheur n'est pas déshonoré, n'encourt pas le mépris de ses camarades. Au contraire, le tricheur attire souvent le respect. « Pas vu, pas pris », comme disait Carla Bruni à propos d'un joueur de foot qui a donné malhonnêtement une victoire à l'équipe de France. Bien des hommes qui réussissent leur vie professionnelle passent par des tricheries et autres bassesses. Dès lors que des vices, en devenant courants, n'entraînent plus un déshonneur, il me semble aberrant de faire dépendre la vertu du regard d'autrui. Un autre argument classique en faveur de la vertu est le mythe que raconte Socrate à la fin de Gorgias : après leur mort, les vertueux iront aux îles des Bienheureux et les autres sombreront dans le Tartare. Aujourd'hui, cet argument n'a aucune valeur pour les nombreux athées de notre société. Si Socrate vivait dans la Suisse ou la France actuelles, essaierait-il de convaincre un jeune athée intelligent, jouisseur et peu honnête que la vertu le rendrait plus heureux, et si oui, comment ?

Je ne sais pas très bien ce qu'entend Platon par vertu. Le primat de la pensée + la tempérance + l'honnêteté + ... ?

De mon point de vue, la vertu est faite principalement de générosité. Je ne sais pas :

(1) si la générosité rend plus heureux ;

(2) si elle peut être enseignée au plus grand nombre.

A priori, pour (1), je dirais plutôt oui ; et pour (2) plutôt non.

Ce qui complique les choses, c'est que la générosité est souvent à dose variable : selon les situations, une même personne peut se montrer plus ou moins généreuse.

Je n'ai jamais lu « Le mythe de Sisyphe » de Camus. J'imagine que les quatre héros de l'absurde ne répondent pas à un critère logique, mais au goût personnel de Camus. C'est comme le prêtre, le poète et le guerrier pour Baudelaire. Ou les figures du

Soldat, du Travailleur, du Rebelle et de l'Anarque pour Jünger. Peut-être ne faut-il pas chercher plus loin. Si c'est à chacun de se débrouiller pour que sa vie vaille la peine d'être vécue, c'est aussi à chacun de construire ses modèles en fonction de ses talents, de ses possibilités, de ses goûts, etc., bref de sa part essentielle, de sa singularité. Tout est bon qui peut ouvrir un individu particulier à la joie, qui renforce sa vitalité, qui augmente en nombre ou en profondeur ses savoir-faire. J'espère que Camus, avec ces 4 figures du Don Juan, du comédien, de l'aventurier et du créateur, n'avait en tête que des exemples parmi tant d'autres. Aurait-il retenu la figure de Don Juan si ce personnage avait été une femme ?

Pour moi qui ne l'éprouve pas, le sentiment d'étrangeté, dont Camus fait la pierre angulaire de sa philosophie, est étrange. Il me semble que ni Freud ni Jung n'en parlent, ce qui pourrait signifier qu'il est plutôt rare. J'ai l'impression que ce « sentiment » est plutôt une construction intellectuelle, un habillage linguistique au vingtième siècle du nihilisme apparu au dix-neuvième. C'est une mauvaise herbe qui pousse sur la tombe de Dieu. De même, je ne comprends pas la signification de l'affirmation : « l'existence est dénuée de signification ». Qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'est-ce qui manque à l'existence pour pouvoir lui trouver une signification ? En quoi est importante la question de savoir si l'existence a ou non une signification ? Il me semble que la philosophie de l'absurde ressemble à la réaction d'un enfant déçu d'apprendre qu'il n'est pas le centre du monde, que tout le monde n'est pas à ses pieds. Si Camus pense que le suicide est un problème philosophique, j'ai envie de dire : c'est son problème, pas le mien. Je ne vois pas le suicide comme un problème philosophique, mais comme un problème psychologique. Chacun peut se poser la question : « Que vais-je essayer de faire de ma vie pour la rendre intéressante, belle, joyeuse, etc. ? », sans avoir besoin de poser l'hypothèse d'une absence de sens. Une vie à durée limitée a-t-elle moins de sens qu'une vie qui serait éternelle ? Est-ce ça, rien que ça, qui créerait problème ? Quel sens abolit la découverte que le rêve d'éternité n'est qu'un rêve ? Le sens d'une fiction, mais pas le sens du vécu. Est-ce une « inutilité métaphysique » de toute action qui ferait problème ? Si oui, n'est-ce pas une manière de penser qui relève de la folie des grandeurs ? Je n'ai pas besoin de peser mes actions sur la balance de l'utilité.

Dans le Ménon, Socrate demande à son interlocuteur ce qu'il y a de commun aux différentes vertus qu'il énumère. Définir LA vertu serait répondre à cette question. On pourrait de même se demander s'il y a quelque chose qui serait LE sens et qui serait commun aux multiples aspect du sens. Qu'y a-t-il de commun entre le sens de l'humour, le sens de l'honneur, le sens pratique, ..., le sens de la vie ? Moi, comme Socrate, je me mets dans la position de l'ignorant. Et je mets au défi mes interlocuteurs de m'éclairer. Je suis toujours dans l'ombre. C'est quoi LE sens ? C'est quoi cette mystérieuse chose qu'on est censé projeter sur chacun de nos actes ?

La liberté, selon l'idée que je m'en fais, naît de l'énergie, du savoir, de

l'intelligence, de l'imagination, de la générosité, de la faculté de prendre de la hauteur, du courage de guerroyer, de la volonté de tout explorer. La liberté est l'horizon d'une longue quête individuelle, du moins tant qu'on en a la possibilité.

Je me sens partout chez moi pour ce qui est de la nature, car je porte en moi une sensibilité à toutes les beautés naturelles. Par contre, je ne me sens pas partout chez moi pour ce qui est des cultures. Certaines cultures me sont trop étrangères pour que je m'y sente à l'aise.

Chez Platon, je ne pense pas que le désir était uniquement sublimé. M'est avis qu'il couchait avec ses jeunes admirateurs. Et considérer que le désir n'est excellent que s'il est sublimé est selon moi la perversité des philosophes idéalistes : Platon, St-Thomas, Descartes, Kant, etc. Il y a peut-être davantage de perversité chez ceux qui veulent trop sublimer que chez ceux qui veulent trop se livrer au plaisir. Il se pourrait que la nonne soit plus perverse que la nymphomane. L'aristocratie me semble devoir être placée entre ces deux excès. L'aristocratie est une diététique des plaisirs : ni trop, ni trop peu, et de la variété. Une des choses que Nietzsche a toujours combattues est cette vision d'une autre réalité derrière les phénomènes, surtout quand cette autre réalité est employée dans un but moral, dans un but d'affaiblissement de la vitalité. La vitalité, c'est la joie d'agir, de bouger, de boire, de manger, de baiser, de plaisanter, de guerroyer, de créer. Le manque de vitalité, c'est l'ennui.

La définition : essence de X = les traits centraux de X desquels dépendent toutes ses propriétés, me laisse perplexe. Je ne suis pas sûr de bien savoir ce que peuvent être des traits centraux et des propriétés. Quelle est l'essence d'un sac ? Sa fonction fait-elle ou non partie des traits centraux ? Quelles sont toutes les propriétés d'un sac ? Il y a tant de sacs différents que je suis un peu perdu. Où intervient le cul de sac dans la définition de son essence ?

Dans notre société démocratique, où la liberté est soumise au devoir d'égalité (nul ne doit être plus libre qu'un autre, avoir plus de droits, de chances) ; où la liberté est soumise à la loi du nombre (troupeaux de manifestants, troupeaux de pétitionnaires, troupeaux d'électeurs) ; où la liberté est soumise à l'impératif de respecter les différences (stop aux discriminations !) ; où la liberté est soumise à la démangeaison d'écrire son nom partout (sur le bien-être, sur l'expression, sur le primat du sympa, sur la fraternité universelle) ; dans cette société qui se dit libre, la liberté guerrière ne consiste-t-elle pas à guerroyer contre la tyrannie de l'égalité, du nombre, du respect, du bien-être ?

L'âme et le corps ne font qu'un. Il n'y a pas d'un côté les plaisirs de l'âme et de l'autre ceux du corps. Le ventre mérite autant d'être honoré que le point G du néo-cortex frontal. Le plaisir a ses raisons, la raison ses plaisirs : l'union du plaisir et de la raison fait la force, la santé.

Phryné, courtisane acquittée grâce à la beauté de sa poitrine, habilement dénudée par son avocat Hypéride, voilà qui montre que les Grecs de l'Antiquité n'étaient pas tous pédés et qu'ils savaient se montrer sensibles à d'autres arguments que ceux du logos. Une telle histoire peut avoir sa place dans la partie « justice » de ton cours de philo. D'un côté, la décision du jury est injuste (au sens où elle contredit le principe d'égalité en accordant un privilège à la beauté) ; de l'autre, il est difficile de la désapprouver, surtout quand on sait que Phryné était accusée d'un crime qui n'en serait pas un aujourd'hui : l'organisation d'une confrérie religieuse vouée au culte d'un dieu étranger. Pour « actualiser » cette histoire, il faudrait remplacer son « crime » par l'organisation d'un parti néo-fasciste illégal. Tu pourrais demander alors à chaque élève de se mettre dans la peau d'un philosophe qui voudrait justifier l'acquittement de cette dame en raison de ses beaux seins. Problème plus général : comment élever sa raison au-dessus d'une raison conformiste pour rendre raisonnable une décision qui semble au prime abord plutôt déraisonnable ?

En 1780, l'abbé Bergier écrit un « Traité historique et dogmatique de la vraie religion », dans lequel on le sent animé par la volonté de réfuter les philosophes matérialistes du siècle des lumières. Ce livre présente notamment 8 preuves que l'homme est libre. Les arguments de l'abbé ne sont probablement pas très éloignés de ceux de Sartre. Cela m'amuse qu'un athée matérialiste et qu'un abbé très catholique parviennent à la même conclusion... Cela m'amuse aussi que d'autres athées matérialistes (notamment ceux du 18^e siècle contre lesquels écrit l'abbé Bergier) et des théologiens protestants convergent, eux, vers la conclusion que l'homme n'est pas libre...

L'expression « sexualité bestiale » pour désigner une sexualité débridée m'a toujours paru injuste : la plupart des animaux ont une sexualité assez pauvre... Durée courte, peu de variations...

Le dualisme corps/âme, avec un avantage accordé à l'âme, est peut-être la fiction la plus persistante dans l'histoire de l'humanité.

Le mouvement Panique et d'autres du même genre, le journal Hara-kiri, la libération sexuelle, mai 68, etc., tout cet esprit des années 60 et 70 reposait beaucoup sur la transgression. Le problème avec la transgression, c'est qu'elle a besoin d'avoir en face une morale forte (celle incarnée par le Général dans les années 60). À partir du moment où une société devient permissive, la transgression n'est plus vraiment possible. Il n'y a désormais de place que pour des pseudo-rebelles qui n'ont le choix qu'entre une multitude de conformismes (plus ou moins bien représentés dans la population).

J'ai l'impression que la France a réussi la performance de marier les mondes

d'Orwell (pensée unique, novlangue, surveillance électronique) et d'Huxley (multiplications des distractions futiles)... C'est un autre « mariage pour tous », la fête de la panbéotie...

La réponse d'Henry Louis Mencken au problème du suicide me parle davantage que celle de Camus. La révolte ne peut apparaître comme une solution que pour de jeunes intellectuels travaillés par une volonté de sublimer leurs instincts sexuels. Mencken a une vision plus large : « Qu'est-ce qui maintient en vie un homme réfléchi et sceptique ? C'est en grande partie, à mon avis, son sens de l'humour. Mais on peut aussi y ajouter la curiosité. L'existence humaine est toujours irrationnelle et souvent douloureuse, mais en dernière analyse elle reste toujours intéressante. On veut savoir ce qui va se passer demain. La dame en robe mauve sera-t-elle plus aimable qu'aujourd'hui ? Voilà le genre de questions qui maintiennent l'humanité en vie. »

Contrairement à ce qu'affirmait Reclus, je dirais que ce n'est pas l'anarchie qui est la plus haute expression de l'ordre, mais la hiérarchie. Pourquoi les anarchistes sont-ils, ou plutôt se croient-ils, allergiques à l'autorité ? Est-ce une forme d'infantilisme ?

En lisant l'article « Qu'est-ce que la libre pensée et que signifie « libre penseur » ? », de Maurice Manoukian, dans le libre penseur n° 179, je me suis dit : « Quelle horreur ! la libre pensée est aussi une religion ! » À quoi bon se débarrasser des dogmes juifs, chrétiens, musulmans, etc. si c'est pour se prosterner devant les dogmes progressistes ? À quoi bon cracher sur l'égalité des âmes devant dieu si c'est pour caresser l'égalité des droits ? À quoi bon rejeter le Christ et son amour du prochain si c'est pour lui substituer la fraternité universelle ? À quoi bon se gausser du paradis si c'est pour gober le mythe d'une société meilleure ? Diable ! la moraline progressiste, démocrate, « socialiste au sens le plus noble » a la même odeur de sainteté que la morale chrétienne. Moi l'incroyant, l'adversaire de toute religion, je préfère encore prêter l'oreille au curé qui loue le seigneur à bas tarif ou à l'imam qui explose de joie en criant « Allah akbar ! » qu'au libre penseur dont la prédication prête à rire par tant de dévotion envers des idoles médiocres.

Nietzsche ne s'est pas laissé abuser. Lui qui souvent écrivait « nous autres esprits libres » tenait à préciser (dans « Par-delà le bien et le mal ») : « nous sommes vraiment bien différents des « libres penseurs », « libri pensatori », « Freidenker », et autres noms qu'aiment à se donner tous ces braves défenseurs des « idées modernes ». » Pour Nietzsche, les libres penseurs sont des « Niveleurs », des « esclaves éloquents », des « plumitifs du goût démocratique », de « braves lourdauds à qui l'on ne dénierait ni le courage ni de bonnes mœurs, sauf précisément qu'ils ne sont pas libres et qu'ils sont ridiculement superficiels, surtout avec leur tendance foncière à voir, dans les formes de la société traditionnelle, la cause à peu près unique de toute la misère et de tous les échecs des hommes : ce qui revient joyeusement à mettre la vérité cul par-dessus tête. Ce qu'ils voudraient de toutes leurs forces, c'est le bonheur du troupeau dans les verts pâturages avec, pour tous, la sécurité, l'absence de

risques, le bien-être, des plus grandes facilités de vie ; leurs deux rengaines, leurs deux mots d'ordre les plus ressassés sont « égalité des droits ! » et « pitié pour tous ceux qui souffrent ! » et la souffrance elle-même est un mal qu'il faut abolir. » À l'inverse, Nietzsche pense que la vitalité nécessite une société aristocratique, martiale, dure ; que la liberté se mesure à « la résistance qu'il faut surmonter, à la peine qu'il en coûte pour rester en haut » (« Le crépuscule des idoles »).

Bref, si les libres penseurs se sont affranchis de la religion, il leur reste à s'affranchir de la croyance au progrès moral et de l'allégeance à des principes démocratiques dont « le dernier homme », prophétisé par Zarathoustra, serait l'aboutissement. Je ne dis pas que les libres penseurs devraient se jeter dans les bras d'un dictateur ou favoriser l'avènement d'une monarchie laïque... mais je les apprécierais davantage si la culture du scepticisme les amenait à désacraliser les idoles de « la mystique démocratique ».

Un bon exercice à faire en philosophie serait de prendre un de ces fascicules que nous recevons quand nous devons voter pour ou contre une initiative populaire. Un tel fascicule énumère toujours des arguments pour et des arguments contre. Il serait alors intéressant d'examiner tous ces arguments, de les ranger dans des catégories, de les mettre en balance avec tout ce que nous savons et tout ce que nous ignorons. Il apparaîtrait peut-être alors, sur certains sujets, que tous les arguments, d'un côté comme de l'autre, sont faibles, relèvent essentiellement de croyances, de désirs, de peurs. L'avantage du poète sur le philosophe, l'intellectuel, le politicien, c'est qu'il peut dire « je veux » ou « je ne veux pas », sans se soumettre à la contrainte scolaire et moyennement intelligente d'une argumentation.

En 2010, un sondage SOFRES montrait que 46% des Français pensent que les caractères s'expliquent par les signes astrologiques et 58% des Français pensent que l'astrologie est une science. L'école échoue, dans une large mesure, à développer l'esprit critique. Cela me fait penser à un article de Mircea Eliade sur le siècle des lumières. En commentant des études publiées dans les années 20 et 30, il souligne que la superstition, la fraude et la mystification paraissent mieux définir le siècle des lumières que le rationalisme. Aussi bien *l'Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert que *la Cyclopaedia* de Chambers ou que *l'Universal Lexicon* de Zedler sont bourrées de superstitions et de mystifications. Selon Eliade, le siècle de la lucidité et de l'esprit critique est le 17^e, alors qu'il y a au 18^e une volonté de mystère sectaire, ésotérique, occulte qui conduit tout droit au charlatanisme et à l'hystérie. Quant au Moyen Âge, il se caractérise par une riche fantaisie symbolique, un mystère plus profond qui réside dans l'existence même du monde et qui donna les romans de chevalerie, les légendes eschatologiques, les drames mystiques.